

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - histoire civilisation patrimoine

Parcours - cultures de l'écrit et de l'image

**Les *artes moriendi* de France et  
d'Angleterre : étude typologique  
d'ouvrages du XVII<sup>e</sup> siècle**

**Marie-Lioubov FOULLEY**

Sous la direction de Philippe MARTIN  
Professeur des universités – Université Lumière Lyon 2, ISERL



## **Remerciements**

*Je tiens tout d'abord à adresser mes premiers remerciements à mon directeur de mémoire, Monsieur Philippe Martin, sans qui tout ce travail n'aurait pas été réalisable. Merci infiniment de m'avoir guidée tout au long de l'année et de m'avoir fourni de précieux conseils sans lesquels ce travail n'aurait pas vu le jour.*

*Je tiens également à remercier tous mes camarades de la promotion du Master 1 CEI pour avoir apporté durant cette année complexe leur aide, soutien et motivation sans borne. Merci à vous tous d'être toujours bienveillants et souriants, l'année aurait été bien fade sans vous tous.*

*Je remercie enfin ma famille qui a sa façon m'a aidée à arriver au bout de ce projet. Merci de m'avoir encouragée et donné la motivation d'aller au fond de ce travail de recherche.*

*Bien évidemment j'adresse d'énormes remerciements à tous mes amis qui ont su m'apporter leur soutien ainsi que des conseils qualitatifs. Merci à Tom, Chloé, Claire, Camille, Essyllt d'avoir pris de leur temps pour me relire et m'avoir aidé à améliorer au mieux ce travail. Mention spéciale à Lucie pour m'avoir très gentiment prêté bon nombre de livres qui m'ont été très utiles pour mes recherches et donc d'un grand secours. Merci enfin à Maxence, Deborah, Alizée, Anne-Sixtine et tous ceux que je ne peux citer ici.*

*Encore merci à tous pour votre bienveillance, vos sourires et votre soutien indéfectible sans lesquels tout cela n'aurait pas été possible.*

## Remerciements

### **Résumé :**

*Partie intégrante du quotidien des Hommes, la mort constitue aujourd'hui une entité de nos sociétés contemporaines. Bien que toujours omniprésente, elle fait néanmoins peur et se trouve très largement niée, rompant le lien qui l'unissait avec les hommes et les femmes des siècles précédents. Ainsi, au XVII<sup>e</sup> siècle, la mort, toujours omniprésente, était acceptée dans son entièreté, donnant même naissance à une littérature particulière : les Ars Moriendi. Tradition écrite visant à apprendre aux fidèles comment mourir selon les enseignements de l'Eglise, elle touche alors l'Europe occidentale dans son entièreté. Ainsi, l'on retrouve des arts de mourir aussi bien en France qu'en Angleterre. De cette tradition naissent divers types d'ouvrages : manuels, exemples édifiants etc. Cette étude propose ainsi de dresser une typologie des diverses œuvres que l'on peut retrouver sur les territoires anglais et français afin. De cette typologie, il s'agit ensuite d'établir un tableau des caractéristiques de ces différents ouvrages, empruntant notamment à des confessions religieuses divergentes, en se basant à la fois sur leur contenu et sur leur forme : langue, auteurs, illustrations, diffusion.*

*Descripteurs : Mort, Ars moriendi, France, Angleterre, XVII<sup>e</sup> siècle, littérature, religion, piété, manuels, édification, étude comparative.*

### **Abstract :**

*An integral part of the daily life of men and women, death is nowadays an entity of our contemporary societies. Although still omnipresent, it is nevertheless frightening and is largely denied, breaking the link that united it with the men and women of previous centuries. Thus, in the 17<sup>th</sup> century, death, still omnipresent, was accepted in its entirety, even giving rise to a particular literature: the Ars Moriendi. A written tradition aimed at teaching the faithful how to die according to the teachings of the Church, it then affected the whole of Western Europe. Thus, the arts of dying can be found in France as well as in England. From this tradition, various types of works were born: manuals, edifying examples, etc. This study thus proposes to draw up a typology of the various works that can be found on the English and French territories in order to. From this typology, it is then a question of establishing a table of the characteristics of these various works, borrowing in particular from divergent religious denominations, based on both their content and their form: language, authors, illustrations, distribution.*

*Keywords: Death, Ars moriendi, France, England, 17<sup>th</sup> century, literature, religion, piety, manuals, edification, comparative study.*

***Droits d'auteurs***

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

## *Sommaire*

<b>SIGLES ET ABREVIATIONS .....</b>	<b>9</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>11</b>
<b>PRÉSENTATION GÉNÉRALE : LE CADRE RELIGIEUX ET LA NAISSANCE DES <i>ARS MORIENDI</i> .....</b>	<b>19</b>
<b>A. LE CONTEXTE RELIGIEUX : UN ÉLÉMENT COMPLEXE POUR DEUX PAYS AUX CONFESSIONS OPPOSÉES.....</b>	<b>19</b>
<b>B. LA MORT : UNE ENTITÉ OMNIPRÉSENTE DE LA VIE QUOTIDIENNE.....</b>	<b>33</b>
<b>C. DE LA NAISSANCE DES <i>ARS MORIENDI</i> À LEUR ÉVOLUTION DANS LE TEMPS .....</b>	<b>39</b>
<b>LES TRAITÉS : DES MANUELS ET EXERCICES POUR APPRENDRE À MOURIR .....</b>	<b>47</b>
<b>A. LE LIVRE EN TANT QU’OBJET .....</b>	<b>47</b>
<b>B. DES THÉMATIQUES RÉCURRENTES.....</b>	<b>58</b>
<b>C. DE LA NÉCESSITÉ D’APPORTER DES PREUVES .....</b>	<b>66</b>
<b>LE CAS DES MORTS ÉDIFIANTES : LE MODÈLE DU CROYANT .....</b>	<b>74</b>
<b>A. À PROPOS DES OUVRAGES : AUTEURS, FORMES ET DIFFUSION .....</b>	<b>75</b>
<b>B. LE PERSONNAGE REPRÉSENTÉ .....</b>	<b>78</b>
<b>C. LA REPRÉSENTATION DE MORTS ÉDIFIANTES : QUEL BUT ET QUEL CRÉDIT ? .....</b>	<b>90</b>
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>97</b>
<b>SOURCES.....</b>	<b>101</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>103</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>107</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS.....</b>	<b>115</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES.....</b>	<b>117</b>



## *Sigles et abréviations*

BnF : Bibliothèque nationale de France

CNRTL : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

ESTC : English Short Title Catalogue



# INTRODUCTION

---

Omniprésente dans la vie et le quotidien des hommes ainsi que de toute créature vivante, la mort n'a de cesse de rôder depuis toujours. Pouvant frapper à chaque instant, dans n'importe quelle circonstance et de quelque manière que ce soit, il est impossible d'y échapper. Toutefois, en dépit de son présence ininterrompue, elle connaît en Occident un traitement très variable au cours de l'histoire. Tantôt acceptée, tantôt rejetée, les populations tentent de cohabiter avec elle autant que possible. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, ce pan de la recherche historique reste peu voire pas traité par les historiens et il faut attendre la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour que ce sujet commence réellement à s'imposer au sein des champs d'études historique. Connaissant divers tâtonnements avant d'arriver aux travaux que nous connaissons aujourd'hui, la mort est en premier lieu étudiée sous le prisme de l'histoire quantitative et démographique. Par la suite, « d'autres historiens entendent, à l'aide des registres paroissiaux, établir des taux de mortalité, pour tenter de mettre en évidence les structures démographiques des sociétés préindustrielles : conditions sanitaires, catastrophes naturelles, guerres, crises politiques, la mortalité occupe une place prépondérante dans ces études<sup>1</sup> ». Néanmoins ce n'est qu'à partir des années 1970 que les historiens commencent à s'intéresser à ce que l'on nomme les attitudes devant la mort et ce en se tournant notamment vers les pratiques religieuses. Ce nouvel élan marque notamment les premiers pas de l'histoire des mentalités dont Philippe Ariès, dont nous allons reparler un peu plus tardivement, est l'un des pionniers. Associée à l'école des Annales<sup>2</sup>, l'histoire des mentalités se trouve être une école historiographique étudiant notamment les structures mentales ainsi que les représentations collectives de la société. Cette discipline, d'abord exclusivement française, s'étend par la suite à d'autres pays européens tels que l'Allemagne et l'Angleterre. Elle naît en 1920 sous l'impulsion de March Bloch et Lucien Febvre mais tombe en désuétude jusqu'aux années 1960, moment où, comme nous l'avons dit, elle renaît avec de nouvelles études sur la mort, et ce pour perdurer jusqu'aux années 1980 notamment grâce aux travaux de Jacques Le Goff. Corroborant donc avec les idées de l'historiographie des mentalités, les nouvelles études sur la mort tendent à l'étudier comme une structure mentale et sociale. À ce moment-ci,

---

<sup>1</sup> A. DESTEMBERG et B. MOULET, « La mort », *Hypothèses*, vol. 10, n° 1, 2007, p. 81-91

<sup>2</sup> Courant historique créé par Lucien Febvre et March Bloch à la fin des années 1920 et succédant à l'école méthodique.

le monopole revient, comme l'expliquent Antoine Destemberg et Benjamin Moulet, aux historiens modernistes bien que cela soit alors remis en cause afin d'ouvrir la thématique à d'autres périodes et d'autres approches<sup>3</sup>. Ainsi, la pleine entrée de la mort dans un champ de recherches historiques plus large se fait en particulier à travers les publications des thèses de François Lebrun et de Michel Vovelle, bien que, comme le souligne Régis Bertrand, soit revendiqué plus tard l'héritage de précurseurs tels que Huizinga, Mâle, Cumont ou encore Tenenti<sup>4</sup>. En plus de cela, les études sur la mort connaissent une exposition médiatique encore plus forte avec la publication des travaux de Philippe Ariès, considéré comme l'un des pionniers en ce domaine. Effectivement, c'est en 1974 qu'il publie son *Essai sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours* puis en 1977, il publie *L'homme devant la mort*, ouvrage au sein duquel il tente de percevoir sur la longue durée les comportements face à la mort. Ces ouvrages marquent de façon durable le paysage scientifique et donne une vision des choses sur laquelle nombre d'historiens s'appuient encore aujourd'hui. Ainsi, Philippe Ariès explique qu'il y aurait quatre niveaux de perception de la mort qui se trouvent être : « la mort apprivoisée », « la mort de soi », « la mort de toi » et « la mort interdite ». Prenant place à divers moments de l'histoire, ces quatre niveaux ont tous leurs particularités, montrant à quel point la perception de la mort par les populations occidentales a pu évoluer. Le premier niveau, « la mort apprivoisée » s'étend du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il se caractérise en particulier par l'idée que, comme son nom l'indique, la mort est apprivoisée, c'est-à-dire qu'elle fait partie du quotidien et se trouve acceptée par l'homme qui la trouve normale. De ce fait, Philippe Ariès souligne que de cette phase, plusieurs conclusions peuvent être tirées : la mort est attendue au lit mais est aussi une cérémonie publique et organisée : « organisée par le mourant lui-même qui la préside et en connaît le protocole. S'il venait à oublier ou à tricher, il appartenait aux assistants, au médecin, au prêtre de le rappeler à un ordre à la foi chrétien et coutumier<sup>5</sup> ». Ensuite, cette cérémonie est publique dans la mesure où la chambre du mourant devient un lieu public où l'on entre librement, ce qui veut dire que les parents, la famille, les amis, les voisins et même les enfants se trouvent présents à ce moment-là. Enfin, il souligne que « les rites de la mort étaient acceptés et accomplis d'une manière cérémonielle, certes, mais sans caractère dramatique, sans

<sup>3</sup> A. DESTEMBERG et B. MOULET, « La mort », *op. cit.*

<sup>4</sup> R. BERTRAND, « L'Histoire de la mort, de l'histoire des mentalités à l'histoire religieuse », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 86, n° 217, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2000, p. 551-559

<sup>5</sup> P. ARIES, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Editions du Seuil, 1975, 1 vol.

mouvement d'émotion excessif<sup>6</sup> ». Malgré tout cela, il observe qu'à partir des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, un glissement s'opère et c'est ce glissement qu'il nomme « la mort de soi ». Ainsi, s'il y a glissement il n'y a pas substitution. Désormais, ce n'est plus l'acte de mort lui-même mais l'individu qui vient au premier plan. L'homme ici se reconnaît lui-même dans sa mort et cela passe par une nouvelle représentation du Jugement dernier, qui devient le jugement porté sur son âme après le moment de la mort. Outre cela, les représentations de cadavre et de transis se font de plus en plus nombreuses et les tombes individuelles gagnent en popularité, témoignant ainsi de l'individualisation de la personne. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle la mort va prendre un sens nouveau : elle devient exaltée, dramatisée, accaparante et elle se veut impressionnante. Pourtant, l'homme devient moins intéressé par sa propre mort et l'on se retrouve avec « la mort de l'autre ». Ce phénomène est marqué par le fait que la mort n'est désormais plus une occasion familière faisant partie de la vie et, bien que les gens venaient toujours au chevet du mourant, c'est désormais non plus pour accompagner mais pour faire le deuil. Même s'il n'est pas entièrement nouveau, le deuil est alors non réglementé et se caractérise par la manifestation souvent spontanée et excessive d'émotions. De plus, Ariès souligne qu'à ce moment, les gens déploraient que la mort fût une rupture complète de la vie, ce qui les amenait à conserver la mémoire du défunt, la commémoration devenant alors partie intégrante de « la mort de l'autre ». Pour finir, Philippe Ariès démontre un dernier niveau que l'on appelle « la mort interdite ». Il fait commencer cette période à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle-début du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, la mort devient honteuse et interdite et comme il le souligne, « l'entourage du mourant a tendance à l'épargner et à lui cacher la gravité de son état ; on admet toutefois que la dissimulation ne peut pas durer trop longtemps, le mourant doit un jour savoir, mais alors les parents n'ont plus le courage cruel de dire eux-mêmes la vérité<sup>7</sup> ». A partir de ce moment, on souhaite au maximum épargner le malade, ce qui permet dans un même temps à la société et à l'entourage « le trouble et l'émotion trop forte, insoutenable, causés par la laideur de l'agonie [...] car il est désormais admis que la vie est toujours heureuse ou doit toujours avoir l'air<sup>8</sup> ». De là, le mourant, contrairement aux siècles précédents, ne préside plus sa propre mort et les émotions extrêmes disparaissent pour être remplacées par un évitement extrême de la mort et une suppression des émotions. Enfin, en plus de l'idée comme quoi la vie doit être heureuse, Ariès met en avant une autre tendance

---

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*

sociétale qui est l'avènement de l'hôpital comme lieu de fin de vie, remplaçant le lit et la maison originels et montrant dans le même temps à quel point la mort est éloignée du cadre de vie, presque jusqu'à être niée. Ainsi, ce déni de la mort par les sociétés contemporaines que sont les nôtres, est, comme l'expliquent Antoine Destemberg et Benjamin Mollet, une explication directe à cet intérêt pour l'étude de la mort, ce qui fait que ce n'est pas seulement un phénomène de mode, comme a pu par exemple le dire Jacques le Goff<sup>9</sup>. Néanmoins, aux alentours des années 1980-1990, un certain effacement de cette histoire de la mort se fait sentir et c'est toujours l'ouvrage de Philippe Ariès qui fait figure d'incontournable dans le domaine et désormais, selon les mots de Régis Bertrand, ce n'est plus l'historien « mais l'anthropologue ou le sociologue, voire même le médecin qui dynamise ce champ du savoir, en particulier dans le monde anglo-saxon<sup>10</sup> ». Outre cela, il souligne que l'histoire de la mort ne fonctionne pas seule et se trouve étroitement liée à l'histoire religieuse. Effectivement, « l'étude des représentations de l'au-delà et de l'angoisse du salut a constitué un secteur particulièrement dynamique faisant naître des œuvres majeures<sup>11</sup> ». De plus, le corpus composant la littérature religieuse étant immense, cela permet aux historiens d'entreprendre des études bien plus étroites, permettant de voir les spécificités de chacune des traces passées étudiées. À l'intérieur de cette littérature religieuse, les *ars moriendi*, courant spécifique de la littérature de piété, constituent un champ d'étude important de la thématique de la mort. Ce pan est étudié par nombre d'historiens tels que Roger Chartier, Pierre Chaunu ou encore Philippe Martin ; mais a également été étudié à l'étranger, notamment en Angleterre comme David W. Atkinson, Nancy Lee Beaty ou encore Sœur Mary Catharine O'Connor par exemple.

Tradition littéraire touchant autant le domaine catholique que protestant ; autant la France que le reste de l'Europe, c'est sur cette tradition des *ars moriendi* que va porter notre étude. Plus précisément, elle portera sur les arts de mourir en France et en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle. Le choix d'étudier ce sujet résulte ici d'une volonté de comprendre comment les hommes du XVII<sup>e</sup> siècle pouvaient écrire sur ce sujet, alors même que nous avons pu constater qu'ils n'accueillaient pas ce phénomène de la même manière que nos sociétés contemporaines. De plus ce thème représente une assez grande diversité de sources, permettant alors d'approcher le sujet sous des angles à la fois similaires dans

---

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> R. BERTRAND, « L'Histoire de la mort, de l'histoire des mentalités à l'histoire religieuse », *op. cit.*

<sup>11</sup> *Ibid.*

leurs idées mais différents dans leurs approches du croyant. Outre cela, ce choix d'un sujet à la fois sur la France et sur l'Angleterre se lie au fait que ces deux pays connaissent à cette époque deux traditions confessionnelles différentes, ce qui nous permet alors d'approcher le sujet sous deux angles de pensée qui, bien que parfois similaires, ne se rejoignent pas en tout temps, donnant alors des ouvrages de même nature, traitant différemment d'un même sujet. Enfin, le XVII<sup>e</sup> siècle nous a semblé être la période la plus propice dans la mesure où ce siècle, comme nous le verrons est celui de l'âge d'or des *ars moriendi* et ce que ce soit en France où en Angleterre. Afin de mener à bien cette étude, nous allons nous appuyer sur un corpus constitué de cinq ouvrages, deux étant anglais et les trois autres étant français<sup>12</sup>. Dans un premier temps, nous nous appuyerons sur trois traités : deux manuels anglais pour apprendre à bien mourir ainsi qu'une somme d'apparitions d'âmes venant du purgatoire. Ces ouvrages sont respectivement : *The rule and excises of Holy Dying* de Jeremy Taylor ; *The anatomie of mortalitie divided into eight heads* de George Strode ; *Lumière aux vivans par l'expérience des morts, ou diverses apparitions des ames de purgatoire de nostre siècle ; qui racontent leurs peines, et en recherchent le soulagement auprès de la Vénérable Sœur Françoise du très Saint Sacrement, Carmélite déchaussée, laquelle les a écrites par obéissance. Imprimées en langue espagnole, avec les doctes et judicieuses Remarques, de l'illustrissime D. Jean de Palafox, évêque de Osme : et traduites fidèlement en François, par le R.P. Albert de Saint Jacques, Carme déchaussé*. Outre cela, il s'agit d'éditions qui datent respectivement de 1850, 1632 et enfin 1675. Par la suite, nous nous appuyerons sur les deux derniers ouvrages restants, qui sont des biographies de personnes ayant mené une vie et une mort sainte. Il s'agit donc de *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile ; Duchesse de Lorraine, Bar etc. Et depuis pauvre religieuse au Couvent de Sainte Claire de Pont-à-Mousson* et de *La vie de Madame la duchesse de Montmorency, Supérieure de la Visitation de Sainte Marie de Moulins*. Ce sont ici une édition de 1627 et de 1694. Nous avons choisi ces ouvrages, d'une part car il nous semblait intéressant d'utiliser des ouvrages de natures variées afin d'obtenir un panorama large de ce qui peut être fait à cette période. D'autre part, en raison du contexte dans lequel ce mémoire a été rédigé et de l'aire géographique choisie, il a été nécessaire d'utiliser en priorité des ouvrages numérisés et disponibles dans leur intégralité sur les bibliothèques numériques existantes. De ce fait, cela a pu limiter les possibilités de choix

---

<sup>12</sup> Plus précisément l'un d'entre eux est originairement espagnol mais traduit en français.

de corpus, certains ouvrages, bien qu'intéressants n'étant pas trouvables en lignes ou alors numérisés partiellement (ou de façon incomplète). De plus, cela a pu aussi limiter les choix en matière d'éditions, c'est pour cette raison que l'ouvrage de Jeremy Taylor sur lequel nous nous appuyons est une édition de 1850, soit bien ultérieure à sa période de rédaction. Effectivement, si l'on regarde en ligne, la plupart des éditions numérisées de cet ouvrage ne datent pas d'avant le XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour mener à bien ce mémoire, il a évidemment été nécessaire de nous appuyer sur bon nombre d'ouvrages de recherches, permettant ainsi une meilleure compréhension des divers phénomènes présentés ainsi qu'une analyse éclairée des ouvrages autant dans leur forme que dans leur contenu. Ici, nous allons donc présenter les principaux d'entre eux, bien qu'ils ne soient qu'une partie de ce qui constitue l'entière bibliographie.

Ainsi, nos recherches se sont d'abord centrées sur le phénomène de mort en lui-même et pour cela, il a été nécessaire de nous appuyer sur les travaux de Philippe Ariès, dont nous avons déjà pu parler et en particulier son *Essai sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*. Publié en 1974, cet ouvrage est comme nous avons déjà pu le dire, fondateur et incontournable en ce qui concerne la thématique de la mort. Grâce à lui, il nous a été possible de comprendre comment a pu être perçue la mort par les populations européennes et ce sur un temps long, c'est-à-dire depuis le Moyen Âge en passant par l'époque moderne et contemporaine. Par ce biais, nous avons également pu distinguer de façon claire le rapport entretenu par les populations avec le phénomène de mort et les changements qui se sont opérés sur le temps long. Ne perdons toutefois pas de vue que ce travail résulte d'un cycle de quatre conférences données par l'auteur aux Etats-Unis et plus précisément à l'Université John Hopkins, c'est pourquoi cet ouvrage peut être complété par *L'Homme devant la Mort*, publié en 1977 par Philippe Ariès et faisant directement suite à son précédent ouvrage et venant le compléter, tout en reprenant les thèmes déjà abordés.

Après avoir abordé le concept de mort, il nous a paru nécessaire de nous intéresser aux confessions religieuses de France et d'Angleterre mais également à la naissance des *ars moriendi* jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour cela nous nous sommes basés sur plusieurs ouvrages et articles et notamment des articles du Musée protestant portant sur l'Angleterre et la France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Par ce biais, nous avons pu comprendre comment d'une part le protestantisme est perçu en France mais également quel impact la Réforme a pu avoir en Angleterre. Pour cela, nous nous sommes également très largement appuyés *Histoire de l'Eglise d'Angleterre de la Réforme à nos jours*

d'Hervé Picton, paru en 2006 aux éditions Ellipses. Effectivement, dans cet ouvrage, l'auteur explique de façon précise les différents changements religieux qui ont affecté l'Angleterre et notamment aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le pays alternant entre mise en place d'une Réforme anglicane et rétablissement d'un culte catholique, menant à divers affrontements et conflits.

D'autres ouvrages sont également structurants de notre travail et notamment *The Craft of dying ; a study in the literar tradition of the ars moriendi in England* de Nancy Lee Beaty. En effet, au sein de cette étude l'autrice s'attache à regarder l'impact de l'*Ars Moriendi*<sup>13</sup> originel sur les œuvres ultérieures produites en Angleterre. Non seulement elle y explique la structure de l'ouvrage, sa création *etc.* mais encore elle fait le parallèle entre cet ouvrage et celui de Jeremy Taylor que nous étudions dans notre corpus. De ce fait, cela nous a permis d'appréhender au mieux l'analyse du manuel de Taylor et de comprendre ce qu'il a voulu faire au sein de son ouvrage. Ainsi, nous avons pu voir au mieux ce qui caractérise notamment les manuels de bonne mort anglais du XVII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, un dernier ouvrage a été important pour notre recherche et plus particulièrement pour l'établissement de notre corpus : le *Petite anthologie du bien mourir* de Philippe Martin, paru en 2012 aux éditions Vuibert. Présentant ici tout un corpus de divers arts de mourir sur différentes époques, cet ouvrage a été un moyen de dresser une première rétrospective de ce qui existait en matière de source et donc de voir ce qui pouvait être le plus intéressant pour notre étude. Sans ce livre, la recherche et l'établissement de notre corpus auraient évidemment été bien plus complexe.

Dans la mesure où nombre de recherches ont déjà vu le jour sur les *ars moriendi* protestants, catholiques que ce soit en France ou en Angleterre et considérant notre corpus varié, il nous est apparu que le mieux dans cette étude serait de proposer une typologie des différents ouvrages que nous avons et qui de ce fait permet de combler le fait qu'il n'y ait pas d'équilibre entre nos ouvrages français et anglais. Il s'agit donc ici de voir quels sont les différents moyens mis en place pour préparer la mort sur toute la durée de la vie mais également comment se caractérisent ces ouvrages selon leur nature.

Pour cela, nous commencerons par établir un point général concernant la question de la religion en France et en Angleterre, afin de mieux comprendre dans quel contexte ont été rédigés ces ouvrages. De plus cette partie sera l'occasion de revenir sur la place de la mort dans les sociétés anglaises et françaises du XVII<sup>e</sup> siècle et notamment comment elle

---

<sup>13</sup> À comprendre ici comme titre d'un ouvrage du XV<sup>e</sup>.

touche quotidiennement les gens d'un point de vue démographique et physiologique, avant de voir comment elle les impacte d'un point de vue psychologique en faisant un point sur la naissance et l'évolution des arts de mourir du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. À la suite de cette présentation générale, nous parlerons des manuels et exercices de bonne mort présentés aux croyants et qui constituent le premier type d'ouvrage de notre corpus. Ici, nous étudierons ces ouvrages d'un point de vue matériel avant de faire une analyse un peu plus approfondie du contenu littéraire de ces manuels. Enfin, nous conclurons cette étude en abordant le dernier type d'ouvrage de notre corpus et qui sont les morts édifiantes.

# PRÉSENTATION GÉNÉRALE : LE CADRE RELIGIEUX ET LA NAISSANCE DES *ARS MORIENDI*

---

## A. LE CONTEXTE RELIGIEUX : UN ÉLÉMENT COMPLEXE POUR DEUX PAYS AUX CONFESSIONS OPPOSÉES

A l'époque moderne, la religion est un élément structurant des sociétés et ce que l'on se trouve en France, en Angleterre ou ailleurs en Europe. Le religieux entretient en effet des rapports complexes avec toutes les strates de la société, aussi bien du point de vue politique que moral ou culturel. Comme l'explique Jean-Pascal Gay « l'imbrication des questions religieuses et politiques est d'autant plus importante que les appartenances confessionnelles contribuent à forger les identités individuelles et collectives<sup>14</sup> ». Le cadre religieux est un moyen donné aux populations d'appréhender le monde par différents biais, ce religieux constituant un « cadre essentiel de la vie quotidienne<sup>15</sup> ». Ce cadre étant important au sein de la vie quotidienne et ayant un fort impact dans divers domaines, dont la littérature, il est important de comprendre quel est le contexte religieux en France et en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle et ce encore plus dans la mesure où nous avons à faire à deux traditions différentes, un pays étant majoritairement catholique et l'autre à forte tendance anglicane et donc schismatique.

### *1. La France : l'opposition catholicisme-protestantisme*

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la France est un pays éminemment chrétien. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, bien que le catholicisme soit le courant majoritairement présent au sein du pays, les autorités font face au développement de plus en plus important du protestantisme. En effet, le 31 octobre 1517, le moine allemand Luther avait développé 95 thèses contre l'Église de Rome. Rapidement, celles-ci sont diffusées dans tout le Saint-Empire puis dans le reste de l'Europe, notamment grâce à la prédication menée par Luther et ses disciples, au développement de l'imprimerie et à la lecture des écrits dans toutes les couches de la population, aidée par la diffusion

---

<sup>14</sup> J.-P. GAY, R. LOPEZ-VELA et B. RESTIF, « Chapitre XII. Le cadre religieux », dans A. Antoine et C. Michon (éd.), *Les sociétés au xvii<sup>e</sup> siècle : Angleterre, Espagne, France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 287-308

<sup>15</sup> *Ibid.*

massive des images et des gravures. En France, il semblerait que ces doctrines de Luther aient des partisans dès 1519 et notamment à Paris<sup>16</sup>. On entre alors dans une rupture historique majeure qui est le début de la réformation, c'est-à-dire un schisme au sein de l'Église d'Occident menant à la naissance d'un pluralisme religieux. La naissance de ce schisme prend en grande partie sa source dans la campagne de vente d'indulgences mise en place par l'Église romaine, lors de laquelle les croyants peuvent acheter des pénitences. Énorme polémique, cette campagne provoque l'indignation de Luther qui voit là-dedans une fausse sécurité spirituelle. Il publie donc ses 95 thèses, arguments allant à l'encontre de l'Église et où il dénonce entre autres sa richesse, le purgatoire et le culte des saints. Bien qu'il ne soit personne à cette époque, le scandale est retentissant et l'Église décide de l'affronter, à Rome puis à Augsbourg. Refusant de se rétracter, la rupture devient totale en 1520, le pape Léon X le condamnant via la bulle *Exsurge domine*.

En raison de cet important schisme et de son implantation dans le royaume de France, la grande partie du XVII<sup>e</sup> siècle français, sur le plan religieux, est consacrée à la mise en application de la Réforme catholique, période à laquelle la mise en œuvre commencerait véritablement<sup>17</sup>. Effectivement, rapidement après le développement massif du protestantisme en France, un concile, le Concile de Trente est réuni dans le but de s'opposer à ce courant. Ce concile a lieu de 1544 à 1563. Durant ce concile, il est mis en place une redéfinition des dogmes catholiques : définition de l'autorité de la Bible, confirmation des sept sacrements, du culte des saints et des reliques ainsi que le dogme de la transsubstantiation. Ce mouvement de réforme est fixé par le concile en 1563 mais ne peut néanmoins être entrepris en France en grande partie à cause des guerres de religion. Dès 1615, l'assemblée du clergé de France reçoit les décrets conciliaires et déclare qu'ils forment la doctrine admise par l'Église de France. C'est donc pour ces raisons que le XVII<sup>e</sup> siècle est marqué par la réforme catholique. Toutefois, il faut souligner que sa diffusion pendant ce siècle se fait « selon une chronologie qui varie d'un diocèse à l'autre, dans la mesure où elle dépend assez largement de l'action des évêques<sup>18</sup> ». Ainsi, bien souvent, leur premier objectif est la réforme du clergé paroissial. Effectivement,

---

<sup>16</sup> J. ROSEROT DE MELIN, « L'établissement du protestantisme en France. Des origines aux guerres de Religion », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 17, n° 74, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1931, p. 27-81

<sup>17</sup> J.-P. GAY, R. LOPEZ-VELA et B. RESTIF, « Chapitre XII. Le cadre religieux », *op. cit.*

<sup>18</sup> *Ibid.*

selon le Concile de Trente, il est nécessaire de sanctifier la prêtrise, celui qui a pour tâche d'encadrer les fidèles. Or, bon nombre de prêtres de paroisses sont ignorants des dogmes chrétiens et leur mode de vie ne diffère que très peu de celui des fidèles. Ainsi, dans le diocèse de Beauvais, 85 curés sont traduits devant l'officialité pour des délits d'ordre sexuel, de l'ivrognerie, des violences, des malversations financières et des négligences<sup>19</sup>. De ce fait, il est nécessaire de leur donner une formation bien que cela soit une entreprise de masse. C'est comme cela que se développent les séminaires mais également les synodes, ces derniers ayant pour but de donner connaissance aux curés des directives épiscopales. En plus de cela, on développe le concept de visite pastorale par les évêques, qui leur permettent de mieux connaître les curés et donc de corriger leurs erreurs mais aussi de vérifier la bonne application des normes données durant les synodes. Outre les clercs, il y a également un attachement à réformer les réguliers menant ainsi à la création de nouvelles congrégations et, pour les ordres anciens, on amorce un retour vers l'observance stricte de la règle. Ces congrégations comme les jésuites, autorisés à réintégrer le territoire en 1603, sont particulièrement importantes dans le mouvement de réforme dans la mesure où, pour la plupart, ils dispensent un enseignement secondaire incluant des classes de théologie nécessaire pour former les clercs *etc.* la recherche de la conformité au nouvel idéal sacerdotal explique très largement la création de ces congrégations. Hormis eux, les ecclésiastiques ne sont pas les seuls à être touchés par cette Réforme. Effectivement, on assiste alors à une meilleure christianisation des fidèles. Celle-ci passe d'abord par la lutte contre les superstitions. De nombreuses croyances et pratiques non chrétiennes sont encore à cette époque, largement répandues, ayant perduré pendant tout le siècle et au-delà. Ces survivances païennes sont vues comme une déviation de la religion officielle aux yeux de l'Église. Parmi ces pratiques déviantes, on retrouve par exemple l'immersion du malade dans une fontaine miraculeuse ou le toucher de la statue du saint lors des pèlerinages et du culte des saints ; pratiques fortement perçues comme étant déviantes. En plus de cela, on voit également se développer une chasse aux sorcières. Commencés aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les procès de sorcellerie se trouvent particulièrement nombreux entre 1580 et 1630. Outre cela, on peut constater un développement de la spiritualité. Effectivement les chefs de l'Église avaient décidé

---

<sup>19</sup> *Ibid.*

de détourner la masse des fidèles de la lecture de la Bible et du missel en raison des dangers de la libre interprétation des Écritures, ce qui amenait à surtout se référer aux sermons, c'est-à-dire à la prédication orale. Néanmoins, des personnes comme François de Sales ont bien compris que la cause catholique ne pourrait l'emporter que si elle mettait à disposition des fidèles des richesses spirituelles aussi grandes que celles du protestantisme. De ce fait, un grand nombre de personnes issues des familles de l'élite comme les Arnauld, Séguier ou Pascal ont cultivé une haute spiritualité et tâché d'appliquer à leurs activités des principes moraux. Consciente qu'une adhésion religieuse ne peut devenir fervente qu'en moyennant une dimension affective suggérée par les pratiques culturelles, la Réforme catholique a donc impulsé maintes dévotions, traditionnelles ou non. On voit donc se développer le culte de la Vierge Marie, de Saint Pierre ou de Sainte Madeleine. L'Eglise catholique utilise également la peur de la mort et de la damnation comme moyen de pastorale ainsi que l'angoisse du jugement et du purgatoire. Elle impulse également un renouveau de la liturgie funèbre et des pompes baroques tout en développant des pratiques visant à rassurer et protéger. D'autre part, cette christianisation des fidèles passe par un effort pédagogique qui se traduit par la densification du réseau de petites écoles et une apparition et systématisation du catéchisme. De plus, il y a « une insistance sur la confession, introspection forcée qui vise à approfondir la conscience individuelle ». Tout cela a pour but d'inciter au perfectionnement de chacun en fonction des modèles diffusés. Enfin, la Réforme se caractérise par une opposition au protestantisme. Bien qu'il existe quelques foyers de cohabitation entre les deux confessions au sein du royaume de France, cela reste assez peu développé. Ainsi, une forte entreprise de séduction se développe. Cette volonté de conversion est menée notamment par la Compagnie du Saint Sacrement. En effet, ses membres prennent part à une politique active d'endiguement du mouvement protestant, celui-ci passant grandement par la conversion. De plus, les jésuites et capucins luttent également très tôt contre l'hérésie par le biais de missions dont les principes permettent de pallier les carences du clergé paroissial ainsi que de christianiser le monde rural en profondeur. Enfin, l'entreprise de séduction passe aussi par l'art et la littérature. Effectivement, l'art baroque se développe et est bien plus exubérant que le classique. Cela passe par des sculptures, peintures... exprimant l'émotion à travers des poses tourmentées mais aussi une volonté d'impressionner à travers des compositions grandioses. Ces créations expriment des émotions analogues à celles

avec laquelle beaucoup de fidèles vivent leur foi. Par ce biais, on espère ne pas perdre les fidèles vers le protestantisme qui lui, prône beaucoup plus l'austérité. Ces mises en œuvre n'ayant pas tout le temps les effets escomptés sur les populations, les ecclésiastiques s'en remettent finalement au pouvoir royal qui mène parfois une politique de répression à l'égard des personnes tombées dans le protestantisme. On retrouve cela par exemple à travers les dragonnades, menées sous le règne de Louis XIV. Mais l'acte le plus marquant de cette opposition au protestantisme reste la révocation de l'édit de Nantes en 1685 par la promulgation de l'édit de Fontainebleau. Effectivement l'édit de Nantes, qui avait à l'époque eu pour but de mettre fin aux guerres de religion, marquait la tolérance envers le protestantisme, laissant aux convertis la possibilité d'avoir des droits religieux, civils et politiques. Sa révocation par Louis XIV marque la fin de cette période de tolérance, le souverain souhaitant voir disparaître le protestantisme de son territoire. Tout cela mène donc à une accélération de l'exil puisque ce n'est pas moins de 200 000 protestants, soit environ 1% de la population du royaume, qui quitte le pays<sup>20</sup>. Ceux-ci s'exilent notamment en Angleterre, dans les Provinces-Unies, en Suisse ou encore en Prusse, territoires constituant parfois des ennemis politiques et économiques du royaume de France. En fin de compte cette réforme catholique est quasiment achevée au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle dans la mesure où l'Église et le catholicisme connaissent une apogée. Les moyens pour assurer la formation des prêtres ont été généralisés par le biais des conférences ecclésiastiques. De plus, la plupart des séminaires sont formés sous le règne de Louis XIV et nombre de prêtres pratiquent des retraites consacrées à l'étude ou à l'oraison. Progressivement, les fidèles ont aussi été encadrés de façon réelle et permanente. Néanmoins, ces réussites passent par un échec à la tolérance des sensibilités différentes et de ce fait, la France est alors un pays sans grande tolérance religieuse.

## ***2. Le cas de l'Angleterre : l'imposition difficile de l'anglicanisme***

Inversement à la France qui, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle a tendance à réprimer et endiguer l'expansion du protestantisme, l'Angleterre connaît quant à elle au cours du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle une histoire agitée, notamment sur le plan religieux, le

---

<sup>20</sup> J.-P. PITTION, « Les protestants français au XVII<sup>e</sup> siècle », s. d.

protestantisme se développant de plus en plus. Oscillant entre réforme protestante et restauration catholique le pays finit par arriver au schisme anglican que l'on connaît aujourd'hui.

L'affaire commence sous le règne d'Henri VIII. Marié à Catherine d'Aragon, il formule le souhait au pape Clément VIII de divorcer de cette dernière. La raison : il n'a toujours pas d'héritier et souhaite donc épouser en secondes noces Anne Boleyn. Cette affaire, qui semble au premier abord somme toute assez simple, s'avère en réalité compliquée et va rapidement s'enliser. Effectivement, le pape peut difficilement annuler cette union et ce pour diverses raisons, la première étant qu'il ne souhaite pas désavouer son prédécesseur Jules II et ainsi remettre en question l'autorité pontificale. D'autre part, il ne souhaite en aucun cas irriter ou offenser d'une quelconque façon Charles Quint, roi d'Espagne, qui le retient alors prisonnier et qui se trouve être, en plus de cela, le neveu de Catherine. C'est pour cela qu'il prend la décision, dans un premier temps, de déléguer l'affaire aux cardinaux Campeggio et Wolsey, afin qu'ils jugent de cette histoire directement sur le territoire anglais. Il laisse traîner la chose et au bout de deux ans, rien n'est réglé, rendant le souverain anglais de plus en plus impatient. Lassé, ce dernier passe alors outre le pape et fait voter l'annulation du mariage par le biais d'une cour ecclésiastique, ce qui lui vaut d'être excommunié. Si c'est ainsi que commence le schisme d'Angleterre, il est important de noter que le divorce ne constitue qu'une cause directe du conflit mais est loin d'être la seule. C'est effectivement ce qu'explique Hervé Picton<sup>21</sup> : d'autres causes, plus lointaines et profondes ont joué un rôle aussi important dans le processus de rupture avec Rome. Il note parmi ces causes profondes l'anticléricisme ancien qui frappe le pays à ce moment, la renaissance intellectuelle du pays au début du XVI<sup>e</sup> siècle qui a tendance alors à se montrer très critique à l'égard de l'Église et enfin, l'essor du protestantisme et l'influence croissante de Luther. Il ajoute à cela le fait que l'on voit naître un certain sentiment national, les populations du pays ayant de plus en plus de mal à supporter les ingérences de la papauté au sein des affaires du pays. Suite à son excommunication, le roi entend soumettre le clergé anglais, grâce à l'appui du Parlement qui est largement hostile aux abus de l'Église. Pour cela, il entreprend tout d'abord, en 1532, de dénier à l'Église le droit de légiférer et il conteste également son

---

<sup>21</sup> H. PICTON, *Histoire de l'Église d'Angleterre de la Réforme à nos jours*, Paris, ellipses, 2006, 1 vol.

indépendance juridictionnelle et ce grâce à la « Supplique des Communes contre les ordinaires ». Cette même année est votée la « Soumission du clergé », donnant au roi seul le pouvoir de légiférer en matière religieuse. Les choses vont ensuite se précipiter en 1533, année où le roi se marie secrètement avec Anne Boleyn et où est votée la loi sur les Appels, affirmant la souveraineté de l'Angleterre et la toute-puissance du monarque. Finalement, c'est l'année 1534 qui marque pleinement la rupture avec Rome, le Parlement votant « l'Acte de Suprématie », proclamant ainsi le roi seul chef suprême de l'Église d'Angleterre et désignant le pape comme « évêque de Rome ». En raison de ce catholicisme sans pape, le souverain prend un certain nombre de mesures telles que la suppression des monastères dont les biens sont sécularisés, ce qui permet de renflouer les caisses royales qui étaient jusqu'alors bien vides mais également de rompre pleinement les derniers liens entre l'Église d'Angleterre et celle de Rome. Il impose par la suite, en 1536, via les injonctions royales, la présence dans toutes les églises d'une Bible en anglais, basée sur la traduction de Tyndale en ce qui concerne l'Ancien Testament et de Coverdale pour la Bible en entier. Néanmoins, il faut souligner le fait que le roi, bien que séparé de Rome, n'opère alors pas alors un changement pour faire de l'Église d'Angleterre une Église protestante. Il a effectivement commencé un rapprochement avec ces idées à travers les Bible en anglais... mais le but en est largement politique, expliqué en grande partie par le rapprochement entre Charles Quint et François Ier<sup>22</sup>. Cet infléchissement vers le luthéranisme est d'ailleurs rapidement déçu, plus particulièrement en 1539 où est imposée la loi des Six Articles condamnant fermement les idées de Luther et prévoyant de sévères sanctions, allant jusqu'à la mort, pour qui nierait les points de la doctrine de Rome. Ce conservatisme est complété par une loi de 1543 interdisant la lecture de la Bible aux classes les moins éduquées de la population et qui pourraient, par conséquent, mal l'interpréter. À la mort du souverain, Hervé Picton<sup>23</sup> souligne qu'il reste peu de choses du protestantisme en dehors de quelques légers changements liturgiques. L'Église d'Angleterre est par conséquent schismatique mais non réformée en raison de la fidélité du roi à la réforme catholique. À la mort d'Henri VIII en 1547, son successeur, Edouard VI n'est âgé que de neuf ans. N'étant pas encore apte à régner, un conseil de régence est mis en place et celui-ci est, de façon étonnante,

---

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*

majoritairement protestant. De plus, l'éducation du jeune souverain est confiée à des précepteurs réformateurs. C'est de cette façon que l'archevêque de Canterbury et le conseil de régence « ouvrent toutes grandes les portes de l'Angleterre à la Réforme<sup>24</sup> ». L'Angleterre entre donc dès lors dans un nouveau mouvement de réforme auquel participent de nombreux théologiens étrangers. On compte parmi eux John Knox, qui devient chapelain du roi ou bien encore Martin Bucer qui sera professeur à l'université de Cambridge. Cette ère de réforme est, comme la précédente, voulue par l'Etat et particulièrement marquée l'imposition d'une nouvelle liturgie en anglais ; mais surtout par la parution, en 1549, du *Book of Common Prayer*, plus connu sous le nom de *Prayer Book* et imposé par une loi d'uniformité définissant la façon de prier en utilisant ledit livre. La particularité de cet ouvrage réside dans le fait qu'il est rédigé en anglais et remplace à lui seul les livres liturgiques qui étaient jusqu'alors d'usage. Malgré tout, les dispositions prises dans le sens de la réforme luthérienne ne satisfont ni les conservateurs, ni les protestants les plus extrémistes, bien qu'au sein du pays, l'adoption de ce livre se fasse sans trop de problèmes malgré quelques soulèvements très vite réprimés par le Conseil de régence. Au final, ce *Prayer Book* est imposé par la loi d'uniformité de 1552 et des sanctions sévères sont alors prévues au sujet des autres formes de célébration du culte. Cette réforme édouardienne se termine par une étape décisive ayant lieu en 1553 et qui est la publication des 42 articles de la Religion, destinés à définir la doctrine officielle de l'Église d'Angleterre en rejetant autant les conceptions les plus extrémistes du protestantisme que le dogme catholique. Ainsi, lorsque le roi meurt cette même année, l'Angleterre se trouve d'un Église réformée, tout en ayant un compromis entre les diverses influences protestantes.

Malgré cela, un revirement de situation a lieu, remettant en question ce qui a été fait jusque-là. En effet, la souveraine qui succède à Edouard VI, Marie Tudor, est une fervente catholique. Dès son accession au trône, elle marque la rupture avec le protestantisme en abandonnant son titre de « Chef Suprême de l'Église d'Angleterre » et en abrogeant toute la législation protestante adoptée lors du règne de son prédécesseur. L'Église d'Angleterre est alors à nouveau sous l'autorité du pape. Malheureusement, cette restauration ne se passe pas au mieux, bien que le

---

<sup>24</sup> « La Réforme anglicane au XVI<sup>e</sup> siècle », sur *Musée protestant*, s. d. (en ligne : <https://museeprotessant.org/notice/la-reforme-anglicane/> ; consulté le 7 mai 2021)

retour à l'ordre ancien soit globalement assez bien accueilli, la mise au pas de l'opposition protestante ne se fait pas sous les meilleurs auspices. Avec l'aide d'évêques, la reine tente dans un premier temps de convaincre afin d'éviter les persécutions, mais les antagonismes sont trop forts et les réconciliations avec les protestants sont alors impossibles. De ce fait, près de 300 protestants périssent brûlés vifs car ils refusent d'abjurer, c'est-à-dire qu'ils refusent d'abandonner, de renoncer solennellement à leur foi<sup>25</sup>. Ces exécutions choquent la population qui les rattache directement au rétablissement de l'autorité pontificale et rendent la souveraine encore plus impopulaire qu'elle ne l'était déjà, ce qui ne peut rendre la restauration du catholicisme qu'éphémère. En raison de tout cela, le parti protestant amène sur le trône Elisabeth I<sup>ère</sup>. À son arrivée au pouvoir, la situation religieuse du pays se trouve être compliquée, trois partis distincts s'opposant au sein de l'Église : les catholiques romains au pouvoir, le clergé protestant et les partisans d'une Église catholique dans ses fondements mais indépendante de Rome et Genève. Ainsi, Elisabeth choisit de se tourner vers le compromis, instaurant ce que l'on nomme communément la *via media*. Ce compromis se base notamment sur le rétablissement de l'Acte de Suprématie, qui réaffirme alors qu'elle est le seul gouverneur de l'Église d'Angleterre. De plus, elle se base sur une autre loi qui est l'Acte d'Uniformité, imposant une version légèrement modifiée du *Prayer Book* et prévoyant également des amendes pour qui n'assisterait pas à l'office du dimanche ainsi que de lourdes peines contre ceux qui n'utiliseraient pas la nouvelle liturgie. Sur le plan doctrinal, le compromis est également de mise et se base sur l'adoption des 39 Articles en 1563. S'inspirant du protestantisme de Luther, de Calvin et de Bucer, ce texte semble, selon Hervé Picton<sup>26</sup> assez peu cohérent mais permet à l'Église d'Angleterre de donner une position officielle sur un certain nombre de querelles doctrinales qui agitent alors bon nombre de nations européennes. La tonalité en est toutefois grandement protestante. La confession de foi est, en somme, un protestantisme modéré mais cette *via media* ne satisfait ni les catholiques ni le parti puritain qui est alors en pleine ascension.

Si l'Angleterre, au XVI<sup>e</sup> siècle, est marquée par des changements incessants de doctrine religieuse, oscillant entre catholicisme et protestantisme, le XVII<sup>e</sup> siècle

<sup>25</sup> « Le protestantisme en Angleterre au XVI<sup>e</sup> siècle », sur *Musée protestant*, s. d. (en ligne : <https://museeprottestant.org/notice/le-protestantisme-en-angleterre-au-xvie-siecle-la-rupture-avec-rome/> ; consulté le 11 mai 2021)

<sup>26</sup> H. PICTON, *Histoire de l'Église d'Angleterre de la Réforme à nos jours*, op. cit.

n'en est pas moins agité. Ce siècle marque l'avènement de la dynastie Stuart et par la même occasion l'exacerbation du conflit entre le souverain et les partisans d'une réforme plus radicale. Immédiatement après le règne d'Elisabeth et la mise en place de la *via media*, Jacques VI Stuart d'Écosse accède au trône sous le nom de Jacques I<sup>er</sup>. Ayant été dans le calvinisme écossais, il suscite l'espoir des calvinistes anglais qui veulent instaurer un système presbytérien. Comme l'explique Hervé Picton<sup>27</sup>, le pays laissé par sa prédécesseuse est extrêmement divisé : minorité active de catholiques romains qui espèrent la restauration de l'ancienne religion et parti puritain de plus en plus sûr de lui sont autant d'obstacles à une paix religieuse. Globalement, tous les côtés semblent devoir être déçus par le souverain écossais, les *recusants*<sup>28</sup> voulant une réconciliation avec Rome voyant leurs espoirs ruinés par le complot des poudres de novembre 1605 ; complot devant assassiner le roi et faire sauter le Parlement, tout en renforçant l'antipapisme et mettre place des mesures répressives envers les opposants à l'Église d'Angleterre. De l'autre côté, les puritains se voient également déçus dans la mesure où ils attendaient plus de tolérance de la part du roi qui va finalement refuser la plupart de leurs demandes et les réprimer de façon accrue. Les déceptions touchent autant le parti protestant, le roi se convertissant à l'anglicanisme et anéantissant leurs espoirs d'un régime presbytérien. Ce climat de plus en plus défavorable entraîne un départ massif de puritains vers la Hollande dont l'Église est calviniste mais également en Amérique. Son fils Charles I<sup>er</sup>, quant à lui essaye d'imposer son autorité sur le Parlement et se retrouve donc en conflit avec ce dernier. Nommant William Laud archevêque de Canterbury et cherche par son aide à régler le culte dans l'Église d'Angleterre. Pour cela, il « oblige les ecclésiastiques à se conformer à la lettre au *Prayer Book* et à porter des ornements sacerdotaux. Il prescrit aux fidèles l'agenouillement pendant la communion, le signe de croix *etc...* il fait décorer les églises d'images saintes<sup>29</sup> ». Tout cela mène à la révolte des calvinistes quittant alors l'Église d'Angleterre. Plus encore, une guerre éclate avec l'Écosse en raison de la tentative du souverain d'imposer aux presbytériens les rites de l'anglicanisme et en particulier le *Scottish Book of Common Prayer*. Afin de contrer la révolte, il se doit de réunir le Parlement

---

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> « Recusants » : terme désignant la partie des chrétiens réfractaires à l'Église d'Angleterre.

<sup>29</sup> « Le Protestantisme en Angleterre », sur *Musée protestant*, s. d. (en ligne : <https://museeprotestant.org/notice/le-protestantisme-en-angleterre/> ; consulté le 7 mai 2021)

ce qui va mener à la guerre civile à partir de 1642. Celle-ci oppose les partisans du roi, autrement appelés « Cavaliers » et de l'Église établie à un Parlement majoritairement puritain dont les partisans sont les « Têtes rondes » et est également l'occasion de nombreuses destructions et d'une forte vague d'iconoclasme. L'une des premières mesures du Parlement est donc de confier la Réforme de l'Église à une assemblée de 121 théologiens et 30 laïcs, composée d'une majorité de calvinistes. Cette assemblée adopte assez rapidement le *Solemn League and Covenant* visant à l'instauration d'un culte uniforme et réformé, que ce soit en Angleterre, en Écosse ou en Irlande. En 1644, le *Prayer Book* est déclaré illégal et est remplacé par le *Directory of Public Worship*, condamnant la liturgie de l'Église d'Angleterre et instaurant un culte semblable à celui pratiqué en Écosse, l'étape suivante étant la mise en place d'une organisation presbytérienne de l'Église. Cette nouvelle organisation devient pour certains aussi insupportable que l'ancien système épiscopalien et renforce donc le parti des indépendants qui sont de plus en plus influents, bénéficiant du soutien de l'armée. Ainsi, en 1648, les hostilités se terminent, marquées par la prise du pouvoir par Oliver Cromwell et son armée et la chute de la monarchie. Du fait de la mise en place d'une République et de l'abolition de l'épiscopat voulue par le pouvoir, la vie religieuse devient alors confuse, la majorité étant soit presbytérien soit anglican. Toutefois, un certain nombre de mesures sont prises afin d'y mettre un minimum d'ordre mais ces années sombres sont globalement marquées par une tolérance envers l'anglicanisme. Effectivement, en 1650 un décret est promulgué, obligeant ainsi chaque anglais à assister de façon régulière à un office religieux sans pour autant préciser le culte. Cependant, la liberté de culte qui semble s'imposer ne concerne pas les catholiques romains, la répression étant assez faible, hormis en Irlande où les prêtres catholiques sont massacrés. D'un autre côté, la tolérance menée par Cromwell favorise l'émergence de sectes indépendantes qui vont petit à petit devenir un trait courant de la vie religieuse du pays. On y retrouve par exemple les congrégationalistes, les baptistes ou les Quakers. En ce qui concerne les anglicans, ceux adhérant aux thèses puritaines adoptent sans soucis le culte presbytérien mais cependant beaucoup prennent le chemin de l'exil, tout en préparant la restauration. Ainsi, lorsque Cromwell meurt en 1658, son fils Richard, qui était censé lui succéder, abdique. De fait, le peuple anglais fait appel à Charles II, fils de Charles I<sup>er</sup>, pour prendre sa place. Afin de faciliter son retour au pays, il publie la *Déclaration de Breda* qui accorde son pardon

à tous ses sujets et promet également la plus grande tolérance en ce qui concerne la religion et ce afin d'apaiser les tensions d'un pays plus que divisé. Par ailleurs, il rétablit l'épiscopat dans sa forme ancienne et des tentatives sont mises en place pour assouplir le *Prayer Book*, cela ne menant finalement qu'à quelques modifications sans conséquences. De façon générale, le nouveau régime souhaite mettre en place une Église à la fois forte et unie excluant toute sorte de déviance. Ainsi, les puritains vont souffrir de persécutions à travers l'interdiction de réunions, l'exclusion des charges municipales et l'emprisonnement. Il en est donc fini de la liberté de culte et le pays est divisé irrémédiablement entre conformistes anglicans et non-conformistes et Charles II termine son règne en étant vu comme un traître, un traité avec Louis XIV étant divulgué et ce dernier promettant la restauration du catholicisme romain en Angleterre contre une assistance militaire de la France. Le pays voit finalement Jacques II succéder à son frère en 1685 alors qu'il est ouvertement catholique. Pourtant malgré son catholicisme évident il souhaite protéger l'Église d'Angleterre alors établie. En dépit de cette affirmation les craintes de voir restaurés les liens avec Rome sont palpables et il devient rapidement clair qu'il désire favoriser l'essor de sa foi romaine par une politique de concessions. Effectivement en 1686 il met à des postes clefs des catholiques afin d'accroître son influence dans le pays. L'entreprise de recatholicisation qu'il met alors en œuvre voit une opposition massive du clergé anglican qui s'unit avec les dissidents contre lui. Tout cela finit par accélérer le processus menant à la glorieuse révolution et à la chute du souverain le 30 juin 1688. Ce sont donc Guillaume d'Organe, *stathouder* de Hollande et Marie qui prennent la succession au trône. Sur le plan religieux, une volonté d'apaisement se fait sentir, bien que 400 clercs et 6 évêques (les Non-Jureurs) refusent, par solidarité envers Jacques II, de prêter serment d'allégeance aux nouveaux souverains et sont donc évincés du pays<sup>30</sup>. La politique d'apaisement est précisément illustrée par la publication, le 24 mai 1689, de l'Acte de Tolérance levant les sanctions contre les non-conformistes, c'est-à-dire les protestants qui ne font pas partie de l'Église d'Angleterre à condition qu'ils prêtent serment d'allégeance. Cet acte autorise par ailleurs les lieux de cultes non-conformistes. Toutefois cette tolérance des minorités religieuses n'inclut pas encore les catholiques. En somme, cet acte marque le début d'une nouvelle ère pour les

---

<sup>30</sup> « Le protestantisme en Angleterre au XVIIe siècle », sur *Musée protestant*, s. d. (en ligne : <https://museeprotestant.org/notice/le-protestantisme-en-angleterre-au-xviiie-siecle/> ; consulté le 8 mai 2021)

minorités religieuses qui vont pouvoir vivre leur foi dans une liberté assez relative et surtout à l'abri des persécutions. Le XVII<sup>e</sup> siècle anglais se termine finalement, sur le plan religieux, dans une relative tolérance qui tranche avec les nombreuses années de conflit qui sont nées depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle et qui n'ont cessé de refaire surface à divers moments. Il résulte de ces tumultes une Église schismatique qui s'est coupée de Rome mais avec toutefois diverses minorités bourgeonnantes un peu partout dans le territoire.

### 3. Synthèse

Bien que, comme nous l'avons vu, la France et l'Angleterre soient des territoires ayant des traditions religieuses différentes au XVII<sup>e</sup> siècle, il n'en demeure pas moins que ce sont deux sociétés fondamentalement chrétiennes connaissant des similitudes. En effet, le XVII<sup>e</sup> siècle voit les choix confessionnels des chrétiens d'Europe se confirmer, et ce à travers un processus de confessionnalisation c'est-à-dire « un processus sociétal fondamental qui remodèle en profondeur la vie publique et privée dans les sociétés européennes <sup>31</sup> ». Au sein des deux Etats, cette confessionnalisation se traduit par une justification et une explication de ce qu'est la norme religieuse notamment par l'Etat lui-même qui est alors tenté d'instrumentaliser le religieux à travers l'affirmation d'une Église nationale. Effectivement, ce phénomène de nationalisation se voit bien dans un premier temps en Angleterre, étant donné que, comme vu précédemment, la mise en place de l'anglicanisme marque une rupture avec l'Église de Rome. L'Église d'Angleterre est alors l'Église nationale, le souverain en étant dès lors l'unique représentant, comme le souligne son titre de « Chef Suprême de l'Église d'Angleterre ». Cette idée tend à se retrouver en France en particulier avec l'affirmation du gallicanisme qui se fait de plus en plus prégnant à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et semble atteindre son apogée au siècle suivant. Initialement formulée sous Philippe le Bel, au XVII<sup>e</sup> siècle, le plus grand représentant de cette doctrine est Bossuet, évêque de Meaux. Cette doctrine cherche à organiser l'Église catholique de façon autonome par rapport au pape et s'oppose ainsi à l'ultramontanisme. En somme, elle limite l'intervention du pape au seul pouvoir spirituel et ne lui reconnaît aucun rôle dans le domaine temporel, ce qui amène en pratique à une mainmise du

---

<sup>31</sup> H. Schilling, « Die Konfessionalisierung im Reich-Religiöser und gesellschaftlicher Wandel in Deutschland zwischen 1555 und 1620 », *Historische Zeitschrift* 246 (1988), p. 1-45, cité par Gérald Chaix, « La confessionnalisation, note critique », *B.S.H.P.F.*, tome 148, octobre-novembre-décembre 2002, p. 851-865.

souverain français sur les nominations et décisions des évêques, ce qui montre bel et bien l'instrumentalisation du religieux faite par l'Etat. Plus encore, ce processus est lié à la mise en application des réformes du siècle précédent, à savoir la réforme protestante en Angleterre et la Contre-Réforme en France. De ce fait on voit naître dans les deux pays une insistance sur la nécessité de réforme et en particulier d'une réforme des mœurs. Effectivement, comme vu plus tôt, l'Église catholique française, dans sa réforme cherche à lutter contre les déviances, notamment le jeu, l'adultère, la boisson etc. et notamment chez les ecclésiastiques. Cette caractéristique se retrouve dans la réforme anglicane via une « mise à l'amende, outre les jureurs et blasphémateurs, ceux qui sont simplement arrivés en retard à l'office<sup>32</sup> » ainsi que « jusqu'à punir de mort les détestables péchés d'inceste, d'adultère et de fornication<sup>33</sup> », ce qui souligne bien la nécessité d'une réforme des mœurs selon l'Église anglaise. Au-delà de ceci, nous retrouvons dans les deux Etats une prise en main des communautés par des groupes aux aspirations religieuses spécifique, renforçant ainsi la mécanique de contrôle. Finalement, outre cette volonté de contrôle et de réformation palpable dans les deux pays, des courants religieux divers demeurent, amenant ainsi des sensibilités différentes et donc des conflits. Effectivement, outre les protestants, on retrouve des courants comme les jansénistes, mouvement religieux puis philosophique privilégiant l'initiative divine face à la liberté humaine, s'opposant aux jésuites. Outre-Manche une pluralité de courants voit également le jour : puritains, protestants, laudiens ou catholiques. En plus de cela d'autres groupes voient le jour notamment sous le règne de Cromwell. On retrouve parmi eux les congrégationalistes, les baptistes, les Quakers mais aussi une multitude de petites sectes. Comme dit plus haut, cela mène à de nombreuses luttes : en France elles touchent les protestants, qui se voient vivement réprimés et exilés. L'Angleterre, quant à elle, oscille comme nous l'avons vu entre la primauté des divers groupes religieux, mettant une fois le protestantisme majoritaire, une autre le catholicisme, tout cela menant à des luttes incessantes sur la majorité du siècle. C'est donc pour toutes ces raisons que les normes ont été définies comme nous avons pu le voir, par la mise en place des réformes, afin de donner aux fidèles un cadre de base sur lequel s'appuyer.

---

<sup>32</sup> J.-P. GAY, R. LOPEZ-VELA et B. RESTIF, « Chapitre XII. Le cadre religieux », *op. cit.*

<sup>33</sup> *Ibid.*

Sur une même période et sur deux territoires différents, nous avons donc deux traditions religieuses qui diffèrent. Quand la France met en place une politique d'endiguement du protestantisme, l'Angleterre, dans le même temps, met en place une réforme protestante, tout en continuant d'osciller à mesure que les différents souverains se succèdent. Toutefois, des similitudes persistent notamment dans la réforme des mœurs, la multiplicité des courants d'une même confession et la tentation d'instrumentalisation du religieux par l'Etat. Ces politiques religieuses diverses vont se ressentir dans l'art et la littérature, donnant des ouvrages de même nature mais de traditions différentes, bien que parfois semblables dans les thématiques abordées.

## B. LA MORT : UNE ENTITÉ OMNIPRÉSENTE DE LA VIE QUOTIDIENNE

### 1. Une forte mortalité

A l'époque moderne, la mort est une réalité familière et omniprésente que l'on fréquente en tout temps et ce que l'on se trouve en France ou en Angleterre. La mortalité est, selon Stéphane Minvielle<sup>34</sup>, quatre fois supérieure à la mortalité actuelle. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'elle touche toutes les couches de la population à commencer par les enfants. Effectivement, bien que l'on possède peu d'évaluations fiables pour un siècle et un pays entier, il a été évalué qu'aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la mortalité infantile est de 300 pour mille en France, avec une mortalité la première semaine très importante. En Angleterre, cette mortalité infantile est également importante bien qu'un peu plus basse car estimée à environ 120-150 pour mille ainsi que quelques pics à 300 pour mille dans certaines régions. Elle constitue en outre une cause du fait qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'espérance de vie n'excède pas les 40 ans. Il est en effet constaté que 12% des nouveau-nés meurent au cours de leur première année de vie<sup>35</sup>. De plus, les démographes ont établi les statistiques suivantes : « environ 2 % de toutes les naissances vivantes en Angleterre à cette époque mourraient le premier jour de leur vie. À la fin de la première semaine, un total cumulé de 5 % mourrait. 3 ou 4 % supplémentaires mourraient dans le mois. Au total, 12 ou 13% mourraient au cours

---

<sup>34</sup> S. MINVIELLE, « Chapitre 1 - La famille face à la mort », dans *La famille en France à l'époque moderne : XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, s. 1., Armand Colin, 2010, p. 253-271

<sup>35</sup> « Edmaterials\_demographics.pdf », s. d.

de leur première année<sup>36</sup> ». En plus de cette mortalité dans la première année, il faut souligner que celle-ci ne s'annule pas après dans la mesure où elle reste encore très élevée jusqu'à l'âge de dix ans. On l'estime à 100 pour mille<sup>37</sup> d'où les fortes répercussions sur l'espérance de vie, donnant des chiffres, qui restent, comme il a été constaté, bas. Cette mortalité infantile est due à trois facteurs : le facteur biologique qui fait qu'il y a des environnements plus sains que d'autres ; le facteur géographique qui rend les endroits humides ou marécageux bien plus mortifères en raison du paludisme ; le facteur humain impliquant que vivre dans une zone de forte densité favorise entre autres la contagion. Il est possible d'ajouter à cela deux causes, l'une endogène<sup>38</sup> et l'autre exogène<sup>39</sup> : avoir un enfant prématuré favorise le risque de mort et d'un autre côté, le climat, la malnutrition ou encore le manque d'hygiène expliquent également cette forte mortalité. A cela, il faut enfin ajouter les pratiques culturelles et en particulier la mise en nourrice qui joue un rôle d'accélérateur dans la mortalité. En plus des enfants, la mortalité touche bien évidemment les adultes. Toutefois, celle-ci est plus compliquée à saisir que celle des enfants à cause des migrations qui font perdre les individus. Il n'est effectivement pas rare que des hommes changent périodiquement de région afin de travailler. En outre, il faut noter que l'espérance de vie après le jeune âge atteint des valeurs relativement élevées, comme l'explique Scarlett Beauvalet<sup>40</sup>. Au sein de cette mortalité adulte, il n'est pas rare de croiser des différences annuelles. Comme l'explique Jacques Dupaquier, en moyenne, entre 1670 et 1720, les épisodes de surmortalité interviennent tous les quatre ou cinq ans avec 77% des années qui ne connaissent pas de crises démographiques<sup>41</sup>. Ces crises démographiques sont d'ailleurs le plus souvent mineures ou moyennes ; elles se trouvent fortes dans moins de 3% des cas. En outre, Dupaquier ajoute à ces différences annuelles des différences mensuelles et territoriales. De ce fait, il constate que les plus de 60 ans meurent davantage en hiver alors que la tranche d'âge 30-59 ans meurt plutôt en hiver et au printemps. En ce qui

---

<sup>36</sup> *Ibid.* "approximately 2% of all live births in England at this time would die in the first day of life. By the end of the first week, a cumulative total of 5% would die. Another 3 or 4% would die within the month. A total of 12 or 13% would die within their first year".

<sup>37</sup> S. BEAUVALET, « Chapitre IX. Les structures démographiques », dans A. Antoine et C. Michon (éd.), *Les sociétés au XVIII<sup>e</sup> siècle : Angleterre, Espagne, France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 221-244

<sup>38</sup> Cause interne.

<sup>39</sup> Cause externe.

<sup>40</sup> S. BEAUVALET, « Chapitre IX. Les structures démographiques », *op. cit.*

<sup>41</sup> J. DUPAQUIER, *Histoire de la population française : de la Renaissance à 1789*, Presses Universitaires de France, Paris, 1988, vol. 2/4

concerne les différences territoriales, il note que dans les années sans crises, on a tendance à mourir plus vieux en ville qu'à la campagne. Cependant, si on y meurt plus vieux, les décès sont plus élevés en ville en raison des conditions de la vie urbaine. Entassement, logements insalubres, promiscuité et absence d'hygiène publique sont autant de facteurs ayant un rôle discriminant. Enfin, il constate également une différence de genre, c'est-à-dire qu'il y a une surmortalité féminine entre 25 et 39 ans liée à l'accouchement. Ainsi : « le risque encouru à la maternité est loin d'être négligeable, de l'ordre d'un peu plus de 1 % à chaque naissance, et en augmentation avec le nombre de naissances et l'âge de la mère.<sup>42</sup> ».

## 2. Des causes de mortalité multiples

L'omniprésence de la mort à cette époque s'explique, outre les facteurs endogènes ou exogènes, par certaines caractéristiques de la période moderne. En effet, on retrouve de façon régulière l'apparition de crises démographiques contribuant à freiner voire à annuler les effets de la croissance démographique, bien que ce fait soit plus prégnant en France qu'en Angleterre. D'autre part, on note la présence de maladies, qui ont tendance à surgir dans leur gravité lors des guerres et des campagnes militaires.

Selon Scarlett Beauvalet, il a été nécessaire de définir correctement le concept de crise démographique afin de le différencier de ce qui pourrait n'être qu'un simple clocher de mortalité. C'est pour cela que des seuils ont été établis, ce qui amène au bilan suivant : « Pour qu'il y ait crise, il faut que, parallèlement à la hausse des décès, les autres paramètres tels que la nuptialité, la fécondité et les structures sociales ou professionnelles soient également perturbés : on se trouve alors devant une véritable crise démographique<sup>43</sup>. ». A partir de là, il est établi que ces crises de mortalités peuvent être dues à divers principes. On retrouve en premier lieu la crise de subsistance. Le blé constitue à cette époque un élément central de la production agricole et de l'alimentation. Or, les récoltes ne sont pas toujours suffisantes afin de pourvoir aux besoins de toute la population, ce qui amène à des périodes de disette qui ont généralement tendance à augmenter la mortalité. Comme le montre Scarlett Beauvalet, on a à plusieurs reprises montré que l'augmentation du prix du blé

---

<sup>42</sup> S. BEAUVALET-BOUTOUYRIE, *La population française à l'époque moderne : Démographie et comportements*, Paris, Belin éducation, 2008

<sup>43</sup> *Ibid.*

conduisait à la disette voire la famine puis, à terme, à la mort. Ainsi, en France, les années 1661-1662, 1693-94 et 1709-1710 font sombrer la France dans la crise de subsistance puis dans la crise démographique<sup>44</sup>. Si la France est plus touchée par ce genre de crise, l'Angleterre quant à elle ne les a pas connues. En effet, les mauvaises années sont plutôt liées au Petit Âge Glaciaire ainsi qu'à des récoltes médiocres. En somme, le pays semble avoir été à l'abri des calamités périodiques, hormis peut-être en 1623-1624, où la hausse des décès et la chute des conceptions peuvent être liées à la disette causée par une mauvaise météo ayant mené à de mauvaises récoltes.

A côté de ces crises démographiques, des maladies sévissent au cœur de l'Europe moderne, se développant de temps à autres sous forme épidémique. En raison de leur état physiologique, les populations sont exposées de plein fouet à leurs ravages et plus particulièrement à ceux du paludisme, de la typhoïde, du typhus, de la dysenterie ou toutes sortes de fièvres. Toutes ces maladies surgissent dans leur gravité lors des guerres et des campagnes militaires. La plus redoutable de toutes les maladies est la peste. Elle est la plus connue mais aussi la plus incomprise ; avec une poussée tous les onze à douze ans entre 1348 et 1536 puis tous les 15 ans entre 1536 et 1670 avant de disparaître de façon progressive. Ainsi, les années 1600 ou 1670 se caractérisent par une suite quasi ininterrompue d'épidémies, frappant par poussées violentes sur des durées allant d'un à cinq ans. On pense qu'aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, elle représente 5 à 7% de la mortalité totale. La France est touchée par celle-ci à trois grandes reprises : en 1600-1616, en 1617-1642 et enfin en 1647-1658<sup>45</sup>. A côté de cela, l'Angleterre n'est pas en reste et se trouve durement frappée. Nous connaissons notamment la grande peste de Londres de 1665, tuant environ entre 70 000 et 100 000 personnes. Mais il y a également celle de 1630 ainsi que celle de 1625<sup>46</sup>. Elle touche majoritairement les villes dans la mesure où ce sont des lieux commerciaux avec de fortes densités et de forts contacts entre les personnes. Une autre maladie causant une forte mortalité est la variole, aussi appelée petite vérole ou picotte. En temps normal, cette maladie fait 10% de morts contre 30 à 60 voire 70% lors des épidémies. Cette maladie est constamment présente et se transforme régulièrement en épidémie. Contagieuse, elle se transmet par la salive et

---

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> S. BEAUVALET, « Chapitre IX. Les structures démographiques », *op. cit.*

<sup>46</sup> *Ibid.*

le contact. De plus, on la contracte fréquemment pendant l'enfance et dans toutes les catégories sociales. Elle peut être « discrète » dans la majorité des cas (50% en France) mais également « grave » ou « confluente » ce qui signifie alors, dans le dernier cas, qu'elle touche les voies respiratoires. En Angleterre, 90% des morts qu'elle fait ont moins de cinq ans, ce qui fait alors d'eux les premières victimes<sup>47</sup>. La solution trouvée au XVII<sup>e</sup> siècle afin de lutter contre cette maladie est l'inoculation, bien que ce système soit réservé à une petite élite. À côté de cela, la troisième maladie la plus importante est la syphilis, une maladie vénérienne autrement appelée « Mal de Naples » car ramenée en grande partie d'Italie. D'origine sexuelle, elle condamne le malade par l'Église. On ne la comprend pas et dans cette mesure, il est délicat d'y trouver des solutions viables. En somme, toutes ces maladies, couplées à des crises démographiques régulières expliquent en grande partie la mortalité et de façon plus générale l'omniprésence de la mort chez les populations européennes de l'époque.

### 3. Une « culture de la mort »

Outre cela, il faut souligner qu'il existe également une « culture de la mort<sup>48</sup> ». Cela signifie qu'il existe une manière de vivre et de penser qui fait régulièrement référence à la mort. André Armengaud souligne assez bien cette idée en développant la chose suivante : à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un homme a vu mourir au cours de sa vie en moyenne neuf personnes dans sa famille directe, c'est-à-dire un de ses grands-parents, ses deux parents, deux ou trois frères et sœurs et deux ou trois de ses enfants. De plus, il a aussi assisté à deux ou trois famines graves et à deux ou trois épidémies graves<sup>49</sup>. Cela souligne bien l'idée que la mort est au centre de la vie moderne. Toutefois, cette culture de la mort ne naît pas au XVI<sup>e</sup> siècle mais elle est héritée. En effet, depuis le Moyen Âge, il y a construction d'une culture qui va tenter d'appivoiser cette mort, c'est-à-dire non pas de la dominer mais bel et bien de lui donner un sens. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles il est compliqué de lutter contre la mort, c'est pourquoi l'Homme s'en remet grandement à Dieu. En ce sens, le christianisme a un message sur la mort et l'au-delà : la mort apprivoisée fait peur et ce que l'on

---

<sup>47</sup> Anon., « Chapter 5 : The history of smallpox and its spread around the world », dans F. Fenner (éd.), *Smallpox and its eradication*, Geneva, World Health Organization, 1988

<sup>48</sup> Expression de Jean-Marie LE GALL

<sup>49</sup> A. ARMENGAUD, « Chapitre premier : puissance de la mort, revanches de la vie », dans *Démographie et sociétés*, Stock, s. l., s. d.

peut faire de son vivant est essentiel. Il y a une culture morbide et macabre essentielle où l'important est de sauver l'âme mais pas le corps et tout le monde est logé à la même enseigne qu'il s'agisse du roi, du bourgeois ou du manouvrier. Au sein de cette culture et selon Scarlett Beauvalet, il y a une "vision terroriste" de la mort diffusée par l'Église : « brandissant la menace de vengeance sur les hommes enclins à oublier un Dieu terrible et jaloux. Tout vise à entretenir la crainte et l'appréhension, particulièrement l'approche du Jugement<sup>50</sup> ». En plus de cela, les prédicateurs n'hésitent pas à mettre en scène la mort en décrivant l'agonie, la sépulture et la putréfaction. Il y a également chez les curés la diffusion de cette « pastorale de la peur<sup>51</sup> ». Au sein des milieux populaires, c'est l'image qui sert de relais via les livres diffusés par les colporteurs et dans lesquels on retrouve un bon nombre d'illustrations macabres. Néanmoins, la vision dramatique offerte par l'Église a des consolations, puisque les vivants ont la possibilité d'intercéder pour les morts. Cela passe par des prières, en faisant dire des messes ou encore en participant à des œuvres de miséricorde. Les défunts, à travers le culte des morts se trouvent finalement toujours parmi les vivants : « Ils continuent à participer à la vie de l'Église et à dialoguer avec les hommes, intercédant auprès des saints pour ceux qui les implorent. Inversement les morts ont besoin des prières des vivants<sup>52</sup> ».

Enfin, le purgatoire, dont on place l'apparition au XII<sup>e</sup> siècle, participe de cette culture de la mort et constitue également un espoir. Au sein du christianisme, il constitue : « Un lieu où les âmes de ceux qui meurent en état de grâce et assurés du salut éternel vont expier les péchés dont ils n'ont pas fait une pénitence suffisante en ce monde, et, par méton., les souffrances purificatrices endurées en ce lieu avant d'entrer au ciel<sup>53</sup>. ». Les prières formulées par les vivants, les messes, aumônes ou indulgences peuvent diminuer le temps des souffrances que les morts sont censés y subir. Ce lieu permet donc d'établir un lien entre les vivants et les morts et participant de cette culture de la mort si prégnante.

---

<sup>50</sup> S. BEAUVALET-BOUTOUYRIE, *La population française à l'époque moderne : Démographie et comportements*, *op. cit.*

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/purgatoire>

## C. DE LA NAISSANCE DES ARS MORIENDI À LEUR ÉVOLUTION DANS LE TEMPS

### 1. *La naissance des ars moriendi*

En raison de l'omniprésence de la mort, il devient nécessaire pour les populations de s'y préparer. C'est dans cette optique que le christianisme propose un « Art de Bien mourir ». Il comprend une dimension eschatologique : on est sur Terre afin de préparer la vie éternelle et la mort n'est qu'une transition vers l'au-delà, et si possible pour accéder au Paradis. En ce sens, on ne nie pas la mort on la prépare. En somme, il commence à y avoir une façon de mourir qui s'impose à tous et qui se fonde notamment sur des livres religieux.

La tradition des *Ars moriendi* ne peut être tracée avant le XV<sup>e</sup> siècle. Initialement, l'expression « Science de bien mourir<sup>54</sup> » apparaît sous la plume de Jean Gerson, grand chancelier de l'Université de Paris, au sein de la troisième partie de son ouvrage *Opusculum tripartitum* paru en 1404. Ce livre constitue la première source majeure dans la tradition des arts de bien mourir. Il offre ici aux croyants le premier manuel du bien mourir connu. Dans ce manuel, les fidèles ainsi que les hommes d'Église peuvent y trouver des exhortations à se préparer à la mort et des questions sur les dispositions de l'âme. Gerson propose également des prières pour demander le pardon des fautes et des recommandations pour bien recevoir les derniers sacrements. Cependant, l'expression d'*ars moriendi* fait plus particulièrement référence à deux œuvres du XV<sup>e</sup> siècle, inspirées par celle de Gerson. Ces deux récits se dénomment respectivement *Tractatus artis bene moriendi* et *Ars Moriendi*. Ces deux œuvres sont d'un auteur inconnu et il semblerait, comme l'explique Nancy Lee Beaty<sup>55</sup> que le premier constitue le récit le plus récent des deux, dans la mesure où il aurait probablement été écrit dans le premier quart du XV<sup>e</sup> siècle, plus précisément entre 1414 et 1418. D'autre part, l'*Ars Moriendi* serait une version abrégée du premier. Dans les deux cas, ils restent similaires dans leur structure de base, leurs thèmes centraux, leur caractère essentiel et surtout, ils cherchent tous deux à :

---

<sup>54</sup> «*Scientia bene moriendi*»

<sup>55</sup> N. L. BEATY, *The craft of dying; a study in the literary tradition of the Ars moriendi in England*, New Haven, Yale University Press, 1970, p.20.

[en ligne] <https://archive.org/details/craftofdyingstud0000beat/page/n7/mode/2up>

« Instruire le chrétien dans la technique pratique du mourir « bien et sûrement<sup>56</sup> » ».

Le message de ces deux œuvres est simple : « la mort est une épreuve à laquelle les fidèles sont tenus de se préparer. L'agonie est envisagée comme un combat entre des anges et des démons qui luttent pour l'âme du défunt<sup>57</sup> ». De plus, ils s'accompagnent d'illustrations, afin de toucher un public de plus en plus large. Effectivement, ils deviennent extraordinairement populaires, connaissant une rapide diffusion à travers l'Europe et notamment l'Europe occidentale. Ils sont traduits dans de nombreuses langues et notamment en anglais, ce qui fait qu'ils occupent, et en particulier le *Tractatus*, une place incontestable dans l'histoire de la littérature dévotionnelle anglaise.

Cet art de bien mourir perdure par la suite et notamment au XVI<sup>e</sup> siècle, avec différents types de livres sur le sujet. Effectivement cet art représente alors 3 à 4%<sup>58</sup> de tous les livres religieux produits à cette époque. Plusieurs humanistes de l'époque ont en effet écrit sur le sujet et notamment Erasme, qui invite les fidèles à vivre en bons chrétiens afin d'accéder au ciel en toute sérénité. Il développe particulièrement cette idée dans un ouvrage de 1534 : le *De praeparatione ad mortem*. L'Angleterre est également touchée par les écrits humanistes d'Erasme mais également de Thomas Lupset ou Thomas Elyot qui produisent des travaux sur la préparation à la mort, largement influencés par le milieu culturel de la Renaissance. Au sein des ouvrages de préparation se développant à cette époque, il est majoritairement question de l'agonie, sur le modèle de la Passion du Christ. Ainsi, 90% du texte concerne l'agonie, le reste concernant le moment ultime de la mort, autrement appelée « bonne mort ». Il est en effet important de souligner que l'on accorde ici une attention massive à la façon de mourir du croyant. De ce fait, lors de sa mort l'agonisant se doit de se tourner vers Dieu et renoncer à toutes ses mauvaises tentations. De plus, il est raconté que lors des derniers instants, le mourant doit avoir des visions de personnes assemblées autour de lui et qu'il est le seul à percevoir. Les personnes qui l'assistent, à savoir sa famille et ses proches, voient quant à eux toute une armée de

---

<sup>56</sup> *Ibid*

<sup>57</sup> Juliette Pinçon, *Les artes moriendi ou l'art du bien mourir à l'époque moderne*, numelyo [en ligne], consulté le 2021-05-06 10 : 02 : 27. URL : [https://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML\\_00G001001THM0001ars-moriendi\\_3](https://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00G001001THM0001ars-moriendi_3)

<sup>58</sup> R. CHARTIER, « Les arts de mourir, 1450-1600 », *Annales*, vol. 31, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1976, p. 51-75

démons tentant de s'emparer de l'âme de la personne vivant ses derniers instants. En somme, le but est de voir l'attitude ultime du mourant et savoir s'il va mourir en bon et mauvais chrétien. Toute cette vision de la mort explique le développement important à cette période des préparations aux derniers instants de vie. Par ailleurs, il faut souligner que ces ouvrages ne touchent pas seulement les élites ou les plus instruits. En effet, si les illettrés n'y ont pas accès directement, il est possible qu'ils en entendent des passages, en particulier lors des veillées, des sermons ou encore des prières. De plus, il suffit qu'au sein du village une ou deux personnes sachent lire pour qu'ils puissent avoir les mêmes recommandations que les autres. La culture de la lecture à haute voix est en effet très importante mais il ne faut pas non plus oublier l'importance des images dans la diffusion des idées. Les villageois ont accès à de nombreuses gravures et en particulier celles des colporteurs : 14%<sup>59</sup> des images volantes éditées destinées aux colporteurs abordent le thème de la mort. En somme, tout le monde à accès, quelle que soit la façon, à cet art de mourir, permettant ainsi une mort en bon chrétien par une préparation stricte.

## 2. Leur évolution au XVII<sup>e</sup> siècle

Si les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles marquent surtout le développement et l'essor des arts de bien mourir, le XVII<sup>e</sup> siècle quant à lui marque surtout une évolution dans la manière d'apprivoiser la mort et donc de mourir. Cette idée d'apprivoisement se retrouve notamment dans *L'introduction à la vie dévote* de François de Sales : l'homme ou la femme doit apprivoiser la mort en l'inscrivant dans une perspective de Salut ; on a l'espoir d'une vie éternelle. Pour François de Sales, ce qui importe n'est plus seulement le dernier moment mais au contraire l'entière vie du chrétien qui doit préparer la mort. De ce fait, les *ars moriendi* deviennent en quelque sorte des arts de bien vivre. On constate, au sein de cette volonté d'apprivoiser la mort, plusieurs traits caractéristiques : il faut d'abord y penser tout le temps et avec résignation, comme en témoigne l'expression de Jean-Pierre Camus :

« Il faut que nous vivions d'une vie morte et que nous mourrions d'une mort vivante<sup>60</sup>. »

---

<sup>59</sup> P. GOUBERT et D. ROCHE, *Les Français et l'Ancien Régime. 2: Culture et société*, Paris, Colin, 1984

<sup>60</sup> J.-P. (1584-1652) A. du texte CAMUS et J.-I. (1796-1861) A. du texte DEPERY, *L'esprit du bien-heureux François de Sales, ... : représenté en plusieurs de ses actions et paroles remarquables recueillies de quelques sermons, exhortations, conférences, conversations, livres et lettres. T. 1 / de M. Jean-Pierre Camus, ... ; nouv. éd... par M. Depéry, ...*, s. l., 1840

Cela signifie, conformément à la Réforme catholique, qu'il faut se préparer toute sa vie durant pour atteindre la vie éternelle et ce en se mortifiant tout le temps. En cela, on peut voir naître au sein de la littérature de piété une volonté de réforme intérieure du fidèle. Celle-ci passe notamment par l'évocation des péchés, les auteurs décrivant les peines attendant les pécheurs dans l'au-delà. Toute la pastorale est alors envahie par le phénomène de peur, dans le but de faire mener une bonne vie aux croyants. Cette caractéristique va tendre à baisser notamment chez les auteurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ceux-ci préférant privilégier les explications morales. Outre cela, le croyant peut également apprendre comment se comporter à travers de nombreuses vies édifiantes qui leurs sont proposées, ces dernières mettant en scène la vie et la mort de personnages morts chrétiennement, c'est-à-dire selon ce qui est développé par le dogme. Ces livres sont assez développés au XVII<sup>e</sup> siècle dans la mesure où entre 1640 et 1689 12,5% des ouvrages proposent ces exemples<sup>61</sup> ; proportion qui tend par la suite à baisser. Autre caractéristique, il faut souhaiter une bonne mort, largement préférable à ce que l'on nomme « mauvaise mort ». La mauvaise mort constitue tout simplement ce que l'on connaît comme étant la mort subite, une mort arrivant sans prévenir, sans signes avant-coureur, somme toute subitement. Le problème de ce genre de mort réside dans le fait que ceux qui la subissent auront probablement plus de difficultés à aller au Paradis car vue comme un signe de réprobation divine. Ainsi, bien que toute la vie soit devenue importante dans la préparation de la mort, le dernier moment n'en reste pas moins essentiel. C'est pourquoi les croyants préfèrent finalement une mort lente telle que la mort par maladie, qui leur permet d'avoir le temps de recevoir les derniers sacrements et particulièrement l'extrême-onction. En dehors de tout cela, c'est à cette époque mais également au XVIII<sup>e</sup> siècle que se multiplient les traités en termes d'édition et ce afin d'expliquer ce qu'est la belle mort. On pense en effet qu'il y aurait eu 236 titres différents entre 1600 et 1800, édités à environ 1 million d'exemplaires dans toute la France<sup>62</sup>. Tous ces traités sont pour la plupart en français et touchent un large public, composé de religieux et de fidèles. Au sein de ces livres, il y a entre autres :

- *L'art d'aimer Dieu, l'art de vivre et de bien mourir*, de Jean de Jésus-Marie.
- *De arte bene moriendi*, de Robert Bellarmin.

---

<sup>61</sup> P. MARTIN, *Une religion des livres: 1640 - 1850*, Paris, Éd. du CERF, 2003

<sup>62</sup> P. GOUBERT et D. ROCHE, *Les Français et l'Ancien Régime. 2, op. cit.*

Tous deux donnent des préceptes généraux comme avoir la mémoire de la mort, vivre comme si chaque jour était le dernier etc. On retrouve également des préceptes à l'égard des malades et les différents types de morts.

En parallèle, sur une période de 200 ans, au moins 150 000 images sont diffusées, selon l'estimation la plus basse basée sur les seules collections du cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, ce qui montre que comme durant les siècles précédents, ces préparations touchent tous les croyants<sup>63</sup>. Désormais, au XVII<sup>e</sup> siècle, les historiens estiment que les thèmes abordés dans les pages des *Ars Moriendi* sont les suivants : 40% des pages traitent de la vie à mener, 25% traitent de l'appréhension de la maladie par le chrétien, 35% traitent de l'agonie chrétienne. Tout cela constitue un grand changement dans le sens où, au XVI<sup>e</sup> siècle, 90% des pages portait uniquement sur l'agonie<sup>64</sup>. Nous avons donc des thématiques bien plus diversifiées. Ce développement, important en France l'est encore plus de l'autre côté de la Manche. Ainsi, le XVII<sup>e</sup> siècle marque l'apogée de cette littérature de piété en Angleterre et en particulier avec le *Rule and exercises of Holy Dying* de Jeremy Taylor. A l'inverse de la France, la majorité des ouvrages se développant outre-manche sont protestants : « la majorité des travaux sur la préparation à la mort ont été produits, non pas par des humanistes chrétiens, ni par des catholiques, mais par des protestants qui retenaient ce qui était valable de la tradition établie et adaptaient cela à un cadre théologique basé sur Calvin<sup>65</sup>. » Les ouvrages protestants sont ici influencés par la théologie calviniste de l'Église anglaise, partant du principe que la préoccupation majeure de l'homme est d'obtenir l'assurance d'être élu. Bien que les ouvrages soient de confessions différentes, il n'en demeure pas moins que des similitudes persistent notamment dans les thèmes abordés : « C'est la vie après la mort qui compte. Elle sera sans fin, alors que cette vie est courte. Pourtant, c'est par ce qui se passe dans cette vie que notre destin est décidé pour toujours par la suite. Nos chances de gagner le salut s'arrêtent avec la mort. Elle est certaine, mais son moment est incertain. Si Dieu laisse l'être humain dans l'ignorance du moment précis de sa mort, c'est pour l'inciter à s'y préparer chaque jour, plutôt que de remettre à

---

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> D. W. ATKINSON, « The English ars morendi: its Protestant Transformation », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, vol. 6, n° 1, Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme, 1982, p. 1-10

“The majority of works on preparing to die were produced, not by the Christian Humanists, nor even by Catholics, but by Protestants who retained what was valuable of the established tradition and adapted it to a theological framework based on Calvin”.

plus tard ses préparatifs comme il pourrait le faire s'il savait quand elle pourrait survenir. La mort est souvent une expérience terrible, même pour les hommes et les femmes de bien. Seule une foi bien ancrée et le fait de savoir que nous avons essayé de vivre notre vie en accord avec les commandements de Dieu peuvent nous armer contre ses terreurs. La préparation doit donc commencer sans tarder<sup>66</sup>». Tout comme en France, les auteurs sont d'accord sur le fait de placer les arts de mourir dans des « arts de bien vivre » nécessitant une prise de conscience et une préparation constante de la mort. Outre cela, l'Église et les clercs prennent de plus en plus en charge le discours sur la mort et s'engagent de plus en plus à le diffuser. Effectivement, nous sommes dans un contexte de Réforme catholique qui a pour but de s'immiscer en tout lieu contre la réforme protestante. Cette lutte passe donc par la prédication, qui se fait en trois temps : l'oraison funèbre, le sermon et le panégyrique<sup>67</sup> d'un saint ayant eu une belle vie et une belle mort. De plus, le concile de Trente oblige la prédication tous les dimanches et tous les jours fériés. D'autre part, les missionnaires vont également très souvent à la rencontre du peuple dans les campagnes moins croyantes. L'approvisionnement de la mort que l'on observe se fait finalement dans le sens de la fréquentation. Toutefois, tout cela n'enlève en rien l'angoisse sur la question du Salut à laquelle s'ajoute une dynamique de culpabilisation qui revient dans 38% des sermons catholiques<sup>68</sup>. Tout cela est bien différent chez les protestants qui refusent l'idée du Purgatoire et des saints intercesseur et pensent que l'on est prédestinés : il faut avoir confiance en sa foi pour apaiser son angoisse de la mort et essayer de vivre en ayant la certitude d'être élu. En somme, si l'on parvient à vivre avec une foi profonde, c'est que Dieu nous le permet et il va donc nous permettre d'aller au Paradis. Finalement à la fin du siècle, la littérature du bien mourir a connu une grande phase de prospérité dans le but d'apprendre au fidèle à mourir en vrai chrétien. Aux siècles suivants, cette

<sup>66</sup> R. A. HOULBROOKE, *Death, Religion, and the Family in England, 1480-1750*, s. 1., Clarendon Press, 2000, p. 60

« *The life after death is what matters. It will be without end, whereas this life is short. Yet it is by what happens in this life that our fate is decided for all time thereafter. Our chances of winning salvation end with death. It is certain, but its time is uncertain. God leaves human beings in ignorance of the precise time of their death to encourage them to make themselves ready for it every day, rather than postpone their preparations as they might well do if they knew when it would occur. Death is often a terrible experience even for good men and women. Only a well-grounded faith and the knowledge that we have tried to live our lives in accordance with God's commandments can arm us against its terrors. Preparation must therefore start without delay* ».

<sup>67</sup> « Discours public fait à la louange d'une personne, d'une cité, d'une nation », dans <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/pan%C3%A9gyrique>

<sup>68</sup> J. DELUMEAU, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident (XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Fayard, p. 451, cité dans S. BEAUVALET-BOUTOUYRIE, *La population française à l'époque moderne : Démographie et comportements*, op. cit.

**PRÉSENTATION GÉNÉRALE : LE CADRE RELIGIEUX ET LA NAISSANCE DES ARS MORIENDI**

littérature ne disparaît pas, mais au lieu de s'afficher de façon claire, le thème de la mort se distille dans les ouvrages parmi d'autres thèmes. Cette littérature devient donc plus compliquée à déceler mais reste fortement présente dans la littérature de piété.



# LES TRAITÉS : DES MANUELS ET EXERCICES POUR APPRENDRE À MOURIR

---

Que ce soit en France ou en Angleterre, les manuels et exercices de bonne mort constituent une part non négligeable en ce qui concerne l'accompagnement offert aux fidèles et aux hommes d'église. Ceux-ci permettent effectivement de se préparer et de préparer au trépas final selon ce qui est enseigné par l'Église chrétienne, comme nous avons pu le voir plus tôt, et en particulier au XVII<sup>e</sup> siècle. Afin de comprendre ces ouvrages autant dans leur forme en tant qu'objets mais également dans leurs thématiques, nous nous appuierons sur quelques-uns d'entre eux, au nombre de trois : *The rule and exercises of Holy dying* de Jeremy Taylor ; *The anatomie of mortality : divided into eight heads* de George Strode ; *Lumière aux vivans par l'expérience des morts ou diverses apparitions des ames de purgatoire de nostre siècle* par Jean Palafox. De ces trois livres, deux (ceux de Jeremy Taylor et de George Strode) sont produits par des auteurs protestants, permettant de comparer, de façon encore exhaustive, la tradition catholique à celle Réformée.

## A. LE LIVRE EN TANT QU'OBJET

Avant de commencer toute analyse du discours fourni au sein de ces ouvrages, il semble nécessaire de s'attarder sur la forme de ces livres en tant qu'objets matériels. Effectivement, cette première analyse constitue pour nous un moyen de conclure si, oui ou non, une tradition existe et se perpétue, que l'on soit du côté protestant ou catholique, dans la mise en forme des discours ainsi que dans leur diffusion. D'autre part, nous pouvons également ici nous attarder sur les auteurs de ces ouvrages afin de constater ou non une linéarité chez ces derniers. Sont-ils tous théologiens ? Quand ont-ils écrits ces ouvrages ? Autant de questions que cette première analyse peut nous permettre d'éclairer.

### 1. La question des auteurs

Selon certains historiens<sup>69</sup> ayant déjà étudié la question des *ars moriendi* et en particulier celle des *ars moriendi* réformés, il semblerait qu'une caractéristique prévale chez les auteurs de manuels et exercices, à savoir que ceux-ci sont pour la

---

<sup>69</sup> Se référer notamment à Marianne Carbonnier-Burkard, Roger Chartier et Daniel Roche.

plupart, au moment de la rédaction de leur œuvre, des théologiens ou encore des pasteurs en fin de carrière. C'est effectivement le constat opéré par Marianne Carbonnier-Burkard dans une analyse faite sur les arts de mourir réformés ; étude portant ici sur un corpus de 52 ouvrages : « A une exception près, tous les auteurs identifiés sont, ou ont été pasteurs ou professeurs de théologie : cinq pasteurs à Charenton, trois à Genève, cinq dans un pays du Refuge... ils ont écrit leur manuel plutôt en fin de carrière, comme une somme d'expérience. La littérature des « arts de mourir » est donc une littérature de professionnels âgés, cumulant le savoir théologique et l'expérience de la visite des malades<sup>70</sup> ». Partant de ce bilan, qui semble se généraliser à un corpus large, voyons à quel point ces faits sont applicables aux auteurs de nos manuels.

Si l'on se penche sur la carrière des trois auteurs des ouvrages étudiés dans cette partie, il en ressort effectivement que deux d'entre eux se trouvent être du monde ecclésiastique, à l'exception de George Strode. En effet, ce dernier est un homme baignant dans le domaine de la justice. Ainsi, si l'on regarde la page de titre de son ouvrage *The anatomy of Mortality*, nous pouvons voir qu'il est qualifié comme étant « *Utter barrister of the Middle Temple* ». Ce titre, qui constitue le peu d'informations que nous possédons à son sujet nous permet de conclure qu'il est avocat, le Middle Temple étant l'une des quatre *Inns of Court*<sup>71</sup> se trouvant à Londres, exclusivement habilitée à inscrire ses membres au barreau anglais en tant que *barristers* c'est-à-dire avocats. Toutefois, bien qu'avocat, il fait uniquement partie des « avocats junior qui ne sont pas encore devenus conseil de la reine ou du roi et ne sont pas autorisés à plaider à la barre du tribunal<sup>72</sup> ». Malheureusement, ce sont là les seules informations dont nous semblons disposer au sujet de cet auteur qui semble assez peu largement connu. Effectivement, l'ouvrage n'est composé d'aucun autre point biographique à son sujet qui permettrait d'en savoir plus. La meilleure mention faite de cet homme se trouve dans le *Dictionary of National Biography* et nous suggère uniquement qu'il « entre au Middle Temple le 22 octobre 1585 comme dernier de New Inn, Gentleman, quatrième fils de John Stroode de

<sup>70</sup> M. CARBONNIER-BURKARD, « Les manuels réformés de préparation à la mort », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 217, n° 3, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2000, p. 363-380

<sup>71</sup> Institutions de formation professionnelle destinées aux avocats-plaideurs et aux juristes.

<sup>72</sup> « Definition of OUTER BAR », s. d. (en ligne : <https://www.merriam-webster.com/dictionary/outer+bar> ; consulté le 23 juin 2021)

Praham<sup>73</sup> ». Ce cas semble donc être une certaine exception par rapport aux études menées sur les arts de mourir protestants dans la mesure où cet homme n'a *a priori* eu aucune formation ecclésiastique à un moment précis de sa vie. D'autre part, le peu de points dont nous disposons sur sa vie ne nous permettent pas de corroborer ou non le fait qu'il puisse avoir écrit cet ouvrage en fin de carrière. Ne disposant ni de ses dates de naissance ou de décès, il est en effet ardu de déterminer ce point précis. Bien que pour cet ouvrage-ci il manque d'informations précises pour établir des conclusions définitives, il n'en va pas de même pour les deux autres auteurs que nous devons traiter.

Prenons tout d'abord le cas de Jeremy Taylor. Cet homme, né en 1613 est un théologien de renom particulièrement connu en Angleterre à son époque. Naissant à Cambridge d'un père barbier qui l'instruit en lui enseignant la grammaire ainsi que les mathématiques, il poursuit son enseignement à la *Perse School* de Cambridge puis au *Gonville & Gaius College* de l'université de Cambridge où il obtient un baccalauréat ès arts. Par la suite, l'archevêque William Laud le prend sous son aile, le faisant venir à ses côtés à Lambeth, bien qu'il passe la majeure partie de sa vie à Londres, Laud souhaitant que ses talents reçoivent les meilleures opportunités d'études et de perfectionnement. En 1638, il s'installe à Rutland où il officie comme prêtre de campagne. Il y est notamment connu comme « guide et directeur spirituel, et les gens venaient le voir de très loin pour recevoir des avis et des conseils<sup>74</sup> ». Partisan du roi durant la guerre civile, il est capturé et emprisonné avant de se retirer au Pays de Galles, notamment durant la période du Commonwealth, lieu où il tient une école en compagnie de deux autres ecclésiastiques. Il semblerait aussi que ce soit durant cette période qu'il produise la plupart de ses écrits les plus fameux. C'est d'ailleurs en 1651, alors qu'il se trouve toujours au Pays de Galles qu'il publie *The rule and exercises of Holy Dying*, manuel de pratique chrétienne et de dévotion visant à « apprendre les gestes et pensées qu'il convient d'avoir au seuil de la mort<sup>75</sup> ». Cet ouvrage est rédigé alors que la carrière de Taylor se trouve déjà bien

<sup>73</sup> «Who was entered of the Middle Temple on 22 Oct. 1585 as 'late of New Inn, Gentleman, 4th son of John Stroode of Parham'».

<sup>74</sup> « The Diocese of Ely - About Us - The Good and the Great - The Good & The Great - Jeremy Taylor », 13 août 2006 (en ligne : [https://web.archive.org/web/20060813160642/http://www.ely.anglican.org/about/good\\_and\\_great/jtaylor.html](https://web.archive.org/web/20060813160642/http://www.ely.anglican.org/about/good_and_great/jtaylor.html) ; consulté le 24 juin 2021) : «He was well known as a spiritual guide and director, and people came to him from far and wide for advice and counsel».

<sup>75</sup> BIBLIOTHEQUE MAZARINE (PARIS) et BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE (PARIS), *Le livre & la mort, XIVe-XVIIIe siècle.*, Paris; [Paris]; [Paris, Éditions des Cendres ; Bibliothèque Mazarine ; Bibliothèque Sainte-Geneviève, 2019

avancée, dans la mesure où il a connu un enseignement complet dans son domaine. Toutefois, bien que l'on puisse valider le fait qu'il s'agisse d'une personne ayant déjà une expérience ecclésiastique développée, on ne peut pas complètement dire qu'il s'agisse d'une personne âgée puisqu'il tient encore plusieurs postes par la suite. Ainsi, en 1658, il accepte un poste de conférencier à Lisburn dans l'Ulster, quittant alors le Pays de Galles. De plus, lors de la Restauration de Charles II en 1661, il devient évêque de Down and Connor ainsi que vice-chancelier de l'Université de Dublin, poste où il doit faire face à de nombreux membres du clergé presbytérien refusant son autorité, l'Irlande étant encore une terre majoritairement catholique. De fait, il se pourrait que cette position ait affecté sa santé puisque « attrapant la fièvre d'un patient qu'il visitait, Jeremy Taylor meurt à Lisburn le 13 août 1667, deux jours avant son 54<sup>e</sup> anniversaire<sup>76</sup> ». Bien qu'il meure à 54 ans, Jeremy Taylor a écrit son œuvre près de 10 ans avant de quitter ce monde, ce qui peut permettre d'affirmer qu'il n'était pas en fin de carrière, la fièvre qu'il attrape pouvant être due à cet état de santé dégradé par des difficultés à s'imposer auprès de ses confrères, ce qui peut alors aller à contresens de l'idée donnée par Marianne Carbonnier-Burkard et que nous avons déjà évoquée. Néanmoins, il est, au moment de l'écriture, un religieux dont la formation est, comme nous l'avons dit, déjà complète et son expérience dans le milieu est déjà avancée, ce qui fait que ce manuel peut en effet constituer une somme d'expériences qu'il a déjà cumulées.

Enfin, il nous faut maintenant nous pencher sur le cas des auteurs de l'ouvrage *Lumière aux vivants par l'expérience des morts ou diverses apparitions des âmes de purgatoire de notre siècle...* Initialement, ce recueil d'apparitions est composé par Sœur Françoise du Très Saint Sacrement, sœur chez les Carmélites. En effet, rapidement après son entrée dans l'ordre en 1583, il est rapporté qu'elle « jouit de grâces mystiques, recevant la visite d'âmes du purgatoire qui lui parlent et lui délivrent des messages<sup>77</sup> » ; ce qui amène, dès 1629, le père Jean du Saint Esprit à lui demander de consigner et classer ces expériences. Néanmoins, elles ne seront mises en pages et publiées que plus tard, sous la direction de Jean de Palafox y Mendoza. Effectivement, c'est ce dernier qui recueille les cas d'apparitions, au nombre de 228, et les publie accompagnées de commentaires moraux afin d'amener

---

<sup>76</sup> « The Diocese of Ely - About Us - The Good and the Great - The Good & The Great - Jeremy Taylor », *op. cit.* :

<sup>77</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, Paris, Vuibert, 2012

le lecteur à s'amender. Né en 1600, Jean de Palafox vit d'abord dans une famille modeste avant d'aller étudier à Alcalá et Salamanque. Il est ordonné en 1629 et devient dès lors aumônier de Marie d'Autriche, impératrice du Saint Empire Romain Germanique, ce qui lui permet de l'accompagner durant ses déplacements et donc de voyager dans de multiples pays européens. Dix ans plus tard, Philippe IV d'Espagne, avec la confirmation du pape Urbain VIII, le nomme évêque de Puebla de Los Angeles<sup>78</sup>. Il garde cette fonction jusqu'en 1655, tout en étant nommé, dans le même temps, archevêque de Mexico par intérim durant la période 1642-1643. D'autre part, il fonde sur ce territoire un couvent dominicain : celui de Santa Inès. Mais est également connu, en tant qu'évêque, pour avoir protégé les indiens en interdisant les méthodes de conversion qui différaient de la persuasion. Tout cela le mène à des hostilités avec des jésuites qui l'excommunient. Il meurt en 1659 et en 1694, Charles II d'Espagne propose sa canonisation mais celle-ci échoue. Les apparitions de Françoise Binvesa, qu'il prend soin de mettre en forme et de commenter paraît en 1675 soit 16 ans après son décès. Si l'on ne sait pas précisément à quel moment de sa vie il commence à entreprendre ce travail, il est néanmoins possible d'imaginer que cela ne se fait pas avant 1629, dans la mesure où c'est, comme dit précédemment, à ce moment-ci que l'on demande à sœur Françoise de consigner ses expériences. De ce fait, nous pouvons en déduire qu'il commence ce travail alors qu'il est déjà ordonné et peut-être même alors qu'il est déjà évêque, faisant de lui un homme ayant déjà de l'expérience dans son domaine. Dès lors, nous ne pouvons pas affirmer pleinement qu'il était à ce moment à la fin de sa carrière mais tout au plus qu'il était déjà pleinement dans son milieu, sinon il est supposable qu'il n'aurait pu commenter de façon qualitative les apparitions de la Carmélite et d'accompagner correctement ce texte de ses expériences comme homme d'Église.

Ainsi, à travers l'étude de la vie de ces trois auteurs, nous pouvons conclure qu'effectivement, la plupart des auteurs (bien que leur part soit ici très exhaustive) ont plutôt tendance à être des hommes d'Église, à l'exception de certains tels que George Strode qui seraient d'un milieu connexe. Du reste, ceci se confirme qu'ils soient protestants ou catholiques. D'autre part, ce sont des hommes d'expérience, qui, si l'on regarde leurs biographies, ont déjà un pied pleinement ancré dans le domaine de la religion, étant d'ores et déjà reconnus par leurs pairs ou ayant officié

---

<sup>78</sup> Ville située en Nouvelle-Espagne correspondant au Mexique actuel.

à divers postes et divers endroits, leur permettant de commenter et délivrer des conseils de façon plus pragmatique et éclairée.

## 2. *Le livre dans sa forme : composition, langue etc.*

Outre le fait que ces livres soient généralement écrits par le même type de personnes, il est également nécessaire d'examiner la mise en forme de ces livres. Effectivement, nous pouvons légitimement nous demander si d'une tradition religieuse à une autre ou d'un pays à l'autre, une même idée de la mise en forme des livres prévaut ou bien si nous n'avons à chaque fois que des choses très spécifiques. Ainsi, et pour étudier au mieux cela, nous pouvons ici nous attarder sur les questions de la langue utilisée, de titres mais aussi des illustrations *etc.* Que l'on ait à faire à des ouvrages réformés ou de tradition catholique, nombre d'historiens, tels que Daniel Roche ou Marianne Carbonnier-Burkard ont démontré qu'un certain changement s'opérait au XVII<sup>e</sup> siècle.

Premièrement, en ce qui concerne la langue utilisée dans ces manuels de préparation, il a été constaté que la plupart des éditions se font dans la langue du pays d'origine et non plus en latin. Comme l'explique Marianne Carbonnier-Burkard, cela se voit particulièrement au sein des éditions réformées : « En ce qui concerne la présentation des livres, mis à part un cas d'édition simultanée en latin et en français au XVI<sup>e</sup> siècle, tous les « arts de mourir » réformés à usage d'un public francophone sont des textes en français, les quatre cinquièmes d'entre eux directement, un cinquième traduit<sup>79</sup> ». Cette démonstration semble se confirmer si l'on se penche sur les trois traités que nous étudions ici. En effet, les deux traités anglicans dont nous disposons sont écrits en langue anglaise et on ne retrouve *a priori* pas d'édition latine. Tout au plus Jeremy Taylor utilise le latin et parfois le grec au sein de son ouvrage lorsqu'il fait référence à des psaumes ou à des auteurs antiques, mais c'est là le maximum que l'on ait. A côté de cela, il en va de même pour l'ouvrage catholique de Jean de Palafox. Effectivement, cet ouvrage, étant donné qu'il rassemble des apparitions faites à une sœur espagnole et mis en page par un religieux espagnol lui aussi, est d'abord écrit dans cette langue. Toutefois, il se trouve qu'il est traduit en français par le soin d'Albert de Saint Jacques. Enfin, quant à George Strode, comme nous l'avons souligné, son ouvrage est entièrement en langue

<sup>79</sup> M. CARBONNIER-BURKARD, « Les manuels réformés de préparation à la mort », *op. cit.*

anglaise, bien que, à l'image de Jeremy Taylor, il fasse quelque fois usage du latin lorsqu'il procède à des citations d'ouvrages religieux.

En plus de cette idée démontrant que la langue dans laquelle sont édités les ouvrages est la langue du pays où ils sont produits, il a été démontré que les titres deviennent bien plus longs qu'auparavant : « les titres sont généralement longs, explicatifs ; avec mention, le cas échéant, d'un appendice<sup>80</sup> ». De plus, comme l'explique Marianne Carbonnier-Burkard, les ouvrages réformés, en comparaison aux titres catholiques, ont des titres représentants des particularités en plus. Ainsi, on voit une prépondérance de la « consolation » sur la « préparation », une absence des mots de « méthode », « exercices », « retraite » ou encore « oraison ». De son côté, Daniel Roche souligne qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, pour les manuels catholiques, il y a « une simplification des titres qui deviennent plus accessibles et plus percutants. L'épuration du vocabulaire le traduit très clairement : entre 1600 et 1649, 8 mots en moyenne par titre à l'exclusion des mots-outils ; de 1650 à 1699, 6 encore<sup>81</sup> ». Si l'on se penche sur nos ouvrages, on peut constater et en particulier dans le cas catholique, que nous avons à faire à un titre très long : donné en entier, cela donne effectivement, *Lumière aux vivants par l'expérience des morts, ou diverses apparitions des âmes du purgatoire de nostre siècle ; qui racontent leurs peines, & en recherchent le soulagement auprès de la Ven. Sœur Françoise du très saint Sacrement, carmélite déchaussée, laquelle les a écrites par obéissance. Imprimées en langue espagnole, avec les doctes et judicieuses remarques, de l'Illustrissime D. Jean de Palafox, évêque de Osme*. Ici, nous constatons que le phénomène du titre long touche un ouvrage catholique et qu'effectivement il explique de façon assez précise ce que l'on va trouver à l'intérieur, c'est-à-dire une somme d'apparitions à Sœur Françoise, dans le but de venir éclairer les vivants sur leur sort au Purgatoire et les peines que l'on peut y endurer. Outre cela, si l'on regarde les deux autres œuvres, qui sont quant à elles anglicanes, nous pouvons constater qu'elles utilisent des titres nettement moins longs et explicatifs. Ainsi nous avons d'un côté *The Rules and Exercises of Holy Dying* et de l'autre *The anatomie of mortalitie divided into eight heads*. Peut-être est-ce parce que l'anglicanisme emprunte à la fois au

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> D. ROCHE, « « La Mémoire de la Mort » : recherche sur la place des arts de mourir dans la Librairie et la lecture en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *Annales*, vol. 31, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1976, p. 76-119

catholicisme et au protestantisme, mais contrairement à ce que l'on pourrait penser, nous ne retrouvons pas ici des titres particulièrement longs comme ce qu'a pu recenser Marianne Carbonnier-Burkard. De plus, contrairement aux arts de mourir purement protestants, on retrouve (chez Jeremy Taylor) l'utilisation de mots tels que « exercices » et « règles ». Ces titres vont alors plutôt dans le sens de l'analyse faite par Daniel Roche où, effectivement, les titres plus courts sont plus percutants. Ainsi, nous pouvons enfin souligner qu'effectivement, le vocabulaire est ici bien épuré dans la mesure où, pour ces deux ouvrages, il y a entre 5 et 6 mots de vocabulaire dans le titre. Toutefois, ils restent assez explicatifs, comme dans le cas de l'ouvrage de Jeremy Taylor. Ainsi, le titre complet, par son vocabulaire précis, permet au lecteur de comprendre rapidement ce qu'il trouvera à l'intérieur soit des aides et indications pour bien mourir, idées traduites par l'utilisation des mots « règle » et « exercices ». Ce cheminement est peut-être néanmoins un peu moins aisé pour l'ouvrage de George Strode, le vocabulaire utilisé dans le titre ne donnant pas énormément d'explications sur le contenu. En effet, nous pouvons le traduire par « *L'anatomie de la mortalité, divisée en huit sections*<sup>82</sup> », ce qui donne au lecteur peu de clefs sur ce qu'il développe, hormis éventuellement sur l'idée de la mort et de la forme qu'elle peut prendre au quotidien ainsi que le fait que le livre se divise en huit parties. Finalement, les ouvrages auxquels nous nous intéressons ici ne rentrent pas de façon manichéenne dans l'une ou l'autre des idées développées par les analyses des deux historiens que nous avons cités. Ainsi, au XVII<sup>e</sup> siècle, bien que des choses prévalent, nous pouvons constater que tout ne demeure pas linéaire, bien qu'il faudrait un corpus plus large pour être sûr et certain que cette conclusion est valable.

Enfin, dernier point que nous pouvons ici aborder au sujet de la forme de ces livres : la question des illustrations. Effectivement, il semble que contrairement aux siècles qui ont précédé, les arts de mourir édités au XVII<sup>e</sup> siècle ne s'accompagnent plus d'illustrations. C'est une chose que l'on remarque particulièrement dans notre corpus. Ainsi, aucun des trois livres étudiés ne sont illustrés et ce que ce soit au sein même de l'ouvrage en guise d'illustration des propos ou en début ou fin d'ouvrage. Ce constat corrobore avec les études menées, encore une fois, d'un côté par Marianne Carbonnier-Burkard et de l'autre par Daniel Roche. Tous deux expliquent

---

<sup>82</sup> *The anatomy of mortality divided into eight heads.*

effectivement que « à une exception près, les « arts de mourir » réformés ne sont pas illustrés<sup>83</sup> » mais aussi que, bien que les arts de mourir catholiques soient largement plus illustrés, une certaine baisse se fait ressentir au sujet des illustrations par rapport aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Ainsi, sur une centaine d'ouvrages, un quart seulement présente une figuration quelconque, et moins de 5% une figuration diversifiée<sup>84</sup>. Outre cela, Daniel Roche note également une épuration progressive, c'est-à-dire qu'avant 1650, 47% des titres ont une illustration et de 1650 à 1700, 23% en possèdent<sup>85</sup>, ce qui marque bien le phénomène de diminution des illustrations au sein des ouvrages. Ce changement marque une nouvelle ère où les mots prévalent sur l'image, le discours prenant ainsi le pas sur « les facilités concrètes de l'illustration<sup>86</sup> ». Tout cela amène à une cassure et en particulier avec l'œuvre la plus connue du XV<sup>e</sup> siècle, qui est l'*Ars moriendi*, ouvrage précurseur de la tradition. Effectivement, cet ouvrage comporte au total 11 gravures servant à illustrer chaque tentation qui pourrait affecter le croyant, c'est-à-dire l'avarice, la vanité,

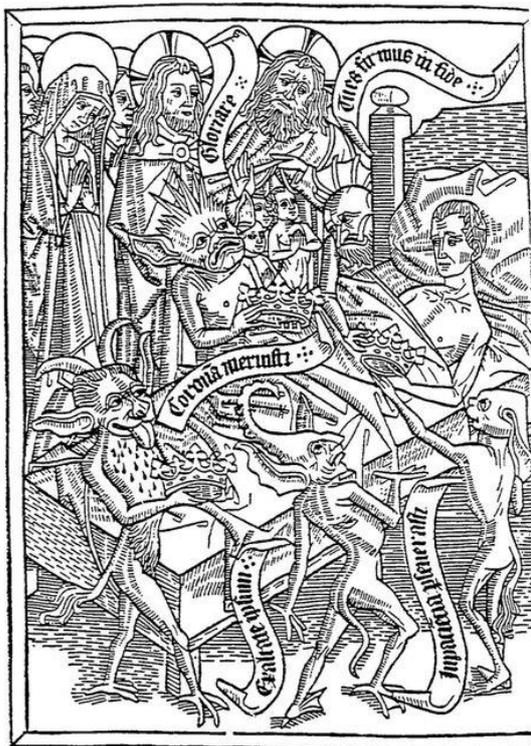


Figure 1 : gravure issue de *l'Ars Moriendi*, représentant la tentation de gloire

l'impatience, le désespoir et le détournement de la foi, celles-ci s'opposant aux cinq sages conseils de l'ange. C'est notamment ce que nous pouvons voir sur l'exemple ci-contre. Le mourant lutte ici contre la tentation de vanité, les Saints le regardant alors qu'un démon lui propose une couronne, symbole de la vaine gloire. Ainsi, nous remarquons que ces illustrations servent pleinement à décrire le propos présenté dans le livre, permettant au croyant de bien assimiler les notions que l'on veut lui inculquer, l'image ici remplaçant presque les mots, à l'inverse des ouvrages de notre corpus

<sup>83</sup> M. CARBONNIER-BURKARD, « Les manuels réformés de préparation à la mort », *op. cit.*

<sup>84</sup> D. ROCHE, « « La Mémoire de la Mort » », *op. cit.*

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*

où, comme nous l'avons souligné, aucune illustration ne sert à expliciter le texte et où les seuls exemples développés sont expliqués par les mots, des références aux auteurs anciens et à la Bible.

### 3. *Le public visé et la diffusion de ces livres*

À travers ces ouvrages, les auteurs de manuels et exercices d'*ars moriendi* cherchent à toucher un public divers et varié, allant du curé au simple croyant de campagne. Pour les plus grands ouvrages de la période, la diffusion peut être très large, s'étendant même jusqu'à de multiples pays européens mais également de nombreuses rééditions. Ce constat est d'autant plus vrai que le XVII<sup>e</sup> siècle marque l'apogée de la tradition des *ars moriendi*. Ceci est valable en France mais d'autant plus en Angleterre où cette période marque le plein développement de cet art qui restait encore assez sous-développé aux siècles précédents, contrairement au reste de l'Europe. La majeure partie du temps, le public visé est aussi large que possible et cela peut se vérifier grâce à des informations que l'on pourrait trouver dans le titre ou encore la dédicace et la préface. Cependant, comme l'explique Marianne Carbonnier-Burkard au sujet des arts de mourir réformés, l'estimation de leur diffusion est difficile à évaluer et « le profil des lecteurs n'apparaît qu'en pointillés, à travers diverses sources d'archives ou traces manuscrites. Cependant, on peut se faire une idée grâce aux inventaires des bibliothèques privées. Sur certains exemplaires conservés aujourd'hui, on relève des mentions de possesseurs, mais rarement accompagnés d'une date, d'un lieu<sup>87</sup> ».

En nous rapprochant de nos trois ouvrages nous pouvons remarquer plusieurs choses et notamment le fait qu'il ne semble pas y avoir de linéarité, que cela soit au sujet de la diffusion ou du public visé. En effet, chacun de ces ouvrages répond à des critères très différents. En ce qui concerne le public visé, il semblerait que nous puissions rapprocher l'un de l'autre le *Holy Dying* de Jeremy Taylor et le *Lumière aux vivants* de Jean de Palafox. Effectivement, ces deux ouvrages, bien qu'assez différents dans le fond se destinent à un public large. Ainsi, l'ouvrage de Taylor est adressé à tous les fidèles anglicans pour leur usage personnel puisqu'il leur offre des exercices et pensées de préparation à la mort mais il se destine également aux

---

<sup>87</sup> M. CARBONNIER-BURKARD, « Les manuels réformés de préparation à la mort », *op. cit.*

pasteurs et autres hommes d'église, puisqu'au sein de l'ouvrage certains chapitres ou parties leurs sont directement adressés. A côté de ceci, l'ouvrage de Jean de Palafox vise également un public assez large mais, contrairement au livre de Taylor, il ne semble pas inclure les ecclésiastiques, ceux-ci n'ayant, contrairement aux fidèles, pas besoin de preuves quant à la nécessité de se préparer correctement à ses derniers instants. Comme l'explique Philippe Martin, cet ouvrage est donc uniquement à destination des fidèles en général et ce afin de leur apporter des preuves<sup>88</sup>. Nous remarquons donc à travers ces deux ouvrages que les manuels de bonne mort et traités en général se destinent à beaucoup de monde. Pourtant, à côté de cela, il y a l'ouvrage de George Strode qui fait guise d'exception. Effectivement, cet ouvrage n'est initialement destiné à personne d'autre que lui-même, comme en témoigne la mention faite sur la page de titre : « pour son propre confort privé<sup>89</sup> ». Toutefois, cet ouvrage finit par être publié, comme on peut le voir, toujours sur la page de titre où il est écrit : « et maintenant publié à la demande de ses amis pour l'usage des autres<sup>90</sup> ». Ainsi, bien qu'au départ cet ouvrage ne soit destiné à aucun public en particulier, il finit à terme par élargir son audience, touchant d'abord le cercle proche de l'auteur, puis ensuite éventuellement un public encore plus large à travers cette édition et publication. Néanmoins, il reste bien loin de ce que visent les deux autres ouvrages que nous étudions dans cette partie.

Outre le public visé, il semblerait que ces trois ouvrages connaissent une diffusion assez différente. Le plus fameux d'entre eux reste le *Holy Dying* de Jeremy Taylor. Effectivement, c'est à travers lui que se développent le mieux les arts de mourir en Angleterre et il devient rapidement un best-seller. Ainsi, il se trouve régulièrement réédité, puisque l'on compte une demi-douzaine de rééditions du vivant de l'auteur mais aussi de nombreuses autres dans les décennies qui suivent : par exemple, la 25<sup>e</sup> édition paraît en 1739, ce qui témoigne du grand succès de l'ouvrage<sup>91</sup>. D'ailleurs Nancy Lee Beaty voit dans cet ouvrage l'apogée de la tradition littéraire de l'*ars moriendi* mais aussi la synthèse des interprétations érudite, scripturaire, affective, qu'en font l'Humanisme de la Renaissance, la

<sup>88</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, op. cit.

<sup>89</sup> "For his owne private comfort".

<sup>90</sup> "And now published at the request of his friends for the use of others".

<sup>91</sup> BIBLIOTHEQUE MAZARINE (PARIS) et BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE (PARIS), *Le livre & la mort, XIVE-XVIIIe siècle.*, op. cit.

Réformation et la Contre-Réforme<sup>92</sup>. Parallèlement à cela, il semble plus difficile de mesurer la diffusion des ouvrages de Jean de Palafox et de George Strode. Effectivement, par rapport au premier, nous manquons présentement d'informations au sujet des rééditions qui nous permettraient de savoir s'il a eu beaucoup de succès ou non. Néanmoins, le fait qu'il ait été traduit depuis l'espagnol vers le français peut nous permettre d'aller vers la conclusion qu'il a tout de même eu un certain retentissement. En effet, nous pouvons supposer que s'il n'avait pas eu un minimum d'impact déjà en son propre pays, il est difficile d'imaginer qu'il se serait alors diffusé ailleurs en Europe. Enfin, au sujet de l'ouvrage de George Strode, nous savons qu'il connaît une deuxième édition, destinée à ce public plus large que nous avons vu plus haut. En dehors de ça, il ne semble pas y avoir d'informations quant à une éventuelle diffusion à l'étranger, ce qui paraît assez logique dans la mesure où, comme nous l'avons vu, le public touché par cette œuvre semble assez restreint. Si l'on regarde un instant la page de l'ESTC recensant ses éditions nous voyons que deux seulement sont comptabilisés, contre plus d'une dizaine pour l'œuvre de Jeremy Taylor<sup>93</sup>, ce qui tend à valider l'idée selon laquelle ce livre connaît un succès moindre. Ainsi, nous voyons ici que la diffusion des ouvrages est assez inégale entre eux, tout comme le public qu'ils touchent. Encore une fois, afin de savoir si cela s'applique à tous les ouvrages du genre, il faudrait un corpus bien plus large à étudier.

## B. DES THÉMATIQUES RÉCURRENTES

Outre ces questions touchant à la matérialité des ouvrages, il est tout autant nécessaire de se pencher sur leur contenu. Ayant le même but final, les manuels empruntent donc des thèmes semblables, leur permettant de se retrouver dans l'apprentissage qu'ils fournissent aux croyants. Nous possédons, pour cette analyse, deux manuels qui sont : le *Holy Dying* de Jeremy Taylor ainsi que l'*Anatomie of Mortalitie* de George Strode. Comme nous avons pu déjà le souligner précédemment, ces deux ouvrages sont de tradition protestante anglicane. Par le passé, il a déjà été démontré, et notamment par Sœur Marie Catharine O'connor mais également par David W. Atkinson que les ouvrages de bonne mort protestants se différencient grandement des ouvrages catholiques et ce sur

---

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> Voir annexe 1 et 2.

plusieurs sujets. Ainsi, il a notamment été expliqué que les catholiques « instruisent l'homme sur comment mourir, de cette façon il peut prétendre à la vie éternelle<sup>94</sup> » alors que les protestants « influencés par la théologie calviniste de l'Église d'Angleterre, partent du principe que la préoccupation majeure de l'homme est d'obtenir l'assurance d'être élu<sup>95</sup> ». De plus, comme l'explique David Atkinson, peu de choses spécifiques sont données au sein de ces ouvrages, ce qui s'explique par l'aversion des protestants pour la complexité des liturgies et rituels catholiques<sup>96</sup>. Pourtant, il semblerait toutefois que certains points de doctrine et d'explications se retrouvent autant chez les uns que chez les autres, et il faudrait, pour vérifier pleinement cela, s'attacher encore une fois à un corpus plus spécifique et large que cette typologie qui ne constitue ici qu'une première base de compréhension.

---

<sup>94</sup> D. W. ATKINSON, « The English ars morendi », *op. cit.*

« Catholic ars works instructed man how to die so that he could merit eternal life ».

<sup>95</sup> *Ibid.* : « influenced by the Calvinist theology of the English church, proceed on the assumption that man's major concern is to gain assurance of election ».

<sup>96</sup> *Ibid.*

Il est maintenant temps de regarder ce que l'on peut retrouver de commun au sein de nos deux ouvrages. Effectivement, il reste important de bien souligner que dans leur forme et présentation ces deux livres ne traitent pas du sujet de la même manière. D'une part, comme nous l'avons précisé précédemment, ils ne touchent pas un public similaire, l'ouvrage de Strode étant assez limité dans sa diffusion mais celui de Taylor se tournant

autant vers les fidèles que les prêtres. Cela se voit notamment si l'on regarde la table des matières du *Holy Dying* où l'on constate que le dernier chapitre (le cinquième) s'adresse tout particulièrement aux hommes d'église.

Si l'on observe l'image ci-contre, nous voyons plusieurs choses. Le titre du chapitre s'adresse directement aux ecclésiastiques puisqu'il parle de « l'assistance qui doit être apportée aux mourants par le ministère de leurs clercs-guides<sup>97</sup> » et l'on voit également au sein des sections que l'on va donner à ces derniers des clefs pour assister le mourant, mener la confession, savoir quels offices dire *etc.* Tout cela montre que le public qui est atteint par ce livre est bien plus large que l'ouvrage de Strode où aucune mention de ce genre n'est faite. C'est ce qui explique que le sujet soit traité différemment dans la forme. Pourtant comme nous l'avons déjà mentionné, des thèmes se retrouvent chez les deux auteurs.

CHAPTER V.	
OF VISITATION OF THE SICK : OR THE ASSISTANCE THAT IS TO BE DONE TO DYING PERSONS BY THE MINISTRY OF THEIR CLERGY-GUIDES .....	187
SECT. I. ....	187
SECT. II. Rules for the Manner of Visitations of Sick Persons .....	190

xxiv	CONTENTS.	Page
SECT. III. Of Ministering in the Sick Man's Confession of Sins and Repentance .....		193
Arguments and Exhortations to move the Sick Man to Confession of Sins .....		194
Instruments by way of Consideration, to awaken a Careless Person, and a Stupid Conscience .....		197
SECT. IV. Of Ministering to the Restitution and Pardon, or Reconciliation of the Sick Person, by administering the holy Sacrament .....		207
SECT. V. Of Ministering to the Sick Person by the Spiritual Man, as he is the Physician of Souls .....		218
Considerations against unreasonable Fears concerning Forgiveness of Sins, and its uncertainty of danger ...		219
An Exercise against Despair in the Day of our Death.		227
SECT. VI. Considerations against Presumption .....		233
SECT. VII. Offices to be said by the Minister in his Visitation of the Sick .....		236
The Prayer of St. Eustratius the Martyr.....		240
A Prayer taken out of the Greek Euchologium, &c. ..		240
The Order of Recommendation of the Soul in its Agony		242
Prayers to be said by the Surviving Friends in behalf of themselves .....		246
A Prayer to be said in the case of a Sudden Death, or pressing fatal Danger .....		248
SECT. VIII. A Peroration concerning the Contingencies and Treatings of our departed Friends after Death, in order to their Will and Burial .....		249

Figure 2 : extrait de la table des matières, issu du *Holy Dying* de Jeremy Taylor

### 1. Des références nombreuses et diverses : des ouvrages religieux aux auteurs anciens

La première chose que nous pouvons ici constater, c'est qu'au sein de ces deux ouvrages, les auteurs procèdent à l'insertion de nombreuses références. En effet, ils

<sup>97</sup> JEREMY TAYLOR, *The Rule and Exercises of Holy Dying*, s. l., W. Pickering, 1850

n'hésitent pas à parsemer leurs textes de nombreuses citations issues de divers ouvrages et auteurs. Ainsi, si l'on s'attarde par exemple sur les marges de ces ouvrages, nous pouvons voir que celles-ci sont parsemées de nombreuses notes qui s'avèrent être des références à des auteurs anciens ou à des ouvrages. Dans l'*Anatomie of Mortalitie* de Strode, nous remarquons qu'il n'y a presque aucune page de l'ouvrage qui ne fasse pas référence à des auteurs ou des livres connus de tous<sup>98</sup>. Il en va de même pour l'ouvrage de Jeremy Taylor, puisque l'on retrouve chez lui diverses citations en latin ou en grec, issues de divers textes<sup>99</sup>. C'est là le premier point commun que l'on peut trouver à ces deux auteurs, leurs références semblant toutefois assez différentes. Selon Mary-Catharine O'Connor, l'introduction de citations fréquentes est quelque chose que l'on retrouve de façon habituelle chez les auteurs post-Réforme. En l'occurrence, elle parle particulièrement ici des citations bibliques. Effectivement, selon ses dires les *ars moriendi* anglais de l'époque font régulièrement des citations de Saint Augustin, Saint Bernard et quelques autres Pères mais toutefois celles-ci sont largement dépassées en nombre par les citations issues des Ecritures<sup>100</sup>. Chez George Strode, ce type de référence constitue le seul qu'il fasse tout au long de son ouvrage, s'en servant, tout comme le ferait Jeremy Taylor, de moyen pour illustrer son propos *via* des idées connues de tous. De ce fait, il cite par exemple Luc, Matthieu, Job, divers Psaumes *etc.* De son côté, Jeremy Taylor fait de même, toutefois, il va encore plus loin que son comparse. Effectivement, il ne se contente pas de donner des références bibliques (de nombreux Psaumes et prières se retrouvent au sein de certains chapitres) mais il cite aussi des auteurs anciens. Comme l'explique Nancy Lee Beaty, Jeremy Taylor était, comme nous avons pu l'évoquer plus tôt, un grand savant qui « maitrisait tous les poètes, historiens et philosophes Grecs et Romains et n'est pas sans connaître les esprits raffinés des derniers âges, qu'ils soient français ou italiens<sup>101</sup> ». De ce fait, il profite de ses connaissances pour les « exploiter avec tout l'enthousiasme des premiers Humanistes<sup>102</sup> » ; puisque l'on sait que la Renaissance et plus particulièrement

<sup>98</sup> Pour l'exemple, voir annexe n°3.

<sup>99</sup> *Ibid.*

<sup>100</sup> M. C. O'CONNOR, *The Art of dying well : the development of the Ars moriendi*, New York : AMS Press, Inc., 1966

<sup>101</sup> N. L. BEATY, *The craft of dying; a study in the literary tradition of the Ars moriendi in England*, *op. cit.* : "he was a master of all the Greek and Roman poets, historians and philosophers, and not unacquainted with the refined wits of the later ages, whether French or Italian".

<sup>102</sup> *Ibid.* : « these resources he exploited with all the enthusiasm of the earlier humanists ».

l'Humanisme marquent une volonté de retour aux auteurs anciens et notamment de l'Antiquité, fait parfaitement illustré dans l'ouvrage de Taylor. Cela lui permet d'illustrer son propos et de l'étoffer sans se contenter d'ouvrages religieux. Ainsi, si l'on regarde le début de l'ouvrage, nous constatons qu'il commence directement avec un proverbe grec, qui lui sert à expliquer ce qu'est l'homme : « Un homme est une bulle (dit le proverbe Grec), que Lucien représente avec des avantages et ses propres circonstances, à cette fin, en disant : le monde entier est une tempête [...] Il en est de même pour tout homme : il est né dans la vanité et le péché<sup>103</sup> ». Outre cela, si l'on regarde attentivement les notes parsemant l'ouvrage, nous pouvons constater qu'il ajoute de nombreuses citations en grec et latin. Celles-ci proviennent de Sénèque, Cicéron, Juvénal ou encore Lucrèce. Ainsi, les auteurs anglicans d'*ars moriendi* se servent, pour illustrer leur propos de nombreuses références qu'elles soient religieuses ou bien d'auteurs antiques qui représentent à l'époque des modèles de pensée important.

## 2. De la misère de l'homme et de la vanité de la vie sur Terre

Passées les nombreuses références, ces auteurs prennent notamment un grand soin à expliquer aux lecteurs à quel point l'existence sur Terre est vaine et à quel point l'homme est misérable. Comme a pu l'expliquer Sœur Mary-Catharine O'Connor, ce point constitue l'une des caractéristiques des *ars moriendi* anglais au XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, ils se trouvent marqués par plusieurs choses telles que la croyance en la prédestination, l'importance primordiale de la foi, la confiance dans les écritures comme autorité finale, le sens aigu du péché et enfin la conscience de la misère et de la bassesse de l'homme<sup>104</sup>. Comme mentionné, ce dernier point se retrouve à différentes reprises dans les ouvrages de Jeremy Taylor et George Strode. D'ailleurs, cela constitue l'une des premières choses que peut dire Jeremy Taylor dans son *Holy Dying*, étant donné qu'il explique assez rapidement que « l'homme est né dans la vanité et le péché<sup>105</sup> ». De plus, cette idée est d'autant plus soulignée dans cet ouvrage que le titre de la première section du premier chapitre s'intitule

<sup>103</sup> JEREMY TAYLOR, *The Rule and Exercises of Holy Dying*, op. cit. : "A man is a bubble (said the Greek proverb) which Lucian represents with advantages and its proper circumstances, to this purpose, saying, All the world is a storm, [...] So is every man: he is born in vanity and sin".

<sup>104</sup> M. C. O'CONNOR, *The Art of dying well*, op. cit.

<sup>105</sup> JEREMY TAYLOR, *The Rule and Exercises of Holy Dying*, op. cit. : "So is every man: he is born in vanity and sin".

« Considération de la vanité et de la brièveté de la vie de l'homme<sup>106</sup> ». A plusieurs reprises donc il souligne ces idées de vanité, de brièveté de la vie. Ainsi, l'on constate que Jeremy Taylor n'hésite pas à décrire l'homme comme « une créature si vaine, si indéfinie, si périssable, qu'il ne peut durer longtemps dans la fantaisie : un homme s'en va et est oublié comme le rêve d'une personne distraite<sup>107</sup> ». Par ces paroles, il exprime de façon claire au lecteur pourquoi il ne sert en partie à rien de s'attacher aux choses terrestres *etc.* dans la mesure où l'on sera oublié quoiqu'il advienne. De ce fait, tout ce que fait l'homme semble bien inutile. De plus il ajoute que chaque jour qui passe, chaque mois vécu constitue une chose que l'on ne revivra jamais, faisant de la vie une chose encore plus misérable et périssable. Enfin, selon lui, la misère de l'homme est d'autant plus prégnante que la mort « nous rencontre partout, elle nous est procurée par tous les moyens et entre par de nombreuses portes<sup>108</sup> ». De plus, il insiste sur le fait que « Comme notre vie est très courte, elle est donc très misérable, il est donc bien qu'elle soit courte<sup>109</sup> ». George Strode également s'attarde sur ces notions, disant tout d'abord que la mort est une chose certaine qui adviendra quoiqu'il arrive et ajoutant que « c'est une phrase lourde mais vraie : vérifiée non pas en un, en quelques, en plusieurs mais en tous<sup>110</sup> ». Il appuie la misère de la vie de l'homme notamment en se penchant sur toutes les afflictions qui l'affecte disant notamment : « pour commencer avec le toucher : de combien de sortes de fièvres, d'ulcères, de plaies le corps est-il affligé ? Les volumes de la physique sont remplis de maladies et de la découverte de remèdes probables pour celles-ci, et pourtant, il y a chaque jour de nouvelles maladies et de nouveaux remèdes pour nombres d'entre elles<sup>111</sup> ». Il montre bien ici à quel point le corps est éprouvé et que bien qu'un espoir demeure, il sera en permanence réattaqué, ce que l'on peut comprendre comme étant une misère pour la vie de l'homme. Cela est d'autant plus vrai qu'il ajoute : « bien souvent, la mort prend pour gage une partie

<sup>106</sup> *Ibid.* : «*Consideration of vanity and shortness of Man's life*».

<sup>107</sup> *Ibid.* : «*a man is so vain, so unfixed, so perishing a creature that he cannot long last in the scene of fancy: a man goes off and is forgotten like the dream of a distracted person*».

<sup>108</sup> *Ibid.* : «*Death meets us everywhere, and is procured by every instrument, and in all chances, and enters in at many doors*»

<sup>109</sup> *Ibid.* «*As our life is short, so it is very miserable, and therefore it is well short*».

<sup>110</sup> G. STRODE, *The anatomie of mortalitie : divided into eight heads ...*, s. l., London : Printed by William Iones, 1632 : «*it is an heavy but a true sentence spoken to every man i how must die : verified not in one, in few, in many but in all*».

<sup>111</sup> *Ibid.* : «*The volumes of Physics are full of diseases, and of the discovery of the probable remedies for the same, and yet for all this, there is daily new diseases, and new found out for many of them*».

ou l'autre de notre corps, comme un bras, un œil, une jambe... pour annoncer qu'elle va très vite récupérer le reste<sup>112</sup> ». Outre cela, il explique en un autre point que l'on peut contempler les misères des mortels ainsi leur vanité, dans la mesure où ils sont consumés, terrorisés, affligés par l'horreur, affectés par la misère et nombre d'autres plaies qui les rendent vulnérable. Cela lui sert, tout comme Taylor à montrer que la vie sur terre n'est pas enviable.

### 3. *Des moyens de se préparer à la mort*

De cette vanité et misère de la vie, les auteurs tirent une nécessité de donner aux fidèles ce qui constitue en partie l'essence de leurs ouvrages c'est-à-dire des moyens de se préparer à mourir. Cela est d'autant plus important que selon eux, la mort est une entité inéluctable à laquelle on ne peut échapper, c'est donc pourquoi il faut s'y préparer. Ainsi, au sein de ces deux ouvrages, deux chapitres se trouvent être exclusivement destinés à cela. Si l'on se penche sur le contenu des chapitres, nous pouvons constater que les deux auteurs donnent plusieurs raisons de se préparer à la mort. Il est par exemple dit chez Jeremy Taylor que c'est notamment car nous vivons en vanité. Chez George Strode, il est dit que la mort est certaine mais encore plus incertaine et qu'un homme ne pouvant connaître le moment de celle-ci, il lui est nécessaire de s'y préparer à tout moment : « Maintenant, en guise de préparation à la mort, constatons que le plus grand travail que nous avons à finir en ce monde est de bien mourir<sup>113</sup> ». De plus, omettre cet apprentissage constitue la chose la plus dangereuse pour l'âme. De ce fait, ils en viennent à donner des exercices simples pour se préparer qui se trouvent être dans les deux cas, toujours plus ou moins les mêmes. Toutefois, à l'inverse de Jeremy Taylor, George Strode définit deux niveaux de préparation, l'un général et l'autre particulier. Par préparation générale, il désigne « celle par laquelle un homme se prépare à mourir tout au long de sa vie<sup>114</sup> » ; alors que la préparation particulière désigne celle qui a lieu durant la maladie. A partir de là, comme nous l'avons mentionné, viennent plusieurs exercices à appliquer pour se préparer. Selon Jeremy Taylor, bien des choses sont à faire. Ainsi, « celui qui veut

---

<sup>112</sup> *Ibid.* : "many times death takes for a gage one part or other of our body, as an arm, or eye, or or leg... for an advertisement, that he will very shortly fetch away the rest".

<sup>113</sup> *Ibid.* : "Now by way of preparation unto death, let us observe that the greatest worke we have to finish in this world is, to die wel".

<sup>114</sup> *Ibid.* : "general preparation is that whereby a man prepares himself to die, through the whole course of his life".

bien mourir doit toujours chercher la mort, en frappant chaque jour aux portes de la tombe<sup>115</sup> » mais en aussi « tous les jours de sa vie se préparer au jour de sa mort<sup>116</sup> ». Enfin, il ajoute que « celui qui veut mourir bien et heureux doit avant tout veiller à ne pas vivre une vie douce, délicate et voluptueuse<sup>117</sup> ». En somme, il ne faut pas vivre dans l'excès. De plus, il ajoute qu'il est nécessaire, car nous sommes plein de péchés et de vanité, d'examiner tous les jours son âme. Cela permet à l'homme d'éviter un certain nombre de choses qui lui sont néfastes comme par exemple : « guérir un grand péché et empêcher qu'il ne devienne habituel<sup>118</sup> ». Outre cela, c'est également un moyen d'éviter que de petits péchés ne se transforment en un « tas », d'adoucir nos consciences. Enfin, il explique que cela permet de « rendre notre repentir particulier<sup>119</sup> ». Similaires mais parfois légèrement différents, nous retrouvons également chez George Strode ce type d'exercices. Selon lui, plusieurs choses sont nécessaires au sein de sa préparation générale. Effectivement, il explique que la première chose à faire pour chaque homme est de « s'efforcer chaque jour d'ôter à sa propre mort sa puissance<sup>120</sup> ». Ensuite, il faut selon lui « entrer dans le premier degré de la vie éternelle ; car la vie et le bonheur ont trois degrés, l'un en cette vie<sup>121</sup>, lorsqu'un homme peut vraiment dire [...] le Christ vit en moi<sup>122</sup> ». Finalement, à l'instar de Jeremy Taylor, il souligne qu'il est nécessaire de s'exercer et de s'accoutumer à mourir de plus en plus et ce jusqu'au moment où il fait réellement mourir. Ainsi, nous pouvons constater que ces deux auteurs préparent à la mort de façon relativement similaire, quoique peut-être légèrement plus poussée chez Jeremy Taylor, donnant au lecteur des conseils de tous types.

---

<sup>115</sup> JEREMY TAYLOR, *The Rule and Exercises of Holy Dying*, op. cit. "he that would die well must always look for death, every day knocking at the gates of the grave".

<sup>116</sup> *Ibid.* : "must all the days of his life lay up against the day of death".

<sup>117</sup> *Ibid.* : "he that desire to die well and happily, above all the things must be careful that he does not live a soft, a delicate and a voluptuous life".

<sup>118</sup> *Ibid.* : "cure a great sin, and prevent its arrival to become habitual".

<sup>119</sup> *Ibid.* : "the best instrument to make our repentance particular".

<sup>120</sup> G. STRODE, *The anatomie of mortalitie*, op. cit. : "every man must daily indeavour to take away from his owne death, the power".

<sup>121</sup> Les deux autres étant le retour à la terre au moment de la mort puis la résurrection.

<sup>122</sup> G. STRODE, *The anatomie of mortalitie*, op. cit. : "in this life to enter in the first degree of life eternall ; for eternal life life and happiness has three degrees, one in this life, and that is when a man can truly say [...] the Christ lives in me".

## C. DE LA NÉCESSITÉ D'APPORTER DES PREUVES

Au-delà des manuels et exercices pour bien mourir, nous voyons se développer au sein des *ars moriendi* et plus particulièrement au sein des arts de mourir catholiques des livres témoignant d'apparitions d'âmes à des religieux. C'est principalement ce que l'on voit au sein de l'ouvrage de Jean Palafox *Lumière aux vivants par l'expérience des morts ou diverses apparitions des âmes de purgatoire de notre siècle* : effectivement, comme nous l'avons dit plus tôt, cet ouvrage rend compte d'apparitions d'âmes défuntées à la Sœur Françoise Binvesa, accompagnées de commentaires du jésuite Jean Palafox. Le but de ces œuvres est d'apporter aux croyants des preuves que les exercices pour se préparer à mourir sont utiles et que s'ils ne sont pas appliqués, cela leur posera problème au moment du passage vers l'au-delà et c'est notamment ce que témoigne la préface du traducteur de l'ouvrage, puisqu'il y est dit : « Venez vous éclaircir et instruire à celle du Purgatoire ; ces bonnes âmes qui purgent dans les flammes, s'en veulent bien réserver les ardeurs, pour vous en communiquer les lumières et dans le récit qu'elles vous feront ici de la rigueur de leurs peines, leur charité embrasée ne prétend pas moins votre instruction, que leur soulagement dans votre instruction<sup>123</sup> ». Cette pastorale sert non seulement d'exemple mais aussi à faire peur afin que, de leur vivant, les fidèles s'amendent de leurs péchés. Or, comme nous allons le voir, cela passe par différents biais.

### 1. *Le purgatoire et les âmes, le premier pas vers la peur*

Le livre auquel nous avons affaire ici est un livre de tradition catholique. Pourtant, dans une étude plus approfondie du sujet, il pourrait être intéressant de savoir si de tels ouvrages existent du côté anglais. Effectivement, il n'est pas impossible que la tradition anglicane fasse rapport elle aussi de telles apparitions d'âmes, bien que nous puissions toutefois émettre une première réserve à ce sujet. En effet, les apparitions mentionnées tout au long de cet ouvrage viennent d'âmes se trouvant au purgatoire, purgatoire qui constitue ici une première arme de la pastorale et de la peur qui peut être utilisée pour souligner l'utilité de la préparation tout au long de la vie par les croyants. Cette réserve ne part pourtant pas de rien. Ainsi, si l'on se remémore ce que nous avons déjà largement évoqué dans la première partie de cette étude, alors nous arrivons à l'état de fait suivant :

---

<sup>123</sup> F. del S. S. F. BINVESSA, *Lumière aux vivants par l'expérience des morts, ou Diverses apparitions des âmes de purgatoire de notre siècle; qui racontent leurs peines, & en recherchent le soulagement auprès de la ven. Soeur Françoise du Tres S. Sacrement, Carmelite déchaussée, laquelle les a écrites par obeïssance. Imprimées en langue espagnole, avec les doctes & judicieuses remarques, de l'illustrissime D. Jean De Palafox, evesque d'Osme: et traduites fidèlement en françois, par le R. P. Albert De S. Jacques, Carme déchaussé, s. l., chez Pierre Guillimin, 1675*

l'Angleterre est, au XVII<sup>e</sup> siècle, un pays de tradition anglicane. Or, bien qu'empruntant tout à la fois au catholicisme et au protestantisme, l'anglicanisme, en ce qui concerne le purgatoire, s'appuie sur le côté réformé de la religion. Tout comme les calvinistes et les zwingliens, les anglicans nient en effet un certain nombre d'idées qui sont à l'inverse, tout à fait admises par le catholicisme. Parmi celles-ci, nous pouvons notamment retrouver le rejet des indulgences, le rejet du culte rendu aux images et surtout le rejet du purgatoire, ce dernier n'étant pas mentionné dans la Bible. Partant de ce constat, il est difficile d'imaginer des ouvrages anglicans faisant rapport de telles apparitions. Néanmoins, il n'est pas impossible que de telles choses naissent sous la plume de catholiques par exemple.

Passées de telles considérations, nous pouvons discerner qu'au sein de cet ouvrage, l'image du purgatoire constitue, comme nous avons pu le mentionner, ce qui semble être le premier pas vers une peur infligée au croyant pour que celui-ci prenne pleinement en considération le fait de se préparer à la mort tout au long de sa vie. D'une façon générale, au sein de la confession catholique, le purgatoire est compris comme étant un lieu qui « offre aux défunts qui en ont besoin la grâce d'une ultime purification, en vertu de la miséricorde de Dieu, pour l'union définitive à Dieu dans le Christ ressuscité<sup>124</sup> ». S'il n'est ici évoqué que comme un lieu de transition visant à purifier son âme des péchés qui n'auraient pas été confessés, l'ouvrage de Jean Palafox l'évoque pourtant bien plus comme un lieu de souffrances pour les âmes (en plus d'être un lieu de transition), ce que l'on peut voir en différents points de l'ouvrage. En effet, si l'on regarde l'index de l'ouvrage, qui est composé des titres de tous les nombres compilés par Sœur Françoise, alors nous pouvons remarquer que la notion de souffrance, exprimée à travers des mots tels que « souffre », « souffrance » et « souffrait » apparaît près de 15 fois sur un total de 229 titres d'apparition, ce qui représente 6,5% de la table. Certes, par rapport au total d'apparitions, ce nombre peut paraître ridiculement petit, pourtant, il témoigne tout à fait du fait que le purgatoire est un lieu où les âmes souffrent et c'est sans compter le nombre de fois où ces notions reviennent dans l'œuvre. Cette idée de souffrance semble être un biais pour, en un certain sens, effrayer le lecteur/croyant. D'ailleurs, ce schéma d'effroi se retrouve largement dans les visions que subit Sœur Françoise, puisqu'il se trouve qu'à plusieurs reprises celle-ci reste muette ou en vient même à tomber en défaillance lorsqu'elle voit l'état dans lequel se trouvent les âmes qui la viennent visiter. Nous

<sup>124</sup> G. EMERY, « La doctrine catholique du purgatoire », s. d., p. 18

pouvons notamment retrouver cela au Nombre II, où il est dit « un Religieux lui apparut avec son habit ; ce qui l'épouvanta tellement, qu'elle tomba en défaillance<sup>125</sup> ». Ici, ce qui semble faire peur, c'est l'apparition même, dans le sens de surprise par rapport à ce qu'il se passe. Bien que cela n'effraye pas forcément le fidèle à proprement parler, on retrouve déjà cette idée de peur qui peut saisir toute personne, qu'elle subisse la vision où qu'elle lise le rapport que l'on en fait. D'autre part, l'idée de peur se retrouve aussi en d'autres endroits, comme par exemple au Nombre 128 où il est dit : « Cette vision lui donna beaucoup de peur, craignant que ce ne fut le Démon qui la vouloit tromper<sup>126</sup> ». Cette utilisation du purgatoire sert ici de première preuve comme quoi il est nécessaire de vivre en bon chrétien et de bien préparer sa mort au risque d'y finir soi-même.

Ces preuves sont également renforcées par l'apparition même des âmes des défunts à Françoise Binvesa. Effectivement, leur venue à ses yeux est un moyen pour démontrer au fidèle que le purgatoire est un élément tangible de la confession catholique. Plus encore, cela est renforcé par le fait que les âmes qui se donnent à voir aux yeux de la religieuse sont de tous horizons. Ainsi, comme nous pouvons le voir tout au long du texte, ce sont tous types d'âmes qui descendent la voir : des religieux et religieuses, des cavaliers, des paysans etc. personne n'est épargné. Effectivement, il est mentionné par exemple l'apparition de « l'Homme de lettres N.<sup>127</sup> » au nombre 41 ; du « Vice-roy N.<sup>128</sup> » au nombre 113 ou encore, au nombre 33, « N. premier Médecin de cette ville<sup>129</sup> ». Ici, tous ces exemples montrent bel et bien que n'importe quelle personne, quelle que soit sa qualité peut être touchée par une arrivée au purgatoire. Par ce biais, le croyant est d'autant plus interpellé, puisque qu'il soit une grande personne de ce monde ou un petit paysan, le sort qui l'attend après son trépas sera le même. De ce fait, il devient alors nécessaire pour l'ensemble de la population catholique de bien s'amender durant sa vie terrestre ainsi que de vivre chrétiennement et de bien préparer sa mort afin d'éviter les peines du purgatoire et jouir directement du repos éternel auprès de Dieu.

---

<sup>125</sup> F. del S. S. F. BINVESSA, *Lumière aux vivans par l'expérience des morts, ou Diverses apparitions des ames de purgatoire de nostre siecle; qui racontent leurs peines, & en recherchent le soulagement auprès de la ven. Soeur Françoise du Tres S. Sacrement, Carmelite déchaussée, laquelle les a écrites par obeïssance. Imprimées en langue espagnole, avec les doctes & judicieuses remarques, de l'illustrissime D. Jean De Palafox, evesque d'Osme, op. cit.*

<sup>126</sup> *Ibid.*

<sup>127</sup> *Ibid.*

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> *Ibid.*

## 2. *Des peines diverses pour des péchés variés*

Bien que tout cela offre des preuves déjà importantes, ce ne sont pas les seules que l'on retrouve au sein du livre. Ainsi, elles sont renforcées par l'évocation des peines touchant les âmes qui se manifestent, tout en soulignant que quel que soit le ou les péchés commis durant la vie terrestre, ceux-ci se trouveront punis après la mort. De plus, ces faits sont accentués par les remarques proposées par Jean Palafox n'hésitant pas à démontrer qu'il est nécessaire de montrer une bonne vie et une bonne mort afin de jouir des grâces du seigneur.

Ainsi, l'on peut constater que, tout au long de l'ouvrage, les personnes ayant atterri au purgatoire y sont pour des raisons aussi diverses que variées. Effectivement, tout péché peut amener à devoir purger une peine. On y retrouve par exemple des péchés de sensualité, des faux témoignages, des dettes, un office prononcé sans passion *etc.* la liste pourrait être longue. Comme on peut le remarquer, le moindre écart est considéré comme mauvais et empêchant de jouir du Paradis directement après la mort. De plus, ces raisons d'aller en purgatoire s'accompagnent de peines ayant deux aspects. D'une part, il est visible que ces peines sont plus ou moins longues. En effet, nous trouvons des personnes souffrant quelques années seulement à d'autres subissant châtement pendant plusieurs dizaines d'années. Cela se retrouve tout au long de l'ouvrage et ce ne sont pas les exemples qui manquent. Nous pouvons notamment relever qu'au Nombre 9, il est mentionné un homme ayant « plus de vingt ans passés qu'il souffroit en purgatoire<sup>130</sup> ». Par ailleurs, nous pouvons aussi relever les durées de peines suivantes : ainsi au Nombre 14, il se trouve une religieuse « qui avoit été quinze ans en Purgatoire<sup>131</sup> » ; au sein de la remarque du Nombre 28, l'auteur évoque un moine qui « demanda pardon à Dieu de ses Péchez, et s'offrit à deux mille ans de Purgatoire ». De plus il est expliqué à certains passages que la peine endurée est ressentie comme bien plus longue que ce qu'elle n'est réellement : « après l'avoir rigoureusement payé en Purgatoire, par cinquante-neuf années de tourmens, qui passent pour cinquante mille<sup>132</sup> ». Par-là, nous voyons déjà une première façon d'amener les lecteurs à s'amender en leur faisant voir la longue durée des peines qui les attendent s'ils vivent mal. Cela s'accompagne par une courte description de certaines peines que l'on peut trouver, faisant parfois mention de feu, de tombe *etc.* et semblant toujours fort inconfortables pour qui pourrait les subir, certains revenant deux

---

<sup>130</sup> *Ibid.*

<sup>131</sup> *Ibid.*

<sup>132</sup> *Ibid.*

fois à sœur Françoise et parfois dans un état encore plus déplorable en raison de la peine subie. On retrouve notamment ce dernier point au nombre 28 où il est dit : « comme la sœur lui demanda pourquoi il avoit paru la première fois avec une si épouvantable figure, je suis encore à présent en plus mauvais état (luy dit-il) mais je ne me découvre pas, pour ne te point épouvanter<sup>133</sup> ». Outre cela, comme nous l'avons dit nous retrouvons des peines diverses. Ainsi, au nombre 191, nous trouvons une sœur qui « avoit les narines toutes noires : et me dit que c'estoit en punition d'avoir trop aimé les bonnes odeurs<sup>134</sup> ». Il y a également : une hôtesse apparaissant au nombre 7 et qui est quant à elle « fort horrible et épouvantable, tout ardente comme un charbon de feu<sup>135</sup> » ; au Nombre 11 un homme qui « répondit avec un gémissement, un moment de peines en ce lieu est plus que jusqu'à la fin du monde, et que lui les souffroit dans sa sépulture<sup>136</sup> ». Ici, la remarque précise même « elle étoit dans la sépulture même, parmy la puanteur de son corps, et les vers même de sa corruption<sup>137</sup> », rendant par-là encore plus impactante la peine subie. La description des peines que nous trouvons dans l'ouvrage est, comme nous l'avons dit, un moyen de donner aux fidèles un moyen d'apercevoir ce qui les attend s'ils ne vivent pas pieusement et suivant la norme. Cette notion est d'autant plus soulignée dans ce livre qu'au nombre 160, une apparition donne l'information suivante : « Ce matin, le Chanoine N. d'apparut à moi dans le Chœur, avec de grands gémissements, m'exhortant à ce qui nous prenions bien garde comme nous vivons, parce que nous devons étroitement rendre compte à Dieu de tout. Il y a beaucoup de gens icy dans le Purgatoire<sup>138</sup> ». Ici, nous constatons pleinement à quel point il est important à l'époque de bien préparer sa vie et sa mort puisque tout ce que nous avons fait pendant la vie est pris en compte par Dieu et joue ainsi en notre faveur ou non pour l'accès au Paradis. Cette notion est d'autant plus importante qu'elle est corroborée par certains commentaires de Jean Palafox expliquant que même les personnes les plus saintes peuvent risquer de se retrouver au purgatoire. Il souligne également le fait qu'une bonne vie induise de fait une bonne mort : « je vais trouver une logique, et des argumens qui par les antécédents d'une bonne vie, infèrent les conséquences d'une heureuse mort<sup>139</sup> ». Une autre de ses explications va dans ce sens

---

<sup>133</sup> *Ibid.*

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> *Ibid.*

<sup>136</sup> *Ibid.*

<sup>137</sup> *Ibid.*

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> *Ibid.*

puisque'il est dit « Ce manquement de conformité à la mort, qui exécute la volonté de Dieu, pouvoit être la cause de ce que ce Ministre souffroit en Purgatoire, et que pour ce sujet il disoit qu'il pâtissoit pour son peu de résignation<sup>140</sup> ». Grâce à cela, Jean Palafox inculque aux fidèles la nécessité de se préparer à la mort en vivant une bonne vie et justifie dans le même temps l'utilisation des manuels et exercices servant de préparation aux fidèles. Ainsi, nous voyons pleinement l'intérêt d'un tel ouvrage puisque'à travers les peurs données aux fidèles, des justifications s'y rattachent donnant des preuves pour convaincre à se préparer correctement.

### 3. *Le crédit à donner à de telles visions*

Bien que demandés par les fidèles pour avoir des preuves que tous les exercices réalisés sont nécessaire au Salut de l'âme et permettent d'éviter les peines du purgatoire, il n'en demeure pas moins que, bien que prisés, ces récits restent surprenants. De ce fait, comme l'explique Philippe Martin, une très grande partie du clergé les prend avec des pincettes et s'en méfie<sup>141</sup>, bien qu'à côté de cela il existe un certain nombre de personnes qui donnent du crédit à ces récits. C'est le cas par exemple du père Jean du Saint-Esprit, étant donné que ce dernier ordonne à sœur Françoise de consigner et annoter de la façon la plus rigoureuse possible ses apparitions. Cependant, il est normal de se demander quel crédit il est possible de donner à des visions qui restent relativement inexplicables et propres à des individus particuliers. Ainsi, nous pouvons remarquer que se trouve en début d'ouvrage, juste avant la table des nombres, une protestation<sup>142</sup>. Or, au sein de cette protestation, nous voyons qu'il est mentionné une chose fort intéressante, qui est la suivante : « avec protestation que semblables narrez n'ayant encore reçu aucune approbation ny autorité de l'Eglise, ne mérite autre créance que celle d'une simple Histoire appuyée sur la foi humaine de l'auteur<sup>143</sup> ». Il y est également dit « je déclare et proteste, que tout ce qui est contenu dans ce livre n'a à mon égard autre crédit et ne prétens pas qu'aucun luy en donne plus que demande une Relation toute appuyée sur la foi humaine, sans être autorisée des Oracles de l'Église et du Saint Siège

---

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, op. cit.

<sup>142</sup> Voir annexe n°4.

<sup>143</sup> F. del S. S. F. BINVESSA, *Lumière aux vivans par l'expérience des morts, ou Diverses apparitions des ames de purgatoire de nostre siècle; qui racontent leurs peines, & en recherchent le soulagement auprès de la ven. Soeur Françoise du Tres S. Sacrement, Carmelite déchaussée, laquelle les a écrites par obeïssance. Imprimées en langue espagnole, avec les doctes & judicieuses remarques, de l'illustrissime D. Jean De Palafox, evesque d'Osme*, op. cit.

Apostolique<sup>144</sup> ». Cette déclaration nous permet de comprendre pleinement ici que certaines personnes, et particulièrement, comme nous l'avons déjà souligné, du clergé, n'hésitent pas à prendre de la distance avec ces déclarations. Ainsi, il semblerait qu'il ne faille pas y donner un crédit trop important dans la mesure où il n'y a pas plus de preuves que d'appui à ces apparitions hormis la bonne foi de l'auteur. D'autre part, si l'on regarde ces visions d'un point de vue purement extérieur et détaché des considérations de l'époque, nous pouvons effectivement penser et trouver qu'il est ardu de concevoir de telles apparitions. Le crédit à leur donner est donc à prendre avec des pincettes et cela d'autant plus que si l'on regarde un peu les nombres compilés et annotés par Jean de Palafox, alors nous remarquons un certain nombre de choses qui pourraient supposément remettre en cause le crédit de ces textes. En effet, l'on constate que la plupart des apparitions faites à sœur Françoise du Très Saint Sacrement restent floues ; et lorsque nous disons floues, c'est en particulier à propos des âmes apparaissant en elle-même. Ainsi, nous constatons que si la qualité de la personne est donnée, en l'occurrence ce qu'elle a fait dans sa vie, comme par exemple religieux, laboureur, médecin ou autre, les noms et lieux d'endroits d'où viennent ces âmes restent toujours inconnues et cela tout au long de l'ouvrage. Nous retrouvons donc par exemple les mentions suivantes : « Au mois de May de l'an N. [...] un religieux lui apparut avec un habit<sup>145</sup> », « Don N. mourut l'an N. Et apparu le jour de Saint Jean Baptiste<sup>146</sup> » ; « Le lundi du jour des Trépasses ; le Vice-Roy N. luy apparut<sup>147</sup> » ; « Aussi Don N. s'apparut à moi<sup>148</sup> ». Nous pourrions multiplier encore les exemples de la sorte, étant donné que tous sont ainsi et ce à chaque Nombre retranscrits. Ici, nous voyons de façon très claire que toutes âmes apparues sont évoquées de façon floue, leurs noms ne sont pas donnés, les dates non plus, ce qui ne nous permet alors pas d'identifier ces personnes. Effectivement, nous ne pouvons dès lors pas rechercher plus précisément si ces personnes, par exemples certaines qui seraient plus connues, sont mentionnées quelque part ailleurs et par conséquent si elles ont réellement existé. De plus leurs fonctions ne sont bien souvent précisées que par une note ultérieure de Jean Palafox

---

<sup>144</sup> *Ibid.*

<sup>145</sup> *Ibid.*

<sup>146</sup> *Ibid.*

<sup>147</sup> *Ibid.*

<sup>148</sup> *Ibid.*

se trouvant alors en marge du nombre. Nous pouvons alors nous demander par quel biais il a connu ces informations et pourquoi elles ne sont pas précisées directement dans les apparitions par Sœur Françoise. C'est en majeure partie pour toutes ces raisons que l'on pourrait remettre en cause le crédit à donner à ces apparitions, pourtant, en un sens, rien ne nous permet vraiment de les affirmer comme vraies ou fausses, c'est pourquoi tout ceci n'est que supposition. Cette supposition est à formuler avec autant de pincettes qu'au commencement de la table des apparitions, l'auteur justifie ce retrait d'informations de la manière suivante : « Le seigneur évêque n'en dit pas les noms, non en considération des morts [...]. La raison [...] c'est que plusieurs pourroient connoître aucun des vivants, desquels les Saintes âmes se plaignent, pour leur oubli et ingratitude ; Et bien que lorsque ces Remarques furent écrites, quelques-uns seulement de ceux qui y estoient mentionnez estoient en vie, néanmoins ils ont laissé plusieurs enfans, ou frères, ou autres proches parens, qui vivent encore à présent ; Et pour ce sujet on n'exprime point leurs noms, et à la place on met un N. ce qui est suffisant pour l'instruction, et seroit superflu pour tout le reste<sup>149</sup> ». Ainsi, par ce biais, l'auteur explique qu'il y a eu une nécessité de préserver l'anonymat des personnes présentées en raison de leur descendance encore en vie et aisément identifiable par les contemporains de l'époque, ce qui pourrait poser problème. De plus, selon lui, connaître leur nom ne desservirait pas mieux l'instruction donnée par l'ouvrage, c'est pourquoi il semble mieux d'anonymiser le contenu. Ce fait pris en compte, il devient encore plus ardu de faire des suppositions quant à la véracité des propos tenus, étant donné que les deux camps s'affrontent sur la question. Ainsi, il semble tout autant possible que certains faits contenus ici puissent être réels ou emprunter au réel afin de pouvoir édifier les croyants ou bien être simplement inventés et ne devant alors recevoir aucun crédit.

---

<sup>149</sup> *Ibid.*

## LE CAS DES MORTS ÉDIFIANTES : LE MODÈLE DU CROYANT

---

Si, comme nous l'avons vu précédemment, le XVII<sup>e</sup> siècle accorde une place de première importance aux manuels et exercices de préparation à la mort, il n'en demeure pas moins que ce n'est pas l'unique genre en vogue à l'époque. Effectivement, parmi ces œuvres, nous retrouvons également nombre de récits de morts édifiantes. Ces ouvrages qui peuvent se caractériser par « un récit composé d'images fortes, qui s'ancre sur l'expérience de personnages réels ou fictifs. Par la mise en scène de l'autre mourant, ces histoires domestiquent la mort et tentent de la rationaliser. Elles fournissent un programme au lecteur<sup>150</sup> » sont alors un moyen de donner aux croyants des modèles sur lesquels s'appuyer afin de comprendre véritablement ce qu'est la bonne mort et comment mettre en pratique les gestes qu'ils ont appris.

Hagiographique ou bien simplement biographique, ce genre demeure vaste et il convient de s'y intéresser, afin de déterminer des variantes ou des constantes dans la façon de présenter ces vies, modèles pour les croyants. Pour ce faire, nous disposons dans notre corpus de deux ouvrages, tous deux français et de tradition catholique. Il s'agit ici de *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, royne de Hierusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar Gueldres...et puis pauvre religieuse au Couvent de Sainte Claire de Pont à Mousson*, rédigé par Christophe Mérigot et édité par Jean Appier Hanz et Jean Bernard. D'autre part, nous nous appuyons sur *La vie de Madame la duchesse de Montmorency, Supérieure de la Visitation de Sainte Marie de Moulins*, rédigé par Christophe Mérigot et édité par Claude Barbin. A partir de ces deux ouvrages, il s'agit ici de se pencher, encore une fois, sur le livre en tant qu'objet matériel, tout en se regardant la question des auteurs. De plus, l'idée est également de voir quel genre de personnages y sont représentés mais aussi quel est le but profond de ce type d'ouvrage, tout en regardant quel crédit peut leur être donné. Cette analyse constitue ici une première approche au sein de la typologie que nous avons constituée, celle-ci ouvrant la voie à de

---

<sup>150</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, op. cit.

possibles analyses, plus profondes et spécifiques, en se basant notamment sur un corpus plus vaste et en comparaison avec de possibles ouvrages anglais.

## A. À PROPOS DES OUVRAGES : AUTEURS, FORMES ET DIFFUSION

### 1. *Les auteurs : qui rédige ces récits hagiographiques ?*

Ouvrages importants au sein de la littérature de piété, les morts édifiantes constituent un genre à part au sein des *ars moriendi*, partant de la vie de personnages eux-mêmes particuliers afin de former des moyens d'édifier les croyants. Étant un genre spécial, les auteurs s'attachant à raconter ces histoires sont-ils également d'une profession spécifique ou peuvent-ils être de tous horizons ? C'est ce à quoi nous allons nous intéresser ici.

Si l'on examine les deux ouvrages auxquels nous nous intéressons dans cette sous-partie, nous pouvons constater de façon assez évidente que nous avons affaire à deux auteurs distincts : d'un côté Christophe Mérigot et de l'autre Charles Cotelendi. Or si l'on se penche sur leurs histoires respectives, nous ne pouvons que constater que ce sont deux personnes venant d'univers assez différents. En effet, l'un vient du monde ecclésiastique et l'autre se trouve plutôt du côté de la justice. Ainsi, Christophe Mérigot est un jésuite sur lequel nous ne disposons pas d'un plus grand nombre d'informations, si ce n'est qu'il vit entre 1579 et 1636, soit bien après la personne sur laquelle il écrit<sup>151</sup>. À ses côtés, nous avons donc Charles Cotelendi qui est quant à lui avocat au Parlement de Paris mais également l'auteur d'une vingtaine de livres, qui se trouvent pour certains être également des vies de grands personnages. Effectivement, nous retrouvons parmi ses œuvres des choses telles que *La vie de Saint François de Sales* ou encore *La vie de Très Haute et très puissante princesse Henriette-Marie de France, reine de la grand' Bretagne*. Par ce biais, nous pouvons en déduire que cet homme est un habitué des écrits biographiques, contrairement peut-être à Christophe Mérigot dont on ne sait pas s'il a, oui ou non écrit d'autres ouvrages dans ce genre. Toutefois, étant jésuite, il est plus que probable que sa formation lui donne des clefs pour décrire correctement la sainteté caractérisant Philippe de Gueldre ainsi que les caractéristiques d'une mort

<sup>151</sup> Philippe de Gueldre vit effectivement entre 1462 et 1547, soit près de 30 ans avant Christophe Mérigot.

chrétienne. De plus, les jésuites bénéficient d'une formation littéraire, ce qui facilite alors probablement la tâche de l'auteur qu'est l'écriture d'une biographie.

Finalement, il apparaît que, pour écrire ce genre d'ouvrages, les auteurs n'aient pas besoin d'être forcément des contemporains des personnes sur lesquelles ils écrivent. D'autre part, il semblerait également que, contrairement au cas des manuels et exercices, ce ne sont pas majoritairement des religieux qui écrivent des bonnes morts. En effet, si l'on regarde par exemple les morts de rois, elles peuvent être écrites par des courtisans, des médecins dans le cas de rapports médicaux ou encore des biographes proches du souverain. C'est ainsi que par le passé, des morts telles que celle de Philippe II d'Espagne sont écrites par des serviteurs de la couronne. Dans le cas de ce souverain, l'événement est relaté par Jehan Lhermite qui se trouve être un écrivain humaniste mais également archer de la garde royale espagnole. En France, on retrouve des récits de morts de rois faits par la main de la famille Anthoine dont les membres successifs ont occupé par exemple des postes de valets de chambre, de porte-arquebuse ou encore d'inspecteurs de la capitainerie. À travers ces exemples, nous voyons donc bel et bien le fait que, effectivement, les hagiographes ou biographes de grands personnages peuvent être d'horizons relativement divers, ce qui en viendrait à supposer qu'il n'y a donc pas de « type » de personne privilégié pour pouvoir écrire des récits de morts, édifiants ou non.

## 2. *Format et diffusion*

Si les auteurs de bonnes morts peuvent donc être divers, il faut maintenant regarder si les écrits produits à ce sujet le sont également, que ce soit dans leur nature ou bien dans leur forme.

Initialement, les récits de morts et notamment de rois semblent pouvoir prendre, à l'époque moderne, des formes assez diverses. Effectivement, écrites par des personnes de divers horizons, elles ne sont alors pas non plus forcément écrites dans des styles et ouvrages similaires. Ainsi, comme l'explique Stanis Perez, on retrouve des descriptions de ce type de morts à la fois dans les correspondances de médecins, mais également dans les journaux quotidiens tels que les gazettes<sup>152</sup>. À titre d'exemple, la mort du roi Louis XIII est relatée dans la *Gazette de France* qui se

---

<sup>152</sup> S. PEREZ (éd.), *La mort des rois : documents sur les derniers jours de souverains français et espagnols, de Charles Quint à Louis XV*, Grenoble, Millon, 2006

trouve être un périodique créé en 1631 par Théophraste Renaudot et l'un des plus anciens journaux publiés en France. À côté de cela, les morts peuvent également être relatées dans des lettres, comme celle de Charles Quint. En effet, il existe à son sujet des missives entre diverses personnes proches de lui, échangeant au sujet de son état de santé au fil des jours et ce jusqu'à sa mort, permettant à terme de disposer de sources sur la manière dont les événements ont eu lieu. Nous voyons donc bien ici que la mort est relatée à travers divers prismes et ce dans divers buts, sur lesquels nous reviendront plus tard. Finalement, la façon la plus classique qu'il reste de raconter ces morts édifiantes est celle à laquelle nous avons à faire avec nos deux ouvrages, c'est-à-dire dans des livres biographiques. Ces deux ouvrages présentent dans leur forme des points communs et il serait intéressant, dans une étude plus approfondie du sujet, de voir si celles-ci sont communes à ce type d'ouvrages.

Effectivement, les deux ouvrages que nous étudions ici sont des biographies de grands personnages, formant chacun un seul et unique exemplaire, contrairement à d'autres formats qui ont pu exister (lettres, journaux etc.). Autre chose que l'on peut souligner, ce sont des textes faisant entre 300 et 400 pages et, si l'on souhaite être un peu plus précis ils font en moyenne 323 pages<sup>153</sup>. Au sujet de la mise en forme, nous pouvons constater plusieurs choses et notamment que dans les deux cas, les auteurs ont opté pour un format in-octavo. Tout comme pour les manuels de bien mourir, il semblerait également que les ouvrages de morts édifiantes aient la particularité de ne pas avoir d'illustrations. La seule exception concernant *La vie de Madame la Duchesse de Montmorency* [...] où l'on retrouve une gravure de la duchesse au début de l'ouvrage. Nous pouvons supposer que cette absence de supports illustratifs est une spécificité de ce genre d'ouvrages, les mots et descriptions pouvant être plus importantes que des images macabres. Ici, nous pouvons alors avancer que c'est l'image en tant que description littéraire qui prime plus que tout le reste. De plus si l'on regarde, par exemple, la production de livres faite par Jean Appier Hanz et Jean Bernard, imprimeurs libraires en charge de l'ouvrage portant sur Philippe de Gueldre, nous constatons que certains d'entre eux comportent des illustrations, prouvant qu'ils utilisent les techniques de gravure

---

<sup>153</sup> Moyenne effectuée à partir des deux ouvrages ici présents.

lorsque cela est nécessaire<sup>154</sup>. Outre cela, ces ouvrages sont composés de façon assez similaire, c'est-à-dire que l'on y retrouve une préface en début d'ouvrage, avant d'arriver directement à la biographie à proprement parler. D'autre part, dans leur construction, ces ouvrages optent pour le même schéma : la trame de lecture suit, au fil des chapitres, la vie des personnages décrits selon un ordre chronologique.

Enfin, nous pouvons regarder à quel public se destinent ces ouvrages. Contrairement aux manuels et exercices qui se destinent à la fois aux fidèles et aux prêtres, nous pouvons ici supposer que les bonnes morts édifiantes se tournent plus directement vers les fidèles que vers les ecclésiastiques. Effectivement, étant un exemple sur lequel se baser, nous pouvons penser que les fidèles en ont plus besoin. Étant uniquement des œuvres textuelles, nous pouvons d'autre part penser que ces ouvrages se destinent à un public large mais néanmoins lettré. En effet, ce type de lecture nécessite une connaissance littéraire minimale afin de comprendre les gestes et les exemples donnés et ainsi les répéter au quotidien. Cela semble pouvoir se vérifier par exemple au travers de l'ouvrage portant sur Philippe de Gueldre, celui-ci étant avant tout destiné aux dévots<sup>155</sup>, groupe dont les membres ont déjà une certaine importance dans la société. Ainsi, il semble possible de dire que ces ouvrages se destinent à des personnes ayant déjà une certaine éducation, suffisante pour comprendre les références et lire les textes proposés.

## B. LE PERSONNAGE REPRÉSENTÉ

### 1. Des personnes de haut rang

À l'époque moderne et encore avant, les morts de martyrs et les vies de saints constituent nombre d'exemples de la littérature de piété. Néanmoins, comme l'explique Philippe Martin, bien qu'édifiantes, ces types de morts sont trop exemplaires pour servir de modèles concrets, c'est pourquoi le trépas de Grands du monde semble plus accessible aux fidèles<sup>156</sup>. Ainsi, beaucoup de morts édifiantes du XVII<sup>e</sup> siècle s'appuient sur des personnes connues tel que des rois, reines et autres princes. En ce sens, il existe des lettres sur la mort de Charles Quint, mais aussi des

---

<sup>154</sup> Voir notamment cet ouvrage : *La pyrotechnie de Hanzelet Lorrain ou sont représentés les plus rares et plus approuvez secrets des machines et des feux artificiels propres pour assiéger battre surprendre et deffendre toutes places*, <http://bmn-renaissance.nancy.fr/viewer/show/1218#page/n29/mode/thumb>

<sup>155</sup> Nom donné, en France, à un groupe actif dans les sphères politiques et sociales dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et prenant une part décisive dans la Réforme catholique.

<sup>156</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, op. cit.

réécrits de la mort de Louis XV, relatés dans une gazette de l'époque. Il est également possible de trouver des morts de personnes lambda tel que des morts de moines<sup>157</sup>. Au sein de notre corpus, ce constat est pleinement vérifiable. Effectivement, il se trouve que les deux récits auxquels nous avons à faire sont une hagiographie et une biographie de deux femmes, toutes deux d'un statut important à leur époque, faits amplement soulignés tout au long de leurs histoires.

D'un côté, nous avons Philippe de Gueldre, fille d'Adolphe d'Egmont<sup>158</sup> et de Catherine de Bourbon, dont la maison<sup>159</sup>, ancien duché du Saint-Empire Romain Germanique, est décrite dans cette hagiographie comme étant relativement importante. Cela se voit particulièrement à travers cette description faite par l'auteur : « La maison de Gueldre, comme plusieurs autres de l'Europe a souvent expérimenté de fâcheuses révolutions, sans rien perdre de sa grandeur<sup>160</sup> ». Cette parenté lui permet de jouir d'un statut quasi-royal, dans la mesure où, par sa mère, elle est la nièce du duc Pierre de Bourbon, lui-même marié à la régente Anne de Beaujeu. De plus, toujours du côté maternel, elle est la cousine de Louise de Savoie, qui n'est autre que la mère du futur roi de France François I<sup>er</sup>. Outre ces liens d'ores et déjà forts avantageux, le fait qu'elle descende directement des ducs de Bourgogne fait qu'elle est une proche parente de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> du Saint-Empire. Sa noble lignée fait d'elle la personne idéale pour prétendre à un mariage avec René II, duc de Lorraine et de Bar. L'idée qu'il s'agisse d'une dame de haut rang est largement exploitée au sein de l'ouvrage, l'auteur n'hésitant pas à mettre en avant à de multiples reprises ses liens de parenté avec les plus grands. On le retrouve par exemple au sein du chapitre I, l'auteur expliquant que son père s'est allié à diverses maisons : « Tout ce que ce Prince fit de meilleur au travers de ses étourdissements, fut de s'allier à l'auguste Maison de Bourgogne, épousant Catherine de Bourbon, fille de Charles I. Duc de Bourbonnois et sœur de la Duchesse de Bourgogne ; car par ce mariage, outre qu'il s'appuyât de deux puissantes Maisons, il eut un fils et une fille qui furent toute sa gloire<sup>161</sup> ». Elle transmet cet héritage important à ses

<sup>157</sup> Voir : M. TOUCAS-BOUTEAU, « La mort dans les récits hagiographiques (XIe-XVIIe siècles), ou comment meurent les saints », *Cahiers slaves*, vol. 3, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2001, p. 153-178

<sup>158</sup> Duc de Gueldre de 1465 à 1471.

<sup>159</sup> La maison de Gueldre.

<sup>160</sup> C. MERIGOT, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot...*, s. l., par Jean Appier Hanz, & Jean Bernard, 1627

<sup>161</sup> *Ibid.*

enfants, fait largement expliqués dans son histoire : elle n'hésite ainsi pas à envoyer ses enfants à la cour de France, profitant de ses liens avec cette dernière pour qu'ils y terminent leur éducation. Cela leur permet notamment de créer la maison de Guise, devenant par la suite fort puissante mais également pour un autre de ses enfants d'être élevé à la dignité cardinalice, manquant de peu le titre d'évêque de Rome. Ainsi, l'un de ses fils est éduqué par le roi de France Louis XII : « L'aîné pourtant de ces illustres Seigneurs, semble avoir eu quelques avantages sur ses frères. Le roi de France Louis XII voulût l'élever lui-même, et le retint auprès de sa personne au moment que la Reine de Sicile sa mère le lui eût présenté à Lion au retour de Saint-Claude<sup>162</sup> », cette volonté lui permet donc de bénéficier de la meilleure des éducations auprès des plus grands.

De l'autre côté, nous avons également affaire à une grande femme de son époque, en la personne de Marie-Félicie des Ursins, connue comme duchesse de Montmorency. En effet, tout comme Philippe de Gueldre à son époque, elle jouit d'un statut haut au sein de la société de l'époque, puisqu'il se trouve qu'elle est la fille d'un prince italien, Virginio Orsini, deuxième duc de Bracciano<sup>163</sup>. Cet héritage familial noble est souligné au sein de l'ouvrage de façon méliorative : « Marie-Félicie des Ursins, fille de Virginio des Ursins et de Fulvia Perretti, nièce de Sixte V<sup>164</sup>, naquit à Rome, au mois de novembre en l'année 1600, d'une des plus illustres Maisons de l'Europe, qui non seulement a donné un grand nombre d'Evêques, de Patriarches, de Préfets de Rome, de Généraux d'armées, de Sénateurs romains, et de Gonfaloniers de l'Eglise, mais où l'on trouve aussi quarante cardinaux, trois Papes, quatorze électeurs de l'Empire ; et les Princes de ce nom ont épousé plusieurs filles de Rois et d'Empereurs<sup>165</sup> ». De plus, elle se marie à Henri II de Montmorency qui n'est autre que le gouverneur du Languedoc : « Dans ce temps, la Reine envoya à Florence, François des Ursins, Marquis de Trainsnel, avec une procuration de Henri Duc de Montmorency, Admiral et Pair de France, Gouverneur de Languedoc, et Fils du Connestable du même nom, pour épouser cette princesse<sup>166</sup> ». Ces parentés, déjà fort importantes ne sont pourtant pas les seules permettant de donner à Madame des

---

<sup>162</sup> *Ibid.*

<sup>163</sup> Ville italienne donnée à la famille Orsini en 1419 par le pape Martin V, qui en font une cité florissante.

<sup>164</sup> 227<sup>e</sup> pape de l'Eglise catholique entre 1585 et 1590.

<sup>165</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins*, s. l., 1684

<sup>166</sup> *Ibid.*

Ursins un statut aussi haut. Ainsi, il se trouve qu'elle est également la nièce de Marie de Médicis, fait largement exploité au sein de sa biographie. De plus, le fait qu'elle est une grande dame de ce monde est amplement traduit au sein de l'ouvrage dans la mesure où, par exemple, on voit dans les titres de certains chapitres que de nombreux grands personnages de l'Europe viennent la visiter. De plus elle échange des missives avec la reine, comme on peut le voir dans le titre du chapitre XIII : « Le Roy donne l'entière liberté à la Duchesse. La Reine lui écrit, pour lui en témoigner sa joye ; et son altesse royale la va visiter. [...] <sup>167</sup> ». Les visites des grandes personnes de ce monde se voient à travers les références suivantes : « Chapitre XXIII : La duchesse apprend la mort de Monsieur le Prince, et celle du Roy d'Angleterre. Elle reçoit une visite de la Reine Anne d'Autriche. Et commence le bâtiment de l'Eglise de Sainte Marie » ; « pendant qu'elle se dispoit à l'exécuter, la Reine Christine de Suède, fille de Gustave Adolphe, qui revenoit de Paris, passa à Moulins pour la voir <sup>168</sup> ».

Enfin ses liens de parentés avec les personnalités de haut rang est également souligné tout au long de l'ouvrage à travers les échanges et les demandes qu'elle a pu formuler au roi de France. Ainsi, nous pouvons voir qu'elle échange de nombreuses lettres avec ce dernier, chose que l'on retrouve notamment dans certains titres de chapitres. Par exemple, elle reçoit de la main du roi une lettre de cachet <sup>169</sup>, suite à sa détention, lui donnant la pleine liberté et lui autorisant également à se rendre où elle souhaitait et quand il lui plairait, ce qui témoigne déjà en partie du lien qu'elle peut avoir avec le souverain. Cela peut se voir également dans le fait qu'avant son mariage elle est présentée au Duc de Montmorency par le roi lui-même : « Elle lui fut présentée par le Roi lui-même qui, la menant par la main, dit au Duc : « Voilà ma cousine : voyez l'illustre italienne. Ne vous vaut-elle pas ? En êtes-vous content ? <sup>170</sup> » ». Outre cela, il est mentionné qu'elle est, de par son rang, autorisé à paraître dans les premiers au mariage du Roi de France, ce qui montre encore une fois qu'elle occupe une place prestigieuse dans la société de l'époque.

---

<sup>167</sup> *Ibid.*

<sup>168</sup> *Ibid.*

<sup>169</sup> Selon Universalis : manifestations discrètes et personnalisées de l'autorité royale. Ce sont des lettres fermées signées du roi et utilisées à des fins particulières.

<sup>170</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins*, *op. cit.*

## 2. ...soucieuses d'entretenir leur piété

Bien que l'on ait affaire ici à des femmes de très haut rang, il n'en demeure pas moins que ces personnes constituent des exemples de sainteté et ce tout au long de leur vie. Effectivement, au regard de ce qu'ont tenu à souligner les auteurs, nous pouvons remarquer que les personnes décrites dans ces ouvrages mènent, tout au long de leur existence des vies pieuses, au plus près de la religion. Cette caractéristique est d'autant plus importante que, comme nous avons pu le voir en première partie, les arts de mourir du XVII<sup>e</sup> siècle sont énormément axés sur la vie et non plus uniquement sur la mort. Ainsi, le fait que ces deux personnes entretiennent une forte piété jusqu'à leur trépas est un élément important pour servir d'exemple au fidèle.

Fait important au sujet de ces deux personnes, leur sainteté se manifeste dès le début de leur vie. Ainsi, Christophe Mérigot écrit au sujet de Philippe de Gueldre : « s'il n'y paroît rien de merveilleux par rapport à des certains signes de sainteté, qui semblent distinguer plusieurs Saints dès leur berceau ou dès leur plus tendre enfance, il y a pourtant sujet d'admirer la conduite du Tout-Puissant, qui fait naître une ame des plus saintes dans la maison d'un Prince, dont la conduite étoit peu digne de sa qualité de souverain<sup>171</sup> ». Ici, il souligne le caractère exceptionnel que prend la sainteté de Philippe, dans une maison où les mœurs ne semblaient, pas relâchées, mais tout du moins imparfaites. Tout ceci rendant ainsi le caractère de la jeune femme d'autant plus exceptionnel et ce depuis son enfance. En ce qui concerne Madame de Montmorency, sa piété extrême se retrouve également lorsqu'elle est très jeune, dans la mesure où l'auteur souligne que dès son enfance, elle n'hésite pas à lire l'Office : « Dès qu'elle sçut lire, elle récita tous les jours l'Office de la Sainte Vierge, jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle dit celui des Morts<sup>172</sup> ». De plus, elle montre très tôt une volonté d'être religieuse, chose qui sera repoussée à cause de son jeune âge : « Elle eut alors la pensée de dire au Duc de Bracciano son père, le dessein qu'elle avoit d'estre Religieuse ; mais après considérant qu'elle estoit encore trop jeune pour faire des Vœux, elle attendit quelques années<sup>173</sup> ». Par ailleurs, dès l'âge

---

<sup>171</sup> C. MERIGOT, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot,...., op. cit.*

<sup>172</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins, op. cit.*

<sup>173</sup> *Ibid.*

de sept ans, elle s'attache fortement à la piété « plus qu'elle n'avoit fait et ne manqua jamais d'aller au Chœur dire l'office avec les religieuses<sup>174</sup> ».

Bien que pieuses très jeunes et bien que grandes du monde, ces deux dames ne perdent rien de leur sainteté en grandissant. En effet, tout au long de leur existence, elles mettent tout en œuvre pour aider leur prochain et ce par différents biais. Madame de Montmorency par exemple, pratique la charité tant qu'elle le peut, faisant profiter les plus pauvres de sa fortune et ce à plusieurs reprises. Par exemple, lors d'un voyage en Bourgogne, elle témoigne de sa sainteté, dans la mesure où ce pays est extrêmement désolé par les guerres qui l'ont ravagées : « La misère étoit extrême, la faim causée par des troubles qu'il y avoit alors, achevoit de faire mourir ceux qui estoient échappés à la furie des Protestants [...]. Ce triste spectacle toucha Madame de Montmorency : elle soulageoit ceux qu'elle voyoit, par des aumônes abondantes, et envoyoit des sommes considérables dans les Bourgs voisins, pour assister les autres<sup>175</sup> ». Cette preuve de charité est poussée à son extrême, dans la mesure où la duchesse n'hésite pas à assister dans ses derniers instants une personne qui fut autrefois son ennemi, cet homme tentant, en Languedoc, de liguier le peuple contre le duc de Montmorency. Au lieu de se souvenir du ressentiment passé, la duchesse fait preuve d'une grande bonté envers cet homme : « elle se sentit touchée de sa misère, et remercia le Ciel de lui donner occasion de soulager un Homme de qui elle avoit reçu tant de déplaisirs. Elle lui envoya tous les jours sa Dame d'Honneur, pour apprendre de ses nouvelles, et lui fit porter tout ce qui estoit nécessaire à sa guérison<sup>176</sup> ». Plus que cela, à sa mort, elle se montre également généreuse envers sa femme et ses enfants puisqu'elle « les consola, et les exhorta à souffrir leur affliction avec une constance Chrétienne et les ayant retenus quelques temps à Moulins, elle leur donna une grosse somme pour soulager leur misère<sup>177</sup> ». Enfin elle fait également fonctionner sa charité en utilisant le reste de sa fortune afin de faire construire un monument pour son mari décédé.

Il en va de même pour Philippe de Gueldre, qui, tout au long de sa vie reste au service des autres. Elle va notamment s'attacher à la construction d'un nouveau couvent religieux de Saint François. Pour se faire, « elle se chargea de celui des

---

<sup>174</sup> *Ibid.*

<sup>175</sup> *Ibid.*

<sup>176</sup> *Ibid.*

<sup>177</sup> *Ibid.*

ornements de l'Église, et de fournir libéralement aux besoins de cette Maison naissante<sup>178</sup> ». Plus que cela, elle se trouve touchée par la pauvreté de certains hommes qui auraient pu servir l'Église. Or, une fois qu'un mot lui en fut touché, elle « n'épargna rien pour faciliter le dessein de ces Religieux si bien intentionnés. Elle eut même la consolation d'en voir plusieurs également saints, sçavants et en état de faire bien de l'honneur à l'Église, en travaillant au Salut des âmes<sup>179</sup> ». Preuve de sa sainteté et grande libéralité, il est dit que « la misère la plus affreuse ne la dégoutoit pas ; plus elle étoit pressante, plus elle y remédioit<sup>180</sup> ». Il est également expliqué qu'elle sert d'intermédiaire au sein des familles pour les sortir de leurs querelles.

### 3. *Marquées par une volonté de renier le monde qui les entoure*

Ayant fait preuve de piété la majeure partie de leur vie, les deux dames auxquelles nous avons affaire ici finissent par désirer se retirer du monde, ce qu'elles font en entrant chacune dans un couvent et ce dans le but de vivre au plus près de Dieu et de la religion.

---

<sup>178</sup> C. MERIGOT, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot,...., op. cit.*

<sup>179</sup> *Ibid.*

<sup>180</sup> *Ibid.*

Ce retrait du monde est, parfois, chez ces femmes, visible très tôt. C'est effectivement ce que l'on voit chez Madame de Montmorency. Ainsi, celle-ci passe de nombreuses années de sa vie dans le Languedoc mais également à la cour parmi les grands de son époque. Pourtant, plutôt que de profiter des mondanités de ce monde, la duchesse s'en tient à distance, observant beaucoup ce qu'il se passe dans cet endroit qu'elle connaît peu. C'est ce que l'on peut notamment voir dans cette lettre qu'elle adresse à une religieuse de Florence. Ici, la duchesse explique qu'à ses yeux, les gens présents à la cour et dans les mœurs mondaines

*la D. de Montmorency.* 7  
 sanctifier l'éclat d'une éminente fortune. La Reine la presenta au Duc de Montmorency, & la ceremonie du Mariage estant achevée, sa Majesté la retint auprès d'elle.  
 Ce fut alors que Madame de Montmorency écrivit à une Religieuse de Florence, qui avoit contribué à son éducation, Qu'elle commençoit à entrer dans la vie mondaine; qu'elle se trouvoit dans le centre des vanitez, & qu'elle les examinoit pour les bien connoître; qu'elle jugeoit de l'agitation des grandes Cours, où tout le monde s'occupe du plaisir & de l'ambition; qu'elle voyoit les différens partis où l'on s'engage bien moins pour chercher la justice & la raison, que par le motif de l'intérêt & de la fortune. Et considérant le nombre infiny de dangers où la plupart des Grands sont continuellement exposez, elle les regardoit comme les martyrs du monde, qui traînent jusqu'à la mort le joug de l'iniquité.

A iij

Figure 3 : extrait de *La vie de Madame la Duchesse de Montmorency*

s'éloignent continuellement de la justice et de la raison, ce qui en fait, à ses yeux, des martyrs. C'est pour cette raison qu'elle prend grand soin, comme l'explique l'auteur, d'augmenter toujours plus sa vertu de la façon suivante : « Elle fuyoit les divertissemens et les assemblées : elle se servoit de la mort du Connétable, pour répondre à ceux qui vouloient changer sa conduite ; et elle leur demandoit ce qu'on pourroit dire si on la voyoit sensible au plaisir, dans un temps où elle avoit tant de sujet d'afflictions<sup>181</sup> ». Ainsi, elle reste en retrait de toutes les mondanités de la cour, s'attachant à la religion et à l'apprentissage lui permettant de toujours garder son âme pure, ce qui constitue déjà un rejet du monde qui l'entoure.

Outre cela, ces deux femmes présentent, comme nous l'avons dit, le point commun qui est d'entrer dans les ordres. En effet, elles ressentent depuis longtemps que Dieu les appelle auprès de lui. Ainsi, Philippe de Gueldre explique à la Supérieure du couvent dans lequel elle souhaite entrer : « Ma Mère depuis la perte que j'ai faite du feu Duc René Monseigneur et mon mari, j'ai compris que le ciel demandoit de moi

<sup>181</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins*, op. cit.

les derniers jours de ma vie pour les lui consacrer<sup>182</sup> ». De plus, pour elle, vivre loin de Dieu semble impossible puisqu'elle explique « à présent que je suis convaincue par une longue expérience, qu'il est en quelque sorte impossible d'assurer mon Éternité à la Cour et dans le monde, je viens vous demander une place parmi vous pour le reste de mes jours<sup>183</sup> ». Il en va de même pour Madame de Montmorency qui explique quant à elle qu'elle « sens que Dieu veut avoir soin de [s]on Salut<sup>184</sup> », et que par conséquent elle présente le souhait qui est « d'entrer dans le Couvent de Sainte Marie ; et le pria de demander au Ciel, pour elle, le moyen de l'exécuter<sup>185</sup> ». De cette entrée au couvent, ces deux femmes gardent également un autre point commun qui est d'y entrer relativement tard dans leur vie. En effet, Madame de Montmorency y entre à l'âge de 34 ans<sup>186</sup>, étant donné qu'elle « quitte le château la veille de la Saint Laurent, de l'année 1634, et entra dans le monastère de la visitation de Sainte Marie<sup>187</sup> ». Philippe de Gueldres, elle, y entre encore plus tard : « c'est à l'an 1519 que Philippe de Gueldre Reine de Sicile et duchesse de Lorraine, quittant le monde [...] entra âgée de 57 ans dans le Monastère de Sainte Claire<sup>188</sup> ». Par ailleurs, cette entrée à un grand âge amène les sœurs du couvent à demander à Philippe de bien réfléchir à cela, étant donné la dureté de l'ordre et le fait qu'elle soit sujette à des faiblesses telles que des maladies et autres douleurs. Ainsi, il est dit que : « elles supplièrent humblement la Princesse de réfléchir sur sa propre Personnes, et de remarquer que sa condition présente, que son âge avancé, et que ses infirmités sembloit être des raisons légitimes, de ne pas passer plus avant les pieux desseins qu'elle avoit de quitter le monde, et d'embrasser la vie religieuse<sup>189</sup> ». Par tous ces biais, ces deux femmes parviennent alors à se rapprocher de Dieu pleinement et à s'écarter d'un monde auquel elles ne souhaitent plus appartenir.

---

<sup>182</sup> C. MERIGOT, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot,...., op. cit.*

<sup>183</sup> *Ibid.*

<sup>184</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins, op. cit.*

<sup>185</sup> *Ibid.*

<sup>186</sup> Elle naît en l'année 1600 et y entre en 1634.

<sup>187</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins, op. cit.*

<sup>188</sup> C. MERIGOT, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot,...., op. cit.*

<sup>189</sup> *Ibid.*

Toutefois, il demeure une différence dans la façon de nier le monde entre ces deux femmes. Effectivement, Madame de Montmorency va encore plus loin en se retirant pour une méditation durant huit jours. En effet, elle pense sa piété encore imparfaite et ce retrait constitue alors pour elle un moyen de toucher la perfection en ayant des réflexions sur divers sujets tels que la religion, la vanité du monde terrestre, le péché et bien évidemment la mort.

Finalement, ces deux femmes niant le monde font également preuve d'une humilité sans pareil, dans la mesure où l'on pense à elles pour être abbesse mais qu'elles semblent mépriser cette idée de façon assez forte. Ainsi, il est expliqué que Philippe de Gueldre « fut interdit, lorsqu'on lui rapporta, que l'on pensoit à l'élire abbesse. Ce fut d'abord pour elle un coup de foudre, mais elle sçut si bien l'écarter, qu'elle l'emporta enfin sur la Communauté<sup>190</sup> ». Ici, cette citation montre d'une part l'humilité de la personne qu'est Philippe de Gueldres mais également le fait qu'elle nie pleinement toute tentation qu'elle soit de pouvoir ou autre. Il en va de même pour la duchesse de Montmorency bien qu'à l'inverse de Philippe de Gueldre, elle ne parvienne pas à dissuader ses consœurs de l'élire Supérieure. L'auteur explique donc dans l'ouvrage que « la vénération que les filles de Sainte Marie avaient pour Madame de Montmorency, leur donne la pensée de l'élire Supérieure, dès l'année 1662<sup>191</sup> ». Or, il est également relaté qu'elle s'y refuse, montrant par là son humilité, disant qu'elle n'y connaît pas assez en religion pour pouvoir remplir pleinement cette fonction : « Mais Madame de Montmorency ayant découvert leur dessein, témoigna tant de répugnance à y consentir, qu'elles furent obligées de faire une autre Supérieure<sup>192</sup> ». Finalement, il se trouve qu'elle est tout de même élue, elle se trouve alors contrainte d'accepter cette élection, montrant par la même sa dévotion complète au seigneur ainsi qu'à ses décisions. Ces deux femmes ont en somme remis pleinement leurs destins entre les mains de Dieu.

#### ***4. Et jouissant finalement d'une mort d'une exemplarité sans pareil***

Ayant bénéficié d'une vie des plus sainte et des plus pieuses, nous ne pouvons que constater, à la lecture de ces deux biographies, que Philippe de Gueldre, autant

<sup>190</sup> *Ibid.*

<sup>191</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins, op. cit.*

<sup>192</sup> *Ibid.*

que Marie-Félicie des Ursins bénéficient également d'une mort exemplaire. Effectivement, chacune de son côté se prépare à la mort tout au long de sa vie mais passe également par les étapes d'une mort que l'on considère à l'époque comme édifiante. Ainsi, Philippe de Gueldre passe par trois étapes : l'acceptation de la maladie comme un don de Dieu, sa mise et règle avec le monde et la préparation de ses enfants à son départ<sup>193</sup>. Elle pousse même tout cela encore plus loin en faisant en sorte de décéder de la même façon que Jésus Christ, c'est-à-dire en imitant le crucifié sur son lit de mort. Il en va de même pour la Duchesse de Montmorency qui pressent l'arrivée de sa mort et accepte son sort sans rechigner, sachant qu'elle ne peut y échapper.

Ces deux femmes, déjà avant leur mort connaissent des destins semblables. Effectivement, elles subissent de multiples maladies leur apportant énormément de douleurs, qu'elles subissent sans rechigner. En effet, pour elles, ces douleurs et maladies sont le fait du seigneur et il est de leur devoir de les accepter. Cette idée se retrouve notamment chez Philippe de Gueldre qui « parfaitement résignée aux volontés du Seigneur qu'elle adoroit continuellement, et morte absolument à elle-même, elle ne perdit rien de ce fonds de paix et de tranquillité ?? qu'elle portoit dans son ame : on eut dit même qu'elle ne souffrait aucune douleur [...] soigneuse de cacher ses maux, elle ne parloit que de Dieu<sup>194</sup> ». Il en va de même chez Madame de Montmorency puisque « la fièvre ne la quittoit jamais. Tantôt la migraine et tantôt les faiblesses de cœur [...] Au lieu de faire des plaintes, elle disoit qu'il fallait peu parler de ses maux, et tacher même de les oublier (citation à finir)<sup>195</sup> ». Plus encore, la duchesse de Montmorency pousse sa sainteté encore plus loin dans la mesure où, une fois que ses maux l'ont quittée, qu'elle « reprenait les mortifications » et qu'elle « jeûnoit autant que ses forces le lui pouvoient permettre sans témoigner du dégoût pour aucune viande, de peur qu'on ne lui en donnât d'autre<sup>196</sup> ». Philippe de Gueldre elle-même se mortifie au cours de ses douleurs. Effectivement, il est dit qu'elle « se prosterne en terre malgré ses maux », chose qui montre qu'elle ne perd pas de sa

<sup>193</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, op. cit.

<sup>194</sup> C. MERIGOT, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot,...*, op. cit.

<sup>195</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins*, op. cit.

<sup>196</sup> *Ibid.*

piété même dans les moments les plus compliqués de la fin de sa vie. Au contraire, elle n'en est que plus mise en œuvre : « Quand son mal augmentait, Que le seigneur soit toujours loué (disait-elle) je suis contente qu'il fasse de moi ce qu'il luy plaira : qu'il augmente les douleurs, si c'est son bon plaisir ; Je l'ai si mal servi, que je ne mérite que se souffrir<sup>197</sup> ». Elles sont d'ailleurs tant dans la piété et dans l'expectative de l'Éternité qu'elles poussent leur tolérance au point de refuser les médecins et autres soins.

Suite à ces maladies et ces maux extrêmes qu'elles subissent presque avec plaisir, nous pouvons observer que toutes deux reçoivent de la part du seigneur une vision de leur mort prochaine. Ainsi, elles connaissent et informent leurs consœurs de l'imminence de leur trépas. Philippe de Gueldre en parle en ces mots, soulignant le cycle de sa vie : « soyez persuadée que je ne mourrai pas aujourd'hui. Tout le bonheur que je n'ai jamais eu au monde m'est arrivé un Samedi [...] et demain qui sera samedi, Jésus mon cher époux me recevra, s'il lui plait, dans le séjour de sa gloire<sup>198</sup> ». En ce qui concerne la duchesse de Montmorency, l'auteur raconte également que « comme elle cachât ses maux autant qu'elle pouvoit, afin de vaquer toujours à son devoir, elle souffrit quinze jours sans se plaindre et dieu lui donna des pressentiments de sa mort<sup>199</sup> ». À la suite de ces annonces, elles font leurs recommandations à leurs proches. Mais plus que ça, au moment de leur agonie, elles acceptent pleinement leur mort qui devient une bonne mort. Celle de Philippe de Gueldre est particulièrement édifiante puisqu'il est souligné qu'elle « employa ce qui lui restait de forces, et de vigueur, pour mettre ses pieds et ses bras en forme de Croix ; afin de mourir comme elle avoit vécu, et de rendre son esprit entre les mains de son sauveur crucifié<sup>200</sup> ». La duchesse de Montmorency meurt également de façon sereine afin de rejoindre le seigneur éternellement : « elle mourut, et alla dans le ciel

---

<sup>197</sup> C. MERIGOT, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot,...., op. cit.*

<sup>198</sup> *Ibid.*

<sup>199</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins, op. cit.*

<sup>200</sup> C. MERIGOT, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot,...., op. cit.*

jouir de Dieu, qu'elle avait toujours aimé sur la terre, dans tous les états où la providence l'avait mise<sup>201</sup> ».

En somme, ces femmes sont, jusque dans leur mort des exemples, restant pieuses jusqu'au bout et souffrant sans sourciller toutes les épreuves que Dieu leur envoie. De ce fait, cela leur permet de mourir sereinement et de bénéficier par là d'une vie éternelle, gravée dans les mémoires de tous.

## C. LA REPRÉSENTATION DE MORTS ÉDIFIANTES : QUEL BUT ET QUEL CRÉDIT ?

### 1. *L'intérêt d'une telle représentation*

Face à ces deux représentations montrant énormément de similarités dans leur déroulement, nous pouvons évidemment nous demander quel est le but profond de leur mise en place au sein de la littérature de piété. En effet, comme nous l'avons vu plus tôt au sein de ce vaste genre, la base théorique donnée aux fidèles revient largement aux manuels et exercices de bien mourir, ceux-ci donnant les meilleurs moyens de se préparer.

Ainsi, les récits des morts des grands constituent un autre biais de préparation des fidèles, venant suppléer aux manuels et exercices. En effet, si l'on se penche par exemple sur les morts des rois, il est constaté que de les relater par écrit permet plusieurs processus. Tout d'abord, il y a une nécessité d'informer : comme l'explique Stanis Perez, écrire la mort des rois, grands parmi les grands, relève autant de la politique intérieure d'un royaume que de la situation personnelle des auteurs. Ainsi, par ce biais, les auteurs informent le royaume ou l'étranger de la mort de cette personne. De plus, c'est une façon de la maintenir en vie à travers les mots et ce dans l'espoir d'assister à quelque chose d'édifiant<sup>202</sup>. Plus encore, témoigner de la mort d'un grand constitue aussi un moyen de témoigner, de se souvenir. En effet, l'écriture est alors « un legs pour les générations futures et une façon d'exorciser un événement souvent relaté de façon intimiste et touchante<sup>203</sup> ». Comme expliqué par Stanis Perez, ce legs va de pair avec une phobie de l'oubli des bons exemples et des

---

<sup>201</sup> C. (16-1710?) A. du texte COTOLENDI, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins*, op. cit.

<sup>202</sup> S. PEREZ (éd.), *La mort des rois*, op. cit.

<sup>203</sup> *Ibid.*

bons personnages. Finalement, transmettre la mort des grands est un moyen de se rappeler leur mémoire tout en informant leur disparition. Toutefois, plus que cela, ces récits servent également d'exutoire à l'émotion de l'écrivain, notamment si celui-ci était proche de la personne perdue. Ainsi, si la majeure partie du temps les mourants sont présentés comme étant sereins, du fait de leur acceptation de leur mort, cela va à l'encontre de la famille et des proches que l'on voit effondrés et larmoyants, allant même pour certains jusqu'à s'évanouir de douleur. Le texte constitue alors une continuité à cette douleur, étant une manière, tant au moment de l'écriture que de la lecture d'exprimer pleinement sa souffrance et son émotion. On tente également par ce biais « d'exorciser la crainte de l'indifférence face à la mort en montrant à l'intéressé qu'il n'est pas abandonné par la communauté des vivants<sup>204</sup> ».

Si l'on peut adjoindre à ces récits de mort les fonctions énoncées ci-haut, il n'en demeure pas moins que d'autres encore plus profondes viennent s'y rattacher. Effectivement, de façon encore plus profonde, ces récits de morts mais aussi de vie ; car comme nous l'avons vu les deux récits auxquels nous nous sommes intéressés développent également très largement la vie des protagonistes afin d'en montrer toute la sainteté ; sont la meilleure façon d'accompagner les manuels et exercices proposés aux fidèles afin de leur donner des modèles : les personnes représentées ici sont des grands du monde, ayant des relations dans les plus hautes sphères, ce qui les rend facilement identifiables sans pour autant être inaccessibles. Bien que, comme nous avons pu le voir précédemment, les martyrs ont également constitué des modèles importants au sein de ce genre d'ouvrage et en particulier au XVII<sup>e</sup> siècle, « la vocation de missionnaire de jeunes garçons venant directement du récit de morts de martyrs<sup>205</sup> », ils deviennent légèrement plus marginaux par rapport à d'autres grands. Quoiqu'il en soit, ces récits mettent en scène des personnes qui, comme nous avons pu le constater, mènent une vie exemplaire faite de sainteté et d'une piété sans pareils, chose vivement incitée par le christianisme de l'époque. Effectivement, comme nous l'avons dit lorsque nous avons présenté l'évolution des *ars moriendi*, la nécessité de vivre une bonne vie, marquée par la religion est désormais bien plus importante qu'aux XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècles, ce que l'on voit bien

---

<sup>204</sup> *Ibid.*

<sup>205</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, *op. cit.*

dans les vies de Philippe de Gueldre et de la Duchesse de Montmorency. Ce processus est mis en scène jusqu'à la mort qui est elle aussi modèle et conforme aux enseignements proférés par l'Église ainsi que dans les manuels d'*ars moriendi*. Ainsi, ces mises en scène sont avant tout un moyen de donner des images fortes mais surtout de domestiquer la mort et de la rationaliser aux yeux des croyants. De ce fait, ils peuvent alors utiliser ces récits pour comprendre comment appliquer les exercices qui leurs sont proposés en s'appuyant sur des figures saintes mais accessibles et finalement, comme l'explique Philippe Martin, vivre avec la pensée de la mort quotidiennement, répondant ainsi aux attentes de l'Église<sup>206</sup>.

En somme, les morts édifiantes ont des fonctions multiples, allant de l'information à la transmission mémorielle, tout en constituant des exemples pour les fidèles afin qu'eux même puissent avoir une base d'application de leurs exercices. Mais face à cela et à des exemples si édifiants, il est possible de s'interroger sur la véracité des propos.

## 2. *Réalité et fiction : une frontière poreuse ?*

Montrant toujours des personnes d'une exemplarité sans pareil dans leur vie comme dans leurs morts, les livres de morts édifiantes nous amènent à nous demander à quel point ils sont véridiques. En effet, il n'est pas irrationnel de penser que l'auteur ait pu jouer de sa plume afin d'embellir la réalité, masquer certains détails ou bien pourquoi pas inventer certains traits de vie des personnes sur lesquelles il écrit.

Effectivement, si l'on regarde les deux ouvrages que nous avons il y a une biographie et une hagiographie. Arrêtons-nous un instant sur ce dernier terme. Selon le CNRTL, l'hagiographie désigne « une branche de l'histoire religieuse qui étudie la vie et les actions des saints » mais aussi, dans le même ordre d'idée, « un ouvrage consacré à la vie d'un ou de plusieurs saints<sup>207</sup> ». De plus, par extension, on y ajoute l'idée qu'il s'agit d'une « biographie excessivement élogieuse », dans un sens plus polémique. Cette dernière notion d'excès viendrait à faire confirmer le fait que, de ce type de récits, une partie peut être inventée ou tout du moins fortement déformée et manquant de critique ou de recul par rapport aux faits tels qu'ils sont ou ont été.

---

<sup>206</sup> *Ibid.*

<sup>207</sup> « HAGIOGRAPHIE : Définition de HAGIOGRAPHIE », s. d. (en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/hagiographie> ; consulté le 30 juin 2021)

Ainsi, nous pouvons nous demander dans quelle mesure *La vie de la sérénissime Philippe de Gueldre...* qui est une hagiographie à quel point les faits qui y sont relatés sont vrais où non et cela d'autant plus que le récit fait par le jésuite Christophe Mérigot est écrit près de 80 ans après la mort de la Duchesse. Toutefois, les informations se trouvant dans l'ouvrage et en particulier biographiques sont véridiques. En effet, comme le dit Philippe Martin, l'auteur se base, pour effectuer cette biographie, sur des archives et histoires rapportées par la mémoire locale<sup>208</sup>. Cependant, étant donné qu'il construit un ouvrage d'édification, il dresse le portrait d'une femme idéale donc on peut supposer en toute légitimité qu'il idéalise certains traits de sa personnalité et peut-être n'hésite-t-il pas à amplifier sa sainteté afin d'en faire une personne d'autant plus exemplaire et modèle. De plus, la description qu'il fait de son agonie « se fonde sur la réalité [mais], elle devient, sous sa plume, une épopée pieuse<sup>209</sup> ». L'utilisation du terme épopée sous-entend ici bel et bien l'idée de quelque chose de fabuleux ou tout du moins d'extraordinaire. Effectivement, le terme épopée désigne « un long poème ou vaste récit en prose au style soutenu qui exalte un grand sentiment collectif souvent à travers les exploits d'un héros historique ou légendaire<sup>210</sup> » et par extension une « suite d'événement extraordinaires, d'actions éclatantes qui s'apparentent au merveilleux et au sublime de l'épopée<sup>211</sup> ». Ainsi, la notion de légende, de merveilleux est présente, ce qui laisse d'autant plus à penser qu'effectivement certains éléments du récit de Christophe Mérigot sont fantasmés pour coller au mieux avec les standards de la bonne mort de l'époque et ainsi fournir l'exemple souhaité au fidèle, le meilleur sur lequel se baser pour se préparer soi-même.

À côté de ce récit, nous avons celui de la Duchesse de Montmorency qui pose également la question de la fidélité par rapport à la réalité. Effectivement, celui-ci n'est pas une hagiographie mais une « simple » biographie, c'est-à-dire la narration d'événements particuliers de la vie d'une personne ou d'un personnage. Ici, le récit que livre Charles Cotolendi est édité en 1684 alors que la Duchesse meurt en 1666. Rédigée près de 20 ans plus tard, l'auteur n'a, semble-t-il, pas côtoyé la duchesse,

<sup>208</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, op. cit.

<sup>209</sup> *Ibid.*

<sup>210</sup> « ÉPOPÉE : Définition de ÉPOPÉE », s. d. (en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9pop%C3%A9e> ; consulté le 30 juin 2021)

<sup>211</sup> *Ibid.*

ce qui fait qu'il n'a pas connaissance d'elle et de sa vie de façon personnelle. De ce fait, il nous faut voir sur quel type de documentation il s'est basé afin d'écrire son œuvre. Selon ce qu'explique Philippe Martin, la duchesse a laissé un récit des réflexions et des visions qu'elle a eu, notamment durant sa retraite méditative de huit jours<sup>212</sup>. Or, il se trouve que c'est à partir de cela que Charles Cotelendi part pour mettre en scène la biographie qu'il consacre à la duchesse. Partant de ce constat, le fait que l'auteur parte d'un témoignage, dont il est vraisemblablement rare de disposer à l'époque<sup>213</sup>, laisse à penser que le récit qu'il livre par la suite est en grande partie fidèle à la réalité. Effectivement, en partant directement du vécu personnel de la protagoniste, nous pouvons penser qu'il est alors plus aisé pour l'auteur de rester fidèle à la réalité. De plus, le fait que l'on qualifie cet ouvrage de biographie et non d'hagiographie laisse à penser que le recours à des fioritures ayant trait à l'extraordinaire a alors moins sa place dans le récit, y étant peut-être présent mais dans une moindre mesure par rapport à la vie de Philippe de Gueldre, par exemple. Ainsi, nous pouvons supposer que nous avons ici un ouvrage plutôt conforme à la réalité, sans pour autant laisser entendre qu'il ne puisse y avoir des traits imaginés ou exagérer.

Finalement, les morts édifiantes sont, sur le principe, des ouvrages se basant sur la réalité des personnages. Les auteurs partent effectivement d'archives, d'histoires ou encore de témoignages personnels pour rédiger leurs œuvres. Cela ne les empêche toutefois pas de s'arranger avec certains traits de la réalité pour livrer aux lecteurs des exemples de piété extrêmement édifiants et mémorables. Ainsi, il ne faut pas oublier que, comme l'explique Stanis Perez au sujet de la mort des rois, écrire au sujet d'un personnage hors du commun n'est en rien une chose aisée et la plume des auteurs rapportant les faits n'est en rien neutre<sup>214</sup>. Cependant, il souligne également que « bien que la vérité soit plus ou moins travestie, il ne s'agit pas forcément de propagande, de désinformation ou de dissimulation à but politique, même s'il n'est pas interdit d'avoir quelques soupçons<sup>215</sup> ». Partant de cet état de fait, nous pouvons donc plus aisément penser que nos deux ouvrages ne sont pas tout à fait neutres du fait qu'ils s'appuient sur des histoires, témoignages et archives locaux et qu'ils ont

---

<sup>212</sup> P. MARTIN, *Petite anthologie du bien-mourir*, op. cit.

<sup>213</sup> *Ibid.*

<sup>214</sup> S. PEREZ (éd.), *La mort des rois*, op. cit.

<sup>215</sup> *Ibid.*

## LE CAS DES MORTS ÉDIFIANTES : LE MODÈLE DU CROYANT

pour but profond d'édifier des croyants. Néanmoins ce ne sont pas non plus des travestissements de la réalité, ce qui en fait des exemples intéressants au sein de la littérature de piété.



## CONCLUSION

---

La littérature des *ars moriendi*, qu'elle soit française ou anglaise, constitue une part importante de la littérature religieuse mais surtout un élément important dans l'éducation des fidèles qu'ils soient de confession catholique ou protestante. Au sein de cette littérature, nous pouvons retrouver, comme en témoigne la typologie que nous avons établie durant ces recherches, une somme extrêmement diverse d'ouvrages, allant du manuel offrant des exercices à des exemples édifiants ou encore passant par des résumés d'apparitions de personnes mortes. Tout cela est fait dans un but unique : édifier le croyant afin qu'il se prépare durant toute sa vie afin de mourir en grâces, selon les dogmes religieux, anglicans ou catholiques selon les cas présentés ici. Cette typologie ne devient pleinement compréhensible que si l'on s'intéresse au contexte qui l'entoure tout en analysant ses traits caractéristiques, qu'ils concernent le livre comme objet ou bien le texte en lui-même. Les recherches que nous présentons ici sont donc un moyen de balayer ce qui a pu se faire sur le XVII<sup>e</sup> siècle franco-anglais, alors que la perception de la mort à cette époque diffère grandement de ce que nous connaissons aujourd'hui.

Ainsi, la mise en contexte que nous avons dressé au début de ce mémoire est un moyen de comprendre sur quelles bases se mettent en places les œuvres sur lesquelles nous nous appuyons par la suite. De ce fait, nous avons pu remarquer que d'un point de vue religieux, nous avons deux confessions qui se font face avec d'un côté une Angleterre finalement devenue anglicane à la suite de nombreux affrontements religieux durant plusieurs dizaines d'années et d'un autre côté une France catholique qui bien qu'ayant toléré le protestantisme, finit par le renier et l'interdire complètement, menant à une vague d'exil des huguenots vers d'autres pays d'Europe. Néanmoins, nous avons également pu conclure que malgré leurs différences ces deux confessions connaissent des similarités en certains points. Ainsi, c'est pour cela que de ces confessions naissent d'un côté des ouvrages empruntant au protestantisme et de l'autre empruntant à la confession catholique. Outre cela, la mise en contexte sur la mort et la naissance des *ars moriendi* nous a permis de prendre pleinement conscience que la mort touche les populations, quelle que soit leur nationalité de façon quasiment uniforme, donnant un taux de mortalité élevé, en raison notamment de crises démographiques et de maladies telles que la peste, la variole ou encore le typhus. De cette omniprésence de la mort, nous avons pu remarquer qu'une culture de la mort se développe, qui ramène la mort au centre de la vie amenant diverses mises en scène. C'est notamment à partir de cela que naissent les arts de mourir,

puisque il y a nécessité de se préparer à la mort afin d'éviter de se retrouver au Purgatoire voire pire en Enfer. De cette mise en contexte, nous comprenons donc d'où les ouvrages de notre corpus prennent leur source et sur quoi se base leur existence. De plus, nous avons pu remarquer à ce moment-là quand se situaient les points d'or et de déclin de ces arts de mourir, nous permettant ainsi de conclure à une apogée au XVII<sup>e</sup> siècle dans les deux pays mais aussi une naissance pleine au XVII<sup>e</sup> siècle pour l'Angleterre.

Cette typologie variée se comprend donc mieux à la lumière des contextes religieux, démographiques et c'est de cela que naissent les *ars moriendi*. Ces ouvrages variés répondent à des critères et des caractéristiques qui comme nous avons pu le voir se trouvent être variées. Ainsi nous pouvons conclure que les deux types d'ouvrages que nous avons traité répondent à une nécessité d'un côté de fournir d'une part, pour les manuels, des moyens de s'exercer pour mourir selon les dogmes de la confession à laquelle le croyant appartient et d'autre part de se forger des modèles, en ce qui concerne les morts édifiantes, afin d'appliquer au mieux les exercices que l'on nous donne.

Partant de cela, nous avons pu remarquer que la question de la forme de l'ouvrage n'est pas sans importance et c'est pourquoi tous ces ouvrages, selon leur nature et leur bordure religieuse, se recoupent dans leur forme. Les thématiques des auteurs, des illustrations, ou encore de la langue sont autant de choses qu'il ne faut pas laisser de côté afin de comprendre ces ouvrages. Nous avons pu effectivement souligner en étudiant tout cela que les auteurs de manuels peuvent être variés, bien que dans la majeure partie des cas ceux-ci soient du monde religieux, comme ont pu le démontrer certaines études précédant la nôtre. De plus en nous penchant ensuite sur la question des langues nous avons remarqué que rien n'est laissé au hasard, puisque dans la majeure partie des cas l'ouvrage est rédigé dans la langue de son pays d'origine. De plus, ces ouvrages n'utilisent généralement pas d'illustration ce que nous montrons comme étant un changement et une importance du mot sur l'image. Tout cela nous permet de montrer qu'il ne faut en aucun cas dissocier l'objet livre de son contenu.

Parlant du contenu, les deux dernières parties de cette étude se tournent pleinement vers cet axe-ci et ce afin de démontrer que ces ouvrages se découpent de façons très similaires bien que structurés diversement. Nous pouvons conclure notamment que les manuels anglicans, bien que structurés et destinés à des publics parfois différents et n'ayant également pas connu des diffusions similaires. Effectivement, ces manuels fournissent des exercices parfois différents mais reprennent des thématiques similaires, du fait d'une perception de la religion qui est la même. Par ce biais, cela est une façon de

permettre au croyant de retrouver des références qui lui sont connues et dans lesquelles il pourra se retrouver. Outre cela, fait remarquable, certains traités servent comme illustré par celui de Jean de Palafox, servent à venir corroborer l'intérêt des exercices donnés aux croyants. Toutefois, n'ayant pas de tels ouvrages pour le prisme anglais, il pourrait être intéressant dans une étude plus approfondie si cela existe et auquel cas si des similitudes existent avec ce qui a pu être fait notamment du côté français.

Enfin, l'étude des morts édifiantes dans leur contenu nous a permis également de voir à quel point des similitudes se retrouvent. Comme pour les manuels la structure diverge d'un ouvrage à l'autre, empruntant soit à la biographie pure soit à l'hagiographie, donnant alors des styles quelque peu variables. Pourtant, il y a une prédominance pour les figures de grandes personnes qui servent d'exemples accessibles. Ainsi, l'on remarque que dans la représentation de ces personnes un même schéma revient : vie sainte, négation du monde, retrait dans les ordres et mort en sainteté. Dans la continuité, nous avons pu émettre des hypothèses quant à la véracité des propos présentés, concluant sur l'idée que bien que tout ne soit pas vrai dans ces ouvrages et qu'il faille les lire avec des pincettes, tout n'est pas à jeter. Ici aussi il serait intéressant de retrouver d'éventuelles traces d'ouvrages anglais de ce style afin de remarquer si oui ou non les mêmes techniques stylistiques sont utilisées.

Finalement, cette étude nous a permis de faire le balayage d'un siècle de littérature touchant de façon similaire deux pays voisins mais possédant des caractéristiques historiques divergentes. Nous avons pu conclure, par cette typologie à une grande diversité de sources mais qui toutefois, quand elles se trouvent de même nature, se recoupent entre elles dans leurs structures ou les thèmes qu'elles abordent. Dans la continuité de tout cela, il serait intéressant d'approfondir ces premières conclusions notamment en ne se penchant que sur les manuels ou uniquement sur les morts édifiantes, en se basant sur un corpus français-anglais équitable, ce qui permettrait alors de comparer pleinement les ouvrages entre eux ainsi que les deux traditions.



## SOURCES

---

COTOLENDI Charles, *La vie de Madame la duchesse de Montmorency, Supérieure de la Visitation de Sainte Marie de Moulins*, Lyon, Claude Rey, 1684. Disponible à l'adresse : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117412p/f3.planchecontact> BnF

MERIGOT Christophe, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jerusalem et de Sicile ; duchesse de Lorraine, Bar, etc. Et depuis pauvre religieuse au couvent de Sainte Claire de Pont-à-Mousson. Par le R. P. Christophe Méricot de la compagnie de Jésus*, Pont-à-Mousson, Jean Appier-Hanz et Jean Bernard, 1627. Disponible à l'adresse : <https://books.google.fr/books?id=2dQ7ToA3WCcC&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=false> Google Books

GUILLIMIN Pierre, *Lumière aux vivans par l'expérience des morts, ou diverses apparitions des ames de purgatoire de nostre siècle, qui racontent leurs peines, et en recherchent le soulagement auprès de la Ven. Sœur Françoise du très S. Sacrement, carmélite déchaussée, laquelle les a écrites par obéissance. Imprimées en langue espagnole, avec les doctes et judicieuses remarques, de l'illustrissime D. Jean de Palafox, évêque de Osme : et traduites en françois par le R. P. Albert de S. Jacques, Carme déchaussé*, Lyon, Pierre Guillimin, 1675. Disponible à l'adresse : <https://books.google.fr/books?id=hDwV1qNYn-EC&lpg=PA286&ots=9eYPOXY4vu&dq=lumi%C3%A8re%20aux%20vivans%20par%20l'experience%20des%20morts%20ou%20diverses%20apparitions%20des%20ames%20de%20purgatoire%20de%20nostre%20si%C3%A8cle&hl=fr&pg=PP5#v=onepage&q&f=false> Google Books

STRODE George, *The anatomie of mortalitie : divided into eight heads*, Londres, William Iones, 1632. Disponible à l'adresse : <https://archive.org/details/anmortal00stro/page/n7/mode/2up> . Archive.org

## Sources

TAYLOR Jeremy, *The Rule and Exercises of Holy Dying*, Chiswick, Charles Whittingham, 1850. Disponible à l'adresse : <https://archive.org/details/ruleandexercise18taylgoog/page/n2/mode/2up> .  
Archive.org

## BIBLIOGRAPHIE

---

- Anonyme, « Chapter 5 : The history of smallpox and its spread around the world », dans Frank Fenner (éd.), *Smallpox and its eradication*, Geneva, World Health Organization, coll. « History of international public health », no. 6, 1988.
- ARIES Philippe, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Editions du Seuil, sans lieu, Paris, coll. « Histoire », 1975, 1 vol.
- ARMENGAUD André, « Chapitre premier : puissance de la mort, revanches de la vie », dans *Démographie et sociétés*, Stock, sans lieu, sans date.
- ATKINSON DAVID W., « The English ars morendi: its Protestant Transformation », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, vol. 6, n° 1, Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme, 1982, p. 1-10.
- BEATY Nancy Lee, *The craft of dying; a study in the literary tradition of the Ars moriendi in England*, sans lieu, New Haven, Yale University Press, 1970.
- BEAUVALET Scarlett, « Chapitre IX. Les structures démographiques », dans Annie Antoine et Cédric Michon (éd.), *Les sociétés au xvii<sup>e</sup> siècle : Angleterre, Espagne, France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2015, p. 221-244. Container-title: Les sociétés au xvii<sup>e</sup> siècle : Angleterre, Espagne, France.
- BEAUVALET-BOUTOUYRIE Scarlett, *La population française à l'époque moderne : Démographie et comportements*, Belin éducation, Paris, coll. « Histoire », 2008.
- BERTRAND Régis, « L'Histoire de la mort, de l'histoire des mentalités à l'histoire religieuse », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 86, n° 217, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2000, p. 551-559.
- BIBLIOTHEQUE MAZARINE (PARIS) et BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE (PARIS), *Le livre & la mort, XVe-XVIII<sup>e</sup> siècle.*, Paris]; [Paris]; [Paris, Éditions des Cendres ; Bibliothèque Mazarine ; Bibliothèque Sainte-Geneviève, 2019.
- BINVESSA Francisca del SS Sacramento Francisca, *Lumiere aux vivans par l'experience des morts, ou Diverses apparitions des ames de purgatoire de nostre siecle; qui racontent leurs peines, & en recherchent le soulagement auprès de la ven. Soeur Françoisse du Tres S. Sacrement, Carmelite déchaussée, laquelle les a écrites par obeïssance. Imprimées en langue espagnole, avec les doctes & judicieuses remarques, de l'illustissime D. Jean De Palafox, evesque d'Osme: et traduites fidèlement en françois, par le R. P. Albert De S. Jacques, Carme déchaussé*, sans lieu, chez Pierre Guillimin, 1675.
- CAMUS Jean-Pierre (1584-1652) Auteur du texte et Jean-Irénée (1796-1861) Auteur du texte DEPERY, *L'esprit du bien-heureux François de Sales,... : représenté*

*en plusieurs de ses actions et paroles remarquables recueillies de quelques sermons, exhortations, conférences, conversations, livres et lettres. T. 1 / de M. Jean-Pierre Camus,... ; nouv. éd... par M. Depéry,..., sans lieu, 1840.*

CARBONNIER-BURKARD Marianne, « Les manuels réformés de préparation à la mort », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 217, n° 3, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2000, p. 363-380.

CHARTIER Roger, « Les arts de mourir, 1450-1600 », *Annales*, vol. 31, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1976, p. 51-75.

COTOLENDI Charles (16-1710?) Auteur du texte, *La vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Ste-Marie de Moulins*, sans lieu, 1684.

DESTEMBERG Antoine et Benjamin MOULET, « La mort », *Hypothèses*, vol. 10, n° 1, 2007, p. 81-91. Bibliographie\_available: 1Cairndomain: www.cairn.infoCite Par\_available: 0publisher: Éditions de la Sorbonne.

DUPAQUIER Jacques, *Histoire de la population française : de la Renaissance à 1789*, Presses Universitaires de France, Paris, coll. « Quadrige », 1988, vol. 2/4.

EMERY Gilles, « La doctrine catholique du purgatoire », sans date, p. 18.

GAY Jean-Pascal, Roberto LOPEZ-VELA et Bruno RESTIF, « Chapitre XII. Le cadre religieux », dans Annie Antoine et Cédric Michon (éd.), *Les sociétés au xviiie siècle : Angleterre, Espagne, France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2015, p. 287-308. Container-title: Les sociétés au xviiie siècle : Angleterre, Espagne, France.

GOUBERT Pierre et Daniel ROCHE, *Les Français et l'Ancien Régime. 2: Culture et société*, Paris, Colin, 1984.

HOULBROOKE Ralph Anthony, *Death, Religion, and the Family in England, 1480-1750*, sans lieu, Clarendon Press, 2000. Google-Books-ID: keP9bjnt7fAC.

JEREMY TAYLOR, *The Rule and Exercises of Holy Dying*, sans lieu, W. Pickering, 1850.

MARTIN Philippe, *Petite anthologie du bien-mourir*, Paris, Vuibert, 2012.

MARTIN Philippe, *Une religion des livres: 1640 - 1850*, Paris, Éd. du CERF, coll. « Histoire religieuse de la France », n° 22, 2003.

MERIGOT Christophe, *La vie de la Sérénissime Philippe de Gueldres, reine de Jérusalem et de Sicile, duchesse de Lorraine, Bar, &c. et depuis pauvre religieuse au convent de Ste. Claire de Pont-à-Mousson...par le R.P. Christophe Mérigot,...*, sans lieu, par Jean Appier Hanz, & Jean Bernard, 1627. Google-Books-ID: 2dQ7ToA3WCcC.

MINVIELLE Stéphane, « Chapitre 1 - La famille face à la mort », dans *La famille en France à l'époque moderne : XVIe-XVIIIe siècle*, sans lieu, Armand Colin, 2010, p. 253-271.

- O'CONNOR Mary Catharine, *The Art of dying well : the development of the Ars moriendi*, sans lieu, New York : AMS Press, Inc., 1966.
- PEREZ Stanis (éd.), *La mort des rois: documents sur les derniers jours de souverains français et espagnols, de Charles Quint à Louis XV*, Grenoble, Millon, coll. « Collection Mémoires du corps », 2006.
- PICTON Hervé, *Histoire de l'Eglise d'Angleterre de la Réforme à nos jours*, ellipses, Paris, coll. « Les essentiels de la civilisation anglo-saxonne », 2006, 1 vol.
- PITTION Jean-Pierre, « Les protestants français au XVIIIe siècle », sans date.
- ROCHE Daniel, « « La Mémoire de la Mort » : recherche sur la place des arts de mourir dans la Librairie et la lecture en France aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Annales*, vol. 31, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1976, p. 76-119.
- ROSEROT DE MELIN Joseph, « L'établissement du protestantisme en France. Des origines aux guerres de Religion », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 17, n° 74, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1931, p. 27-81.
- STRODE George, *The anatomie of mortalitie : divided into eight heads ...*, sans lieu, London : Printed by William Iones, 1632.
- TOUCAS-BOUTEAU Michèle, « La mort dans les récits hagiographiques (XIe-XVIe siècles), ou comment meurent les saints », *Cahiers slaves*, vol. 3, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2001, p. 153-178.
- « The Diocese of Ely - About Us - The Good and the Great - The Good & The Great - Jeremy Taylor », 13 août 2006 (en ligne : [https://web.archive.org/web/20060813160642/http://www.ely.anglican.org/about/good\\_and\\_great/jtaylor.html](https://web.archive.org/web/20060813160642/http://www.ely.anglican.org/about/good_and_great/jtaylor.html) ; consulté le 24 juin 2021).
- « La Réforme anglicane au XVIe siècle », sur *Musée protestant*, sans date (en ligne : <https://museeprotestant.org/notice/la-reforme-anglicane/> ; consulté le 7 mai 2021).
- « Le protestantisme en Angleterre au XVIe siècle », sur *Musée protestant*, sans date (en ligne : <https://museeprotestant.org/notice/le-protestantisme-en-angleterre-au-xvie-siecle-la-rupture-avec-rome/> ; consulté le 11 mai 2021).
- « Le Protestantisme en Angleterre », sur *Musée protestant*, sans date (en ligne : <https://museeprotestant.org/notice/le-protestantisme-en-angleterre/> ; consulté le 7 mai 2021).
- « Le protestantisme en Angleterre au XVIIe siècle », sur *Musée protestant*, sans date (en ligne : <https://museeprotestant.org/notice/le-protestantisme-en-angleterre-au-xvii-siecle/> ; consulté le 8 mai 2021).
- « Edmaterials\_demographics.pdf », sans date.

« Definition of OUTER BAR », sans date (en ligne : <https://www.merriam-webster.com/dictionary/outer+bar> ; consulté le 23 juin 2021).

« HAGIOGRAPHIE : Définition de HAGIOGRAPHIE », sans date (en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/hagiographie> ; consulté le 30 juin 2021).

« ÉPOPÉE : Définition de ÉPOPÉE », sans date (en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9pop%C3%A9e> ; consulté le 30 juin 2021).

## ANNEXES

---

### *Table des annexes*

<b>ANNEXE 1 : NOMBRE TOTAL D'ÉDITIONS DU <i>ANATOMIE OF MORTALITIE</i>, SELON L'ESTC .....</b>	<b>108</b>
<b>ANNEXE 2 : NOMBRE TOTAL D'ÉDITIONS DU <i>HOLY DYING</i> SELON L'ESTC.....</b>	<b>109</b>
<b>ANNEXE 3 : EXTRAIT DU <i>ANATOMIE OF MORTALITIE</i> DE GEORGE STRODE ; MONTRANT LES NOMBREUSES RÉFÉRENCES EN MARGE .....</b>	<b>112</b>
<b>ANNEXE 4 : PROTESTATION ISSUE DE <i>LUMIERE AUX VIVANS [...]</i> DE JEAN DE PALAFOX.....</b>	<b>113</b>

# ANNEXE 1 : NOMBRE TOTAL D'ÉDITIONS DU ANATOMIE OF MORTALITIE, SELON L'ESTC



Home	About	Search	Results	Previous searches	My folder
Selected records:		View selected	Email/print/save	Create subset	Add to My folder
Whole set:		Select all	Deselect	Refine	

You searched for (Words= the anatomie of mortalitie) in ESTC. Sorted by: Title/Year (ascending)

Records 1 - 2 of 2

[Quick tips - for this page](#)

[Seeing strange characters in some of the records?](#)

[Last Browse](#)

<input type="text"/>	Go to record	<input type="text"/>	Jump to text	← Previous page	Next page →
#	Author	Title	Imprint	Year	
1	<input type="checkbox"/> Strode, George, utterbarister of the Middle Temple.	<a href="#">The anatomie of mortalitie:</a>	London : Printed by William Iones, and are to be sold by Edmund Weaver, dwelling at the great No	1618.	
2	<input type="checkbox"/> Strode, George, utterbarister of the Middle Temple.	<a href="#">The anatomie of mortalitie</a>	London : Printed by William Iones, and are to be sold by Thomas Weaver, dwelling at the great No	1632.	
			← Previous page	Next page →	

## ANNEXE 2 : NOMBRE TOTAL D'ÉDITIONS DU *HOLY DYING* SELON L'ESTC

#	Author	Title	Imprint	Year
1	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed for R. Royston, and are to be sold at the Angel in Ivy-Lane,	MDCLI. [1651]
2	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed for R. R[oyston]. and are to be sold by Edward Martin bookseller in Norwich,	1651.
3	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed for R. Royston, and are to be sold at the Angel in Ivy-lane,	MDCLII. [1652]
4	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	[London] : Printed by James Flesher for R. Royston, and are to be sold at the Angel in Ivie-lane	1655.
5	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying</a>	London : Printed by James Flesher for R. Royston ..,	1658.
6	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : Printed by James Flesher for Richard Royston, bookseller to His most Sacred Majestie,	1663.
7	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed by James Flesher for Richard Royston, bookseller to His most sacred Majestie,	1666.
8	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed by Roger Norton for Richard Royston, bookseller to His most sacred Majesty,	MDCLXVIII. [1668]
9	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed by Roger Norton for Richard Royston, bookseller to His most Sacred Majesty,	MDCLXX. [1670]
10	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed by Roger Norton for Richard Royston, bookseller to His most Sacred Majesty, at	MDCLXXIV. [1674]

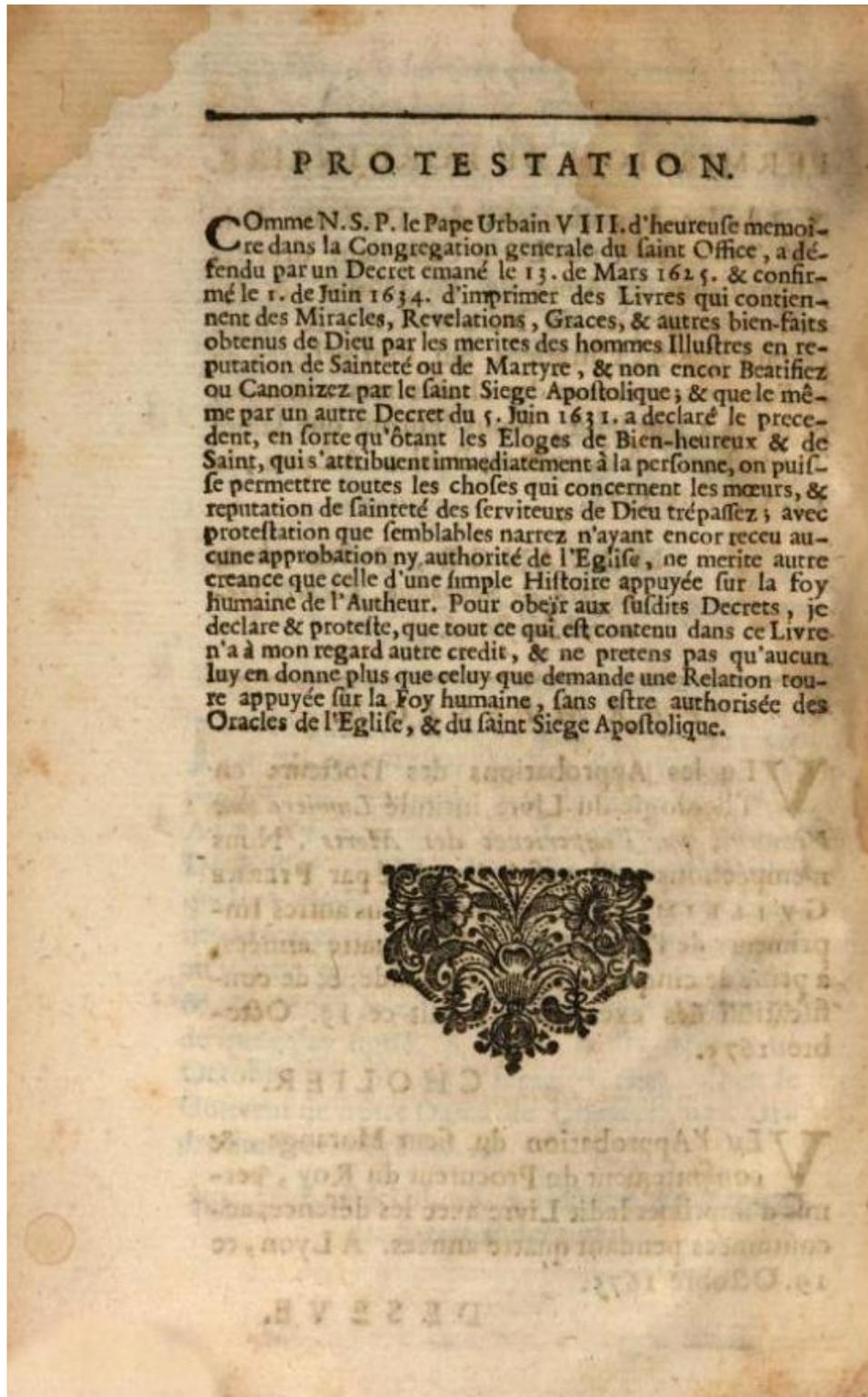
[← Previous page](#)
[Next page →](#)

#		Author	Title	Imprint	Year
11	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed by Roger Norton for Richard Royston, bookseller to His most Sacred Majesty, at	MDCLXXVI. [1676]
12	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed by Miles Flesher, for Richard Royston, bookseller to His most Sacred Majesty,	1682.
13	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : printed by M. Flesher, for Richard Royston, bookseller to His most Sacred Majesty,	1686.
14	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying.</a>	London : Printed by J.L. for Luke Meredith, at the Star in St. Paul's Church-Yard,	MDCXCIII [1693]
15	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying</a>	London : Printed by J.L. for Luke Meredith,	1695.
16	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying:</a>	London : printed by J.L. for John Meredith, in trust for Royston and Elizabeth Meredith: and are	MDCCIII. [1703]
17	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying:</a>	London : printed by J. L. for John Meredith, in trust for Royston and Elizabeth Meredith: and ar	MDCCVI. [1706]
18	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying:</a>	London : printed by J.L. [i.e. John Leake] for John Meredith, in trust for Royston and Elizabeth	1710.
19	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying:</a>	London : printed by J.L. for Royston and Elizabeth Meredith; and sold by Richard Wilkin, at the	1715.
20	<input type="checkbox"/>	Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying:</a>	London : printed by W.B. for T. Horne, J. Knapton, R. Knaplock, J. Wyat, D. Midwinter R. Robinso	1719.

#	Author	Title	Imprint	Year
<u>21</u>	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying:</a>	London : printed for D. Brown, J. Walthoe, J. and J. Knapton, R. Knaplock, J. Wyat, R. Wilkin, D	MDCCLXXVII. [1727]
<u>22</u>	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy dying:</a>	London : printed for J. Walthoe, R. Wilkin, D. Midwinter, R. and J. Bonwick, R. Robinson, W. Mea	MDCCLXXXIX. [1739]
<u>23</u>	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy living;</a>	Blackburn : printed by J. Hemingway, King-Street,	1796.
<u>24</u>	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rule and exercises of holy living;</a>	Blackburn : printed by J. Hemingway,	1796.
<u>25</u>	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rvle and exercises of holy dying.</a>	London : printed for R. R. and are to be sold by Francis Ash bookseller in Worcester,	1651.
<u>26</u>	<input type="checkbox"/> Taylor, Jeremy, 1613-1667.	<a href="#">The rvle and exercises of holy dying</a>	London : Printed for R.R. and are to be sold by William Ballard in .. Bristoll,	1651.



## ANNEXE 4 : PROTESTATION ISSUE DE *LUMIERE AUX VIVANS* [...] DE JEAN DE PALAFOX





## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

Figure 1 : gravure issue de <i>l'Ars Moriendi</i> , représentant la tentation de gloire .....	55
Figure 2 : extrait de la table des matières, issu du <i>Holy Dying</i> de Jeremy Taylor .....	60
Figure 3 : extrait de <i>La vie de Madame la Duchesse de Montmorency</i> .....	85



# TABLE DES MATIERES

---

<b>SIGLES ET ABREVIATIONS .....</b>	<b>9</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>11</b>
<b>PRÉSENTATION GÉNÉRALE : LE CADRE RELIGIEUX ET LA NAISSANCE DES <i>ARS MORIENDI</i> .....</b>	<b>19</b>
<b>A. LE CONTEXTE RELIGIEUX : UN ÉLÉMENT COMPLEXE POUR DEUX PAYS AUX CONFESSIONS OPPOSÉES.....</b>	<b>19</b>
1. La France : l'opposition catholicisme-protestantisme.....	19
2. Le cas de l'Angleterre : l'imposition difficile de l'anglicanisme 23	
3. Synthèse .....	31
<b>B. LA MORT : UNE ENTITÉ OMNIPRÉSENTE DE LA VIE QUOTIDIENNE.....</b>	<b>33</b>
1. Une forte mortalité.....	33
2. Des causes de mortalité multiples.....	35
3. Une « culture de la mort ».....	37
<b>C. DE LA NAISSANCE DES <i>ARS MORIENDI</i> À LEUR ÉVOLUTION DANS LE TEMPS .....</b>	<b>39</b>
1. La naissance des ars moriendi .....	39
2. Leur évolution au XVII <sup>e</sup> siècle .....	41
<b>LES TRAITÉS : DES MANUELS ET EXERCICES POUR APPRENDRE À MOURIR .....</b>	<b>47</b>
<b>A. LE LIVRE EN TANT QU'OBJET .....</b>	<b>47</b>
1. La question des auteurs .....	47
2. Le livre dans sa forme : composition, langue etc.....	52
3. Le public visé et la diffusion de ces livres .....	56
<b>B. DES THÉMATIQUES RÉCURRENTES.....</b>	<b>58</b>
1. Des références nombreuses et diverses : des ouvrages religieux aux auteurs anciens .....	60
2. De la misère de l'homme et de la vanité de la vie sur Terre....	62
3. Des moyens de se préparer à la mort .....	64
<b>C. DE LA NÉCESSITÉ D'APPORTER DES PREUVES .....</b>	<b>66</b>
1. Le purgatoire et les âmes, le premier pas vers la peur .....	66
2. Des peines diverses pour des péchés variés.....	69
3. Le crédit à donner à de telles visions .....	71
<b>LE CAS DES MORTS ÉDIFIANTES : LE MODÈLE DU CROYANT .....</b>	<b>74</b>
<b>A. À PROPOS DES OUVRAGES : AUTEURS, FORMES ET DIFFUSION .....</b>	<b>75</b>

1.	Les auteurs : qui rédige ces récits hagiographiques ? .....	75
2.	Format et diffusion .....	76
<b>B.</b>	<b>LE PERSONNAGE REPRÉSENTÉ .....</b>	<b>78</b>
1.	Des personnes de haut rang .....	78
2.	...soucieuses d'entretenir leur piété .....	82
3.	Marquées par une volonté de renier le monde qui les entoure. .	84
4.	Et jouissant finalement d'une mort d'une exemplarité sans pareil	87
<b>C.</b>	<b>LA REPRÉSENTATION DE MORTS ÉDIFIANTES : QUEL BUT ET QUEL CRÉDIT ? .....</b>	<b>90</b>
1.	L'intérêt d'une telle représentation.....	90
2.	Réalité et fiction : une frontière poreuse ? .....	92
	<b>CONCLUSION .....</b>	<b>97</b>
	<b>SOURCES.....</b>	<b>101</b>
	<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>103</b>
	<b>ANNEXES.....</b>	<b>107</b>
	<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS .....</b>	<b>115</b>
	<b>TABLE DES MATIERES.....</b>	<b>117</b>